

P42C

Bibliothèque de l'Université
de Liège — PÉRIODIQUES

vendredi 19 novembre 1937
dix-septième année, n° 35

publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

La Belgique et l'Italie depuis vingt siècles
« Renan d'après lui-même »
Souvenirs
En quelques lignes...
Le médecin catholique au seuil des temps nouveaux
Le chaos
Le catholicisme en Finlande
A propos de la publication d' « Hommes d'Etat »
Lectures.

Vicomte Ch. TERLINDEN
Henri MASSIS
Colonel N. NAESSENS
* * *
D^r Paul VAN GEUCHTEN
Hilaire BELLOC
Camille MELLOU
Fernand DESONAY

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél 17.20.50

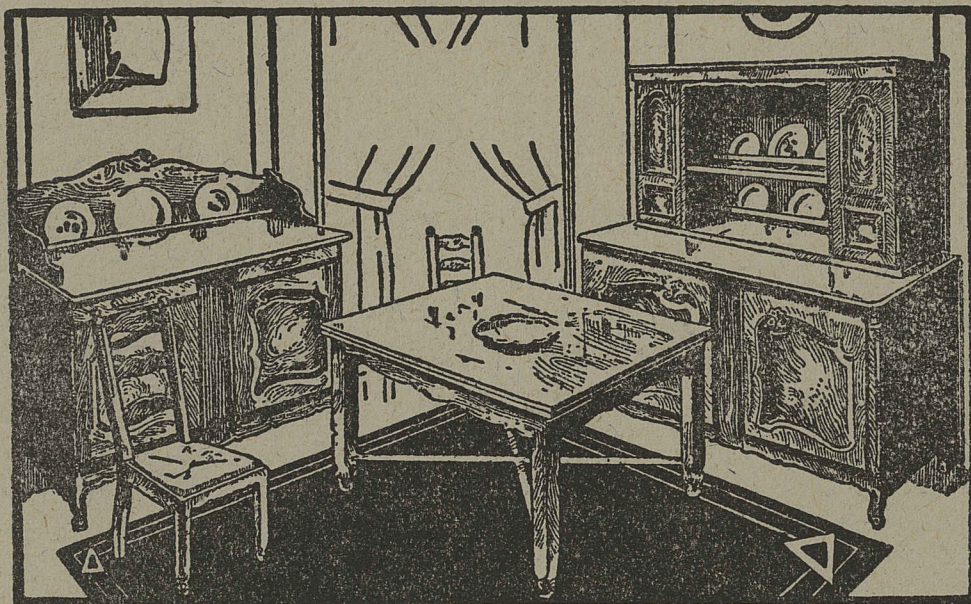
Compte-chèque postal 489.16

meubles
d'art

A. Van Eynde

bureaux et salles d'exposition
8789 av. du Midi Bruxelles

style moderne
style anglais
arts décoratifs



chambre à coucher 2350 - salle à manger 2500

Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des **RÉGIONS TOURISTIQUES** du plus grand intérêt.

La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

LIÈGE, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance. — Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

HUY, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermitte. — Le vieux pont.

ANDENNE, l'église renaissance. — Tombeau et chaise de sainte Begge.

NAMUR, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique. — Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade de jeux.

DINANT, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux; — L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;

Ses anoniennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Pollvache; Ses Grottes de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques de Montaigne, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHE-LES-DAMES, Frénes, Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-MEUSE, LESSE, ARDENNES, au départ de DINANT.

La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de **THUIN** et de **LOBBES**. — Ruines de la célèbre Abbaye d'Auine.

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaus
Confiseur

USINE

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Té. 12.63.52

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Té. 12.63.59

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

SINGER

206 D 1

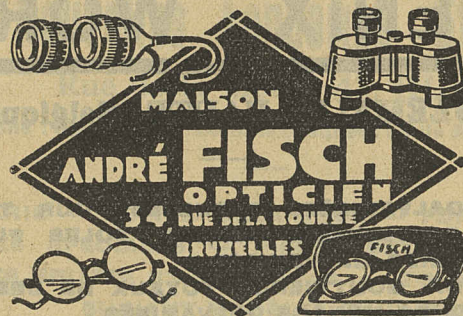
TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES

Fournisseurs brevetés de la Cour



Anciens Etabliss. François PEETERS

Sous-Toitures Économiques et
très légères en Ciment armé
formant Plafonds clairs et unis
Dalles pour Cours

BRUXELLES, Avenue des Nations, 9

Registre du Commerce
de Bruxelles : 836

Compte Chèques
Postaux : 118.84

Téléphone 48.07.55

Usine raccordée à la Gare de HAREN-NORD

RAFFINERIES A VAPEUR

FABRIQUE DE GRAISSES

d'Huiles et Graisses pour l'Industrie,
la Marine et l'Automobile

consistantes
et vaselines

Huileries des Flandres

L. HOERÉE-VAN WAMBEKE

Rue du Fort
AUDENAERDE

TÉLÉPHONE 133

Reg. du Comm. Audenaerde 94

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” Au Baton ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” La Bella ”

3 fils

ET ” Opera ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” Sepco ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^Y S^{TÉ} A^{ME}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOILES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOILES GALVANISÉES PLANES. TOILES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX. GOUTTIÈRES. TUYAUX DE DESCENTE.
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

1118

MANUFACTURE DE TREILLIS ET TOILES MÉTALLIQUES

Société Anonyme.

PLOMBIÈRES (LIÈGE)

Téléphone : MONTZEN N° 16

TOILES MÉTALLIQUES en tous métaux de tous numéros et forces de fils. Toiles moustiquaires en cuivre rouge, laiton et fils galvanisés. — GRILLAGES MÉTALLIQUES EN FILS ONDULÉS en toutes grandeurs de mailles et forces de fils. TREILLIS SIMPLE TORSION en fils galvanisés pour clôtures et en cuivre pour protection de vitraux, etc.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE N° 2.

Sté A^{me} DES BRIQUETÉRIES MÉCANIQUES

“ Le Progrès ”

à PLOEGSTEERT (Flandre Occidentale)

Téléphone : Comines 129.

Adm.-dél. : R. De Bruyn, 27, chaussée de Bruges, à Ypres.

Briques de parement en tous genres
et formats :

lisses, sablées et rugueuses,
marque P. R. P.

Système breveté de hourdis pour plancher creux
PRIX HORS CONCURRENCE

Dépôt à Bruxelles :

Bavon DESENFANS, 207, rue Dieudonné Lefèvre, Bruxelles

Téléphone : 26.83.40.

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattejar, à JUMET

Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou olntrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou olntrées. — Cheneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures
— Olôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

Constructions métalliques. — Charpentes en fer;

Ohaudronnerie en fer et en ouivre, réservoirs.

Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en tôles
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.

GALVANISATION RIOHE A OHAUD

Société Anonyme Métallurgique d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique
Eldoz-Liège.

Registre du commerce
Liège N° 12

Codes used : A.B.O. 4° et 5° éditions, Western Union Bentley

Fours à coke - Hauts fourneaux
Fonderies - Aciéries et Laminaires

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brûlage
Protège les murs contre les intempéries. — Réserve à l'air
salin. — Application facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER
32-34, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Établiss. FIDELE MAHIEU
96, aven. de Philippeville
MAROINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Céramiques de la Lys

Société Anonyme

Carreaux Céramiques à Dessins
et Unicolores en tous genres

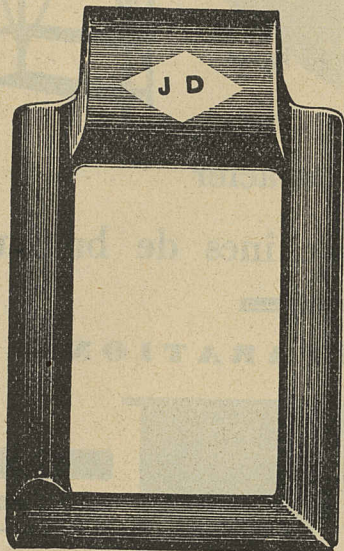
Rue de Rockem, 69, MARCKE-lez-COURTRAI

Téléphone 629

Compte Chèques Postaux 223012 Reg. du Comm., Courtrai

Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal



Division Chaînes :

Toutes chaînes genre
EWART, GRAY, LEY,
éprouvées à 3 fois,
effort normal avant expédi-
tion

ACCESSOIRES

ROUES, GODETS, etc.
GRAND STOCK

Division Fonderie :

Toutes pièces en
fonte malléable
suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

Rue de la Motte, 47, HUY

Téléphone : 636 Huy. Compte chèques : Louis Antoine 97.958

POÉLERIE — PETITE MÉCANIQUE — FONTE DOUCE
FONTES SPÉCIALES — PIÈCES DÉTACHÉES POUR
POÊLES BRUTES ET NICKELÉES — TOUTES PIÈCES
SUIVANT MODÈLES DU OLIENT

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

PRODUITS CHIMIQUES, FÉCULE, SELS

ÉTABLISSEMENTS

Van Eyck Frères, Soc An.

180, rue de la Soierie, à Forest-Bruxelles

Tél. 43.00.20

155, quai de Wondelgem, à Gand

Tél. 127.87

13, rue du Pont-Neuf, à Renaix

Tél. 117

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Anonyme firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Églises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.

Fers marchands et feuillards galvanisés,
Réservoirs galvanisés.

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Dumfrer Solaigneaux Belgique.

Téléphone :

Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB
TUYAUX — PLOMB A SOELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN
PLOMB — LAINE ET FIL DE PLOMB — ACIDE SULFURIQUE
Arséniate de plomb — Sulfate de zinc — Cadmium électrolytique
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

BETON ARMÉ

Constructions Industrielles, Centrales,
Ouvrages d'Art, Fondations, Pieux,
Poteaux, etc.

BUREAU D'ÉTUDES

FER. REGNIER - Ingénieur A. I. G.

Bureau :

BRUXELLES

31, avenue du Boulevard

Adresse privée :

GAND

5, place St-Pierre

MACHINES A COUDRE

ANKER

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombreuses références de couvents, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 88, rue Saint-Georges
Tél. 136.63 GAND

Téléphone 92108 Maison fondée en 1894 C. O. P. 47127

R. & A. Meirschæert Frères

Sapin du Nord et d'Amérique
Triplex - Orégon - Sapin - Chêne - Aulne
Scierie & Raboterie mécaniques

306-310, chaussée de Bruxelles, MELLE (lez Gand)

Livraison franco wagon
franco camion à domicile

Portes KOLHO

en bouleau de Finlande.

Construction inégalée, modèles variés à l'infini.
Du goût, de luxe, une technique impeccable,
à la portée de tous.

KOLHO rompt définitivement avec la banalité du travail en série.

FAUTEUILS Z BREVETÉS

spécialement construits pour salles de conférences, cinémas.

Tous renseignements au

COMPTOIR FINLANDAIS, 23, Meir, Anvers

Téléphone : 231.55.

BOIS DU NORD ET D'AMÉRIQUE
MOULURES ————— CHÊNES

MAISON

DAPSENS-SOYER

Société Anonyme

9, AVENUE DE MAIRE

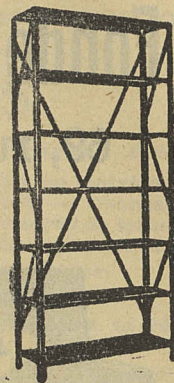
TOURNAI

Téléphone : 109.57

Reg. du Commerce Tournai 408

Maison H.-E. LONGINI

22, rue d'Arenberg
BRUXELLES

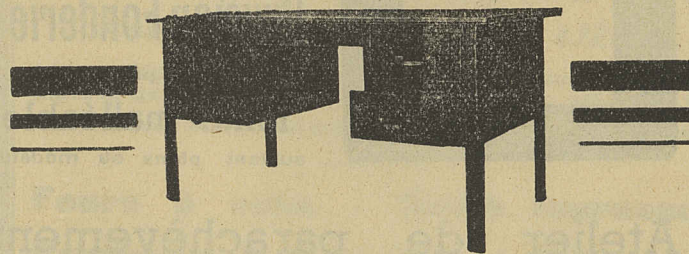


Téléphone : 12.30.40 (3 lignes)

Tous les meubles en acier

Toutes machines de bureau

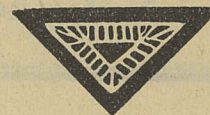
TOUTES RÉPARATIONS



DEMY

MEUBLE et DÉCORE
EN

ANCIEN et MODERNE



SALLES D'EXPOSITION
Rue Méan, 23, Liège
Tél. 274.97

ATELIERS-BUREAUX
Val-St-Lambert
Tél. 302.98

Collabore à la restauration du
Palais des Princes-Évêques de Liège

**MEUBLES ET ÉBÉNISTERIE D'ÉGLISES, COUVENTS,
ÉCOLES, INSTALLATION ET TRANSFORMATION DE
BUREAUX, MAGASINS, HOTELS, SALLES DE RÉUNIONS
ET DE SPECTACLES, ETO.**

Le quotidien catholique des temps nouveaux
LE VINGTIÈME SIÈCLE

Ses 3 Suppléments

- Le Vingtième artistique et littéraire
- Votre Vingtième, Madame
- Le Petit Vingtième

Un journal jeune, à la page
bien illustré

ABONNEMENTS :

1 an : 95 francs. — 3 mois : 25 francs; Ch. post. 266

BRUXELLES : 11, boulevard Bischoffsheim

Ses pages spéciales

Sa publicité qui rend

DEMANDEZ-NOUS L'ESSAI GRATUIT DE 15 JOURS POUR VOS AMIS

**AUTOMATIQUE
ELECTRIQUE DE BELGIQUE**

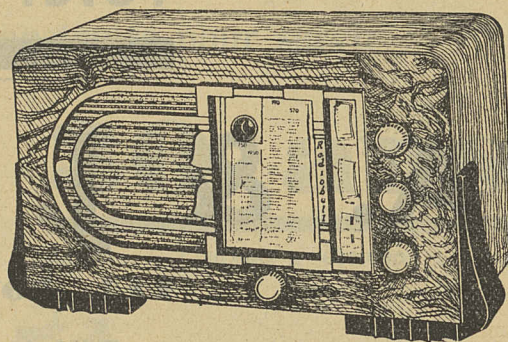
S. A.
Rue du Verger
ANVERS

Installations téléphoniques de toute
capacité. - Appareils de mesure. -
Compteurs électriques. - Signalisa-
tions routières. - Installations de
Radio-distribution.

Documentation gratuite sur demande.

Radiobell
"538"

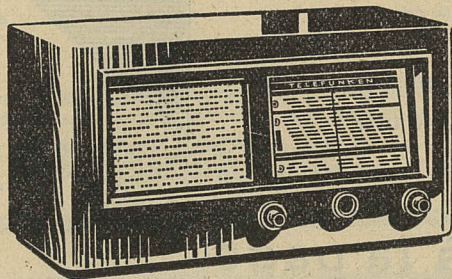
PRIX :
Altern.
2.390 frs
Universel
2.465 frs



Toutes ondes : 17-2.200 m.
L'OREILLE MYSTÉRIEUSE
LE TABLEAU DE BORD
SYNTONISATION VISUELLE
"TUNOGRAPH"

C'EST UN PRODUIT DE LA
Bell Telephone Mfg. Co
4, rue Boulewyns - ANVERS

**CES NOUVEAUX
TELEFUNKEN**
SONT VRAIMENT DES
«INSTRUMENTS DE MUSIQUE»



SUPER TA 55 WK

6 Circuits, 5 Tubes, 3 Gammas d'ondes. Reproduction naturelle. Détection exempte de distorsion par lampe diode. Puissante pentode de sortie AL 4 Telefunken. Prémplification basse-fréquence et liaison capacité résistance. Condensateurs d'accord à profil spécial. Haut-parleur à rendement élevé. Compensation automatique de fading. Contrôle d'accord par orthoscope. Cadran géant soigneusement éclairé. Une ébénisterie de belle ligne en noyer avec encadrement métallique.



TELEFUNKEN

BON POUR UNE DOCUMENTATION GRATUITE

— 40, rue Souveraine, 40, Bruxelles —

CARRIERES de MARBRE & FOURS à CHAUX

“**MARCHAUX**” Société anonyme
à **PÉRUWELZ**
(Hainaut)

Téléphone : Péruwelz 101 Registre du Comm. Tournai 7172

GRANDES SCIERIES, POLISSOIRS ET ATELIERS MÉCANIQUES

Nos Spécialités : Dessus de Meubles, Lavabos et Tables de nuit. —
Cheminées de Style et ordinaires. — Travaux
d'Art et de grande Décoration. — Sculpture
Antique et Religieuse.

Vente de Blocs et de Tranches brutes et polles

Nos Clients sont invités à visiter notre Salle d'Exposition où ils
trouveront nos modèles de Cheminées de style.

Nombreuses références parmi le clergé et les congrégations religieuses.

**Carrières et Fours à Chaux
de la Dendre
à MAFFLES lez-ATH**

**PIERRES BLEUES · PETIT GRANIT POUR BATIMENTS,
MONUMENTS**

**TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONOÉS
POUR MARBRERIE**

**PIERRES BRUTES ET SOIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUSSÉES GRASSES POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE**

**Pour vos travaux
voici la firme efficiente**

A. & J. Hillaert Frères

111, boulevard d'Akkerghem, GAND

Téléphones : Bureaux 140,63
Privés 142,68 et 326,36

SPÉCIALITÉS

Béton armé - Pilotage - Terrassements
Conduites d'eau - Égouts - Routes
pavées, bétonnées ou asphaltées



Établissements Lavenne Frères

DOUR Téléphone N° 56

Manufacture de Couleurs & Vernis

BROSSERIE et OUTILLAGE POUR PEINTRES

Vernis et Émaux « LAMÉOR »

Couleurs préparées « VATALINE »

Blanc « LAMÉOR » spécial pour extérieur
TOUT POUR LA PEINTURE

SCHROEDER Frères

8, rue Simonon, LIÈGE

Tél, 108.40 (8 lignes)

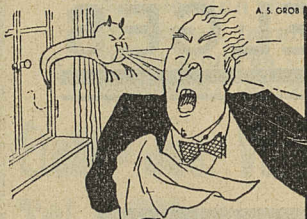
Adr. tél. LEGLARM-Liège

Toutes espèces d'ARMES et MUNITIONS de CHASSE et de TIR
TOUS ACCESSOIRES DE CHASSE

Agents de la Fabrique Nationale d'Armes de Guerre-Herstal

Département ZEISS IKON — Tous appareils de projection
Diascopes, Episcopes, Cinématographes,
Appareils, Films didactiques

N'attendez pas l'hiver pour faire
SUPERHERMITISER
vos portes et fenêtres



Suppression totale des courants
d'air et économie de 30 % sur le
chauffage. Garanti 10 ans de bon
fonctionnement.

SUPERHERMIT

59, rue de l'Orient, 59
Bruxelles - Tél. 48.22.84

Ernest LENDERS

2, Place Constantin Meunier — UCCLE I - BRUXELLES

Téléphone : 44.95.38

L'ACOUSTIQUE

dans le bâtiment

SON !

CHALEUR !

VOUS,

qui en avez assez de remplacer
tous les 10 à 12 ans votre

Chaudière de **CHAUFFAGE CENTRAL**

Exigez de votre
Installateur

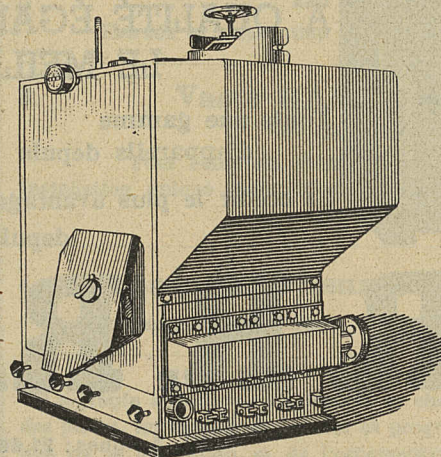
La chaudière

Otomatic- Union

Elle est construite pour servir

30 ans

Puissances : 30.000 à 600.000 calories



CHAUDIÈRES
AUTOMATIC A. G. V.

RUYSBROECK

Tél. 44.35.17

Le Triomphe du Ski

LE SKI A FAIT LA CONQUÊTE DE LA JEUNESSE SPORTIVE. IL EST D'UNE PRATIQUE FACILE, SI L'ON PREND SOIN DE SE MUNIR DE SKIS ET DE STICKS DE FABRICATION RATIONNELLE ET SOLIDE. LA FACILITÉ ET LA SÉCURITÉ DÉPENDENT DE LA QUALITÉ DU BOIS EMPLOYÉ.

POUR CE JEU DE SOUPLESSE ET DE RÉSTANCE, LE FRÊNE DES ARDENNES SOUPLE ET RÉSISTANT, RECONNU LE MEILLEUR, EST CELUI DONT LES

Usines du Liénaux, à Couvin
(BELGIQUE)

FABRIQUENT LES SKIS ET STICKS
DONT VOUS VOUS MUNIREZ CET HIVER

OSTENDE- DOUVRES

La meilleure route vers l'Angleterre

EN ÉTÉ, EXCURSIONS D'UN JOUR A DES PRIX RÉDUITS

Un voyage à bord du nouveau motorship « Prince Baudouin »
vous émerveillera.

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

Qualité garantie

La maison du TAPIS

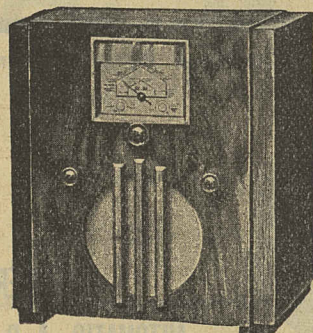
Le plus grand choix

Prix les plus bas



LA PREMIÈRE

DES MARQUES BELGES

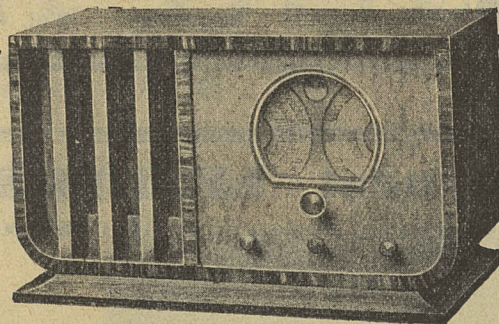


A PRIX ÉGAL
LA MEILLEURE QUALITÉ

A QUALITÉ ÉGALE
LE MEILLEUR PRIX

Toute une gamme
d'appareils depuis **750 fr.**

Le crédit le plus avantageux
depuis 1 fr. par jour



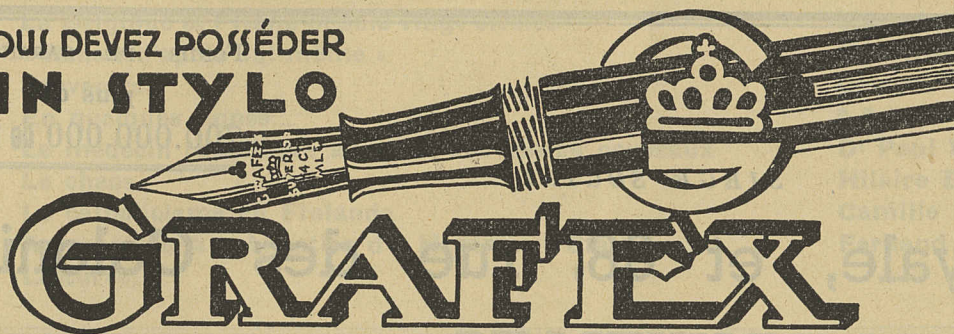
Demandez tous
renseignements

R. R. RADIO

44-46, rue des Goujons
Anderlecht-Bruxelles

Tél. 4 lignes: 21.66.98 ou 99 — 21.25.46 ou 47

VOUS DEVEZ POSSÉDER
UN STYLO



GRAFEX

RÉSERVOIR DE SATISFACTION
FABRICATION CONSCIENCIEUSE DIGNE DE L'INDUSTRIE BELGE
GRAND PRIX ANVERS 1930

EXIGEZ-LE DANS TOUTES LES BONNES PAPETERIES

Pour le Gros: E. GRAFEX - 231, Rue Victor Rauter - Bruxelles

Le Stylo GRAFEX intégralement Belge, exécuté avec une machinerie remarquable et inédite, les meilleures matières et le maximum de soin, n'est pas grevé de frais onéreux de change, douane, multiples intermédiaires et publicité tapageuse. En le choisissant vous bénéficiez de la plus haute qualité pour le plus juste prix et vous réservez au Pays des capitaux et du travail.

Firme UNICA

la plus importante du pays pour le jouet

Fabrication belge 100% - Poupées entièrement lavables et incassables - Articles bourrés - Spécialité d'articles pour couvents, fancy-fair et fêtes de charité.

Etablts Jos. Verhoye-Deckmyn & Fils
Tél. : 283 Courtrai

POUPÉES - MASQUES - FANTAISIES
Pièces détachées

LES ATELIERS

G. De Weirt

40, rue Coenraets, 40 — BRUXELLES
Téléphone : 37.86.50.

POUPÉES. — ANIMAUX. — JOUETS EN TISSU. —
MATIÈRE INCASSABLE. — PIÈCES DÉTACHÉES. —
POUPÉES DE SALON. — MASQUES, TÊTES, CORPS et
TOUTES PIÈCES DÉTACHÉES. — CRÉATION ARTICLES
de FANTAISIE et de RÉCLAME

" PATRIA "

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

- 1. THÉÂTRE PATRIA**
740 places assises
Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.
- 2. Salle des CONFÉRENCES**
225 fauteuils
Estrade et installation pour projections lumineuses.
- 3. Vaste HALL avec buffet**
400 mètres carrés.
Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.
(Pick-up).
- 4. Locaux spacieux et confortables**
Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régle autonome de Patria se charge du service de location des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
700.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelass

BRUXELLES

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

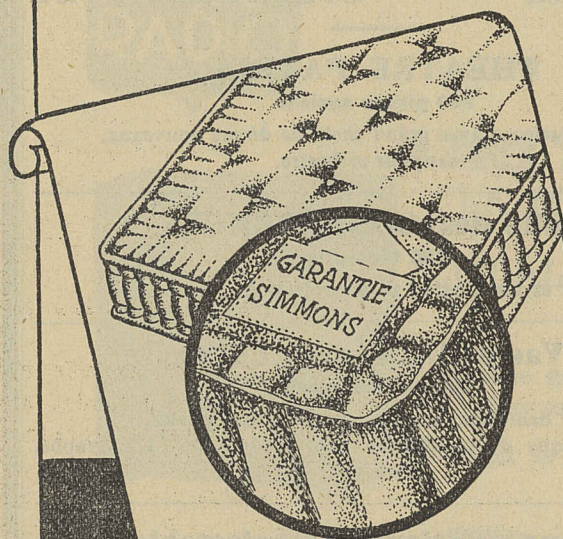
VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGÈRES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents

Vous remplirez mieux votre tâche quotidienne...

**si vous avez dormi sur
un matelas SIMMONS**



Grâce à sa fabrication rationnelle résultant de 25 années d'expérience, SIMMONS vous assurera chaque nuit le repos nécessaire au travail de chaque jour.

La perfection des matelas SIMMONS, leurs qualités de confort, de durée, sont telles que chaque matelas SIMMONS est couvert d'une *garantie écrite*.

Toute une gamme de modèles et de prix
Références de premier ordre: Administrations publiques et privées,
Hôpitaux, Cliniques, Institutions, Pensionnats, S.N.C.F.B., etc.
Documentation gratuite sur demande à la **SIMMONS BELGE**,
616-618, chaussée de Louvain, Bruxelles

LES FAMEUX MATELAS

SIMMONS

Un bulletin de garantie
référéncé accompagne chaque
matelas **SIMMONS**.

Pour mieux dormir...

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La Belgique et l'Italie depuis vingt siècles

« Renan d'après lui-même »

Souvenirs

En quelques lignes...

Le médecin catholique au seuil des temps nouveaux

Le chaos

Le catholicisme en Finlande

A propos de la publication d' « Hommes d'Etat »

Lectures.

Vicomte Ch. TERLINDEN

Henri MASSIS

Colonel N. NAESSENS

* * *

D^r Paul VAN GEUCHTEN

Hilaire BELLOC

Camille MELLCY

Fernand DESONAY

La Belgique et l'Italie depuis vingt siècles⁽¹⁾

Depuis deux mille ans — et c'est avec une légitime fierté que nous rappelons cette durée, car le nom des Belges est avec celui des Grecs le plus ancien de l'Europe — notre pays est uni à l'Italie par les liens les plus solides qui soient : ceux de la civilisation.

Les premiers rapports entre les deux pays furent pénibles. C'est sur notre sol que César livra les plus dures batailles de la guerre des Gaules. Sans le courage et la présence d'esprit du chef, la bataille de la Sambre contre les Nerviens aurait eu pour les Romains une issue tragique et la défaite de Sabinus et de Cotta par Ambiorix dans la vallée du Geer fut pour les aigles romaines un désastre presque aussi grand que celui subi plus tard par Varus dans la forêt de Teutobourg.

La vaillance avec laquelle nos pères résistèrent à la conquête leur valut de la part de César, qui se connaissait en bravoure, un éloge qui ouvre magnifiquement l'histoire écrite de notre pays.

Mais les souffrances causées par l'invasion furent brèves, tandis que quatre siècles de *Paix romaine* apportèrent à notre pays l'inappréciable bienfait de la civilisation.

Un savant qui honore non seulement la Belgique mais le monde entier par sa haute valeur scientifique, M. Franz Cumont, a exposé dans un excellent livre comment la Belgique fut romanisée.

Avec une remarquable prudence, l'administration romaine respecta les institutions, les mœurs, les coutumes et la religion locale, ne demandant aux Belges que le service militaire et le tribut. Rome encouragea les progrès de la civilisation par l'octroi individuel du titre si envié de citoyen et lorsque, vers 212 de notre ère, la romanisation fut complète, elle accorda la *civitas*

romana à tous les hommes libres de l'Empire. Dès lors, la Belgique était assimilée à l'Etat romain et un poète gaulois, Rutilius Namatianus, pouvait adresser à Caralla ce distique :

*Fecisti patriam diversis gentibus unam
Urbem fecisti quod prius orbis erat* (1).

La vie économique profitait en même temps du génie créateur de Rome. Dans une conférence faite l'an dernier à l'*Istituto di Studi romani* sur *Le grandi strade romane nel Belgio*, M. Jacques Breuer, conservateur de la section de la Belgique ancienne aux *Musées royaux d'Art et d'Histoire*, a montré tous les bienfaits de la politique routière de la Rome impériale. Les grandes chaussées, rayonnant de Bavai dans huit directions différentes, apportaient la civilisation et la richesse dans toutes les régions du nord de la Gaule, tandis que la route axiale unissant la vallée du Rhin au littoral de la Manche allait, conjointement à la navigation fluviale et maritime, donner à la Belgique le caractère, qu'elle a conservé jusqu'à nos jours, de pays de transit entre l'Europe centrale et la Grande-Bretagne.

L'essor économique, bien que principalement agricole et pastoral, répandait partout la richesse, ainsi que le prouvent les restes des nombreuses *villae* retrouvés surtout dans la moyenne Belgique, comme celles de L'Hostée, près de Wavre, et celle d'Anthée, près de Namur. La *villa urbana*, réservée au maître, réalisait parfois le comble du luxe, de l'élégance et du confort, et aux objets précieux importés d'Italie se joignaient les productions remarquables d'un art local, spécialement des merveilles de céramique et d'émaillerie, dont le *Musée archéologique de Namur* possède un imposant ensemble.

(1) « Tu as donné aux divers peuples une même patrie; tu as fait la ville de ce qui jadis était le monde. »

(1) Conférence donnée dans l'*Aula Magna* de l'Université de Rome, au *Castello Sforzesco* de Milan et à la *Casa d'Italia* à Bruxelles, au cours de l'année 1937.

Cette romanisation ne se fit toutefois que lentement et progressivement; elle fut plus intense le long des voies de communication et dans les milieux en rapport avec les fonctionnaires, les commerçants, l'armée surtout, où les contingents belges jouèrent un rôle considérable. Seuls parmi les Gaulois les Belges eurent l'honneur de former des unités distinctes jusque dans la garde personnelle de César, et, comme l'écrit Camille Jullian, dans sa grande *Histoire de la Gaule*, « ces Belges accomplirent des merveilles sur tous les champs de bataille qu'on leur montra ».

Florus rapporte que les cohortes belges prirent une grande part à la victoire de César à Pharsale; Lucain célèbre les exploits des Belges en Grèce, en Egypte, en Espagne; Tacite mentionne la cavalerie belge dans la garde impériale et le *Corpus inscriptionum latinarum* donne le nom de soldats belges dans toutes les garnisons de l'Empire, jusque dans la lointaine Dacie et en Afrique.

Mais le rôle principal des troupes belges était de monter la garde au Rhin; les cohortes nerviennes et les *alae* trévires formaient les avant-postes contre la barbarie; Tongres et Trèves étaient les principaux boulevards de la civilisation romaine et ainsi s'établit entre Belges et Italiens une lointaine confraternité d'armes, que nous constaterons plusieurs fois au cours des siècles et jusque dans la Grande Guerre de 1915 à 1918.

Soldats, fonctionnaires, commerçants répandaient l'usage de la langue latine populaire, dont dérivent nos patois romans et wallons, tandis que le droit, les institutions et même la religion romaine, adaptée aux usagers locaux, prenaient le dessus en attendant que, grâce aux routes impériales, les missionnaires, leur petite croix de bois à la main, vinsent jeter chez nous les bases de la doctrine du Christ. A partir de la conversion de Constantin, la latinité et la christianité allaient se confondre et Rome devenait, à double titre, la capitale du monde.

* * *

Mais, assailli à toutes ses frontières, l'Empire s'écroule. Les plaines de la Basse-Belgique sont les premières envahies et la vague destructrice des bandes saliennes y fait disparaître presque toutes les traces de la civilisation romaine. Grâce à la route, qui permet le déplacement rapide des troupes, et grâce aux fortifications qui couvrent cette importante voie de communication, le sud de la Belgique reste romain bien plus longtemps que le nord, et au cours de cette période de près d'un siècle, l'invasion change de caractère. Ce ne sont plus des bandes pillardes et destructrices, mais c'est la conquête organisée, à partir du moment où, en s'emparant de Tournai, en 445, Clodion eût forcé la ligne de défense romaine par la trouée de l'Escaut.

Ce n'est donc pas, comme on l'a cru longtemps, la forêt Charbonnière, mais c'est la grande chaussée romaine, avec ses défenses avancées et avec les monts du sud de la Flandre, qui traça chez nous la frontière linguistique restée quasi inchangée depuis cette lointaine époque. Car les rois barbares furent éblouis par la grandeur de Rome. Mérovée combat comme auxiliaire des Romains contre Attila et Clovis, ce roi de Tournai qui conquiert toute la Gaule, se romanise, surtout après sa conversion. Comme l'écrit notre grand historien Godefroid Kurth, c'est l'Eglise qui sauve la civilisation romaine. C'est parmi les clercs gallo-romains, seuls lettrés de cette époque, que les rois francs recrutent leur personnel administratif; aussi leur gouvernement sera-t-il calqué, en grande partie, sur celui de Rome, qu'ils prétendent continuer, et c'est avec une joie enfantine que Clovis reçoit de l'empereur d'Orient les insignes de patrice et de consul.

La romanisation s'accroît sous Charlemagne, ce grand monarque civilisateur, originaire des bords de la Meuse, qui restaure l'empire d'Occident et qui, en l'an 800, va chercher à

Rome l'onction religieuse en même temps que le prestige impérial. C'est d'Italie que viennent les inspirations de la renaissance artistique qui florit à sa cour; son église palatine d'Aix-la-Chapelle est une réplique de San Vitale de Ravenne. C'est d'Italie qu'il fait venir les savants dont il s'entoure, à commencer par le mystérieux Georgius, qui construit pour sa chapelle des orgues hydrauliques, et par les grammairiens de son école palatine. La vie économique reprend et par les passages des Alpes et le Rhin les produits précieux de l'Italie et du Proche-Orient retrouvent le chemin des pays du nord.

* * *

Une nouvelle catastrophe, les invasions des Normands, coïncidant avec l'écroulement de l'empire carolingien, fait une fois encore rétrograder la civilisation. A la suite du morcellement territorial, la féodalité se constitue avec une vigueur exceptionnelle. Reposant uniquement sur le régime domaniale, la vie économique est purement agricole et le commerce international est réduit au colportage.

Mais, dès que la sécurité se rétablit, la Belgique bénéficie à nouveau de sa situation exceptionnelle, au point de jonction des grands courants du commerce international dans le nord-ouest de l'Europe. Avec ses estuaires, ses ports sûrs, ses cours d'eau profonds, la Belgique sera pour les mers du Nord ce qu'est l'Italie pour la Méditerranée, un entrepôt, mais hélas! aussi un champ de bataille.

Le long de la route marchande, qui, dès la fin du XI^e siècle, unit Bruges à Cologne et se substitue à l'antique chaussée romaine, les villes se multiplient. Elles croissent dans la plaine flamande avec la même rapidité que dans la plaine lombarde; nos grandes communes connaissent le même épanouissement que celles de l'Italie du Nord. Aux unes comme aux autres la puissance économique donne l'influence politique. Il n'est pas de grands événements, dit Pirenne, auxquels elles ne participent. Le roi de France et le roi d'Angleterre négocient avec Bruges et Gand, comme les papes et les empereurs traitent avec Milan, Vérone, Padoue et Venise.

Entre les deux pays industriels et marchands les relations économiques reprennent, d'abord par voie de terre, Flamands et Italiens se rencontrent dans les foires de Flandre, à Bruges, à Messines, à Thourout, puis dans les foires de Champagne, à Troyes, à Châlons, à Bas-sur-Aube, où les draps de Flandre s'échangent contre les soieries, les brocards, les épices.

La sécurité augmentant, le trafic s'organise par voie maritime. Bruges, au fond du Zwin, protégée par ces digues formidables qui faisaient l'admiration du Dante (1), exerce une attraction qui n'a d'égale que celle de Venise. Elle est le point de rencontre des carques et des galères des républiques italiennes, chargées d'épices, de bois de teinture, de produits d'Orient, de velours, de soies et de tissus précieux, avec les longes des villes hanséatiques, amenant d'Allemagne, de Scandinavie, de Moscovie les bois de construction, les poissons fumés, le blé et les métaux.

Bruges, très accueillante, ne fait aucune différence entre les commerçants étrangers et ses propres enfants; dès le XIII^e siècle on y trouve des colonies des diverses républiques italiennes et même de Sicile. Les puissantes maisons des Soria et des Pignatelli y ont établi des comptoirs et, au début du XIV^e siècle, Giovanni Vilani y dirige l'agence des Peruzzi.

Ce commerce, essentiellement international, nécessite l'intervention de banquiers ayant avec le dehors des relations multiples.

(1) *Quale i Fiamminghi, tra Guizzante e Bruggia,
Temendo il fiotto che invèr lar s'avventa
Fanno lo schermo, perchè il mar si juggia* (INFERNO, XV, 4-6).

Salle PATRIA, rue du Marais, BRUXELLES

Conférences Cardinal Mercier

DIX-NEUVIÈME ANNÉE

Grandes Conférences Littéraires

ONZIÈME ANNÉE

Prendront la parole cet hiver :

- 23 novembre M. le comte **EUGÈNE de GRUNNE** : *La Méchancelé... chrétienne.*
- 30 novembre M. **DENYS GORCE**, docteur en médecine et docteur ès lettres, professeur à l'Université de Bordeaux : *Ce que j'ai vu au Sināi* (conférence avec projections).
- 7 décembre M. le commandant **Bernard FRANK** : *Jules Verne inconnu.*
- 14 décembre M. **RENÉ BENJAMIN** : *Le Cœur de l'Espagne. Choses vues.*
- 21 décembre M. **ANTOINE REDIER**, auteur de *La Guerre des femmes* : *En marge de « La Guerre des femmes ».*
- 11 janvier Le **R. P. YVON**, capucin, aumônier des Terre-Novas : *Ma dure Campagne de 1937* (avec film en couleurs).
- 18 janvier M. **JACQUES CHEVALIER**, doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Grenoble : *Que faut-il savoir de Descartes?*
- 25 janvier M. **ANDRÉ BELLESSORT**, de l'Académie française : *Antoine et Cléopâtre dans l'histoire et dans Shakespeare.*
- 1^{er} février M. **BERTRAND FLORNOY**, chef de mission de l'expédition du Haut-Amazone (1936-1937) : *Au Pays des Indiens réducteurs de têtes.* (Conférence avec projections et exposition de têtes réduites.)
- 8 février M^{me} **ELLA MAILLART**, exploratrice : *En Caravane de Pékin aux Indes.* (Conférence avec projections et film.)
- 15 février M. **BERNARD FAY**, professeur au Collège de France : *Le Rôle de la Franc-Maçonnerie au XIX^e siècle.*
- 22 février M. **GEORGES PERNOT**, sénateur, ancien ministre de la Justice, président de la Fédération des Ligues françaises de familles nombreuses : *La Famille, planche de salut.*
- 1^{er} mars S. Exc. Mgr **GRENTE**, évêque du Mans, de l'Académie française : *L'Eminence grise* (à propos de son tri-centenaire).
- 8 mars M. **PHILIPPE HENRIOT**, député de la Gironde : *Nos Raisons d'espérer...*
- 15 mars M. **HENRI GOFFINET** : *L'Eglise militante...*
- En mars, Le **R. P. SANSON**, de l'Oratoire, donnera **deux grandes conférences**. Les dates de celles-ci, qui auront lieu à la Salle Saint-Michel, seront annoncées ultérieurement.

La première conférence sera donnée le mardi 23 novembre, à 5 heures,
par M. le comte **EUGÈNE de GRUNNE**.

Sujet : **La Méchancelé... chrétienne.**

Prix de l'abonnement à la série des 17 conférences :

Fauteuils et baignoires : 175 francs; parquets, balcons et 1^{er} rang de coté : 150 francs;
balcons 2^e série : 125 francs.

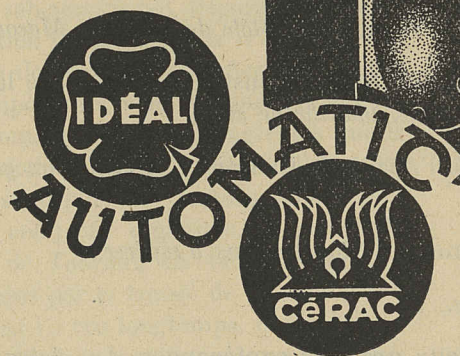
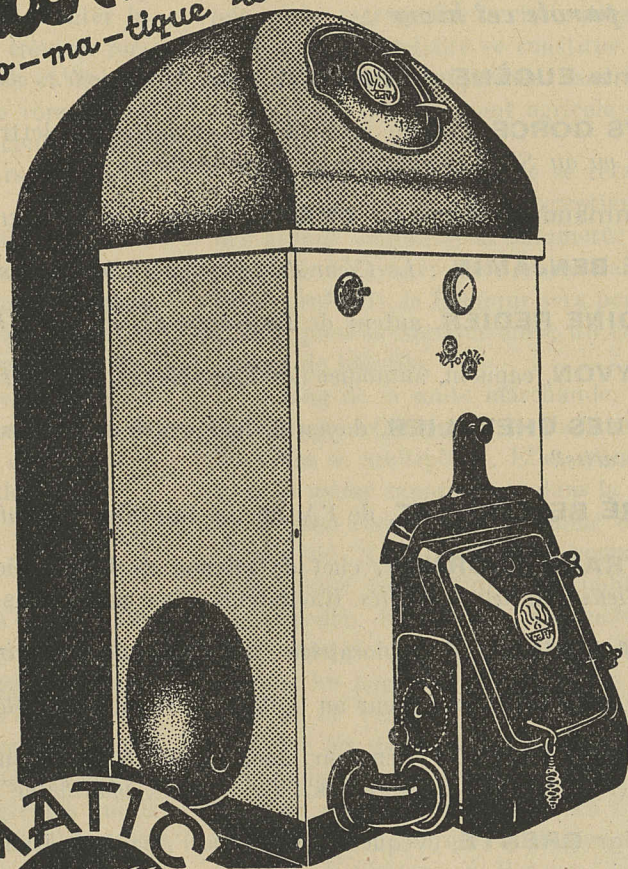
La location est ouverte de 9 h. 1/2 à 12 heures et de 14 h. 1/2 à 17 heures, à la Maison F. LAUWERYNS, rue du Treurenberg, 20 (téléphone : 17.97.80) et à la NATION BELGE, place de Brouckère, 50 (téléphones : 12.21.00-01-02-03-04).

La chaudière d'avant-garde

au-to-ma-tique au petit charbon

MAXIMUM
de CONFORT et
d'ECONOMIES...

... GRACE
à la chaudière



EN FONTE, SANS GRILLE

DEMANDEZ NOTICE ET TOUS RENSEIGNEMENTS
A VOTRE INSTALLATEUR DE CHAUFFAGE CENTRAL

VISITEZ NOS MAGASINS D'EXPOSITION ET DE VENTE :
CÉRAC S. A., 48, Boul. Adolphe Max, Bruxelles

Aussi le commerce de l'argent est-il pratiqué par des Méridionaux, tout d'abord par des Français du Midi, désignés sous le nom générique de Cahorsins; mais ceux-ci ne tardent pas à être éliminés par des Lombards, des Florentins et des Siennois. Grâce à leur habileté financière et aux capitaux considérables dont ils disposent, ces Italiens acquièrent un véritable monopole des opérations de crédit. Dès la fin du XII^e siècle ils sont fixés en grand nombre à Arras; au siècle suivant, Bruges, devenue le centre de leur activité, est à la fois le plus grand port et la plus grande ville de banque de l'Occident.

Ces Lombards sont si nombreux qu'on trouve même dans de petites villes, comme Léau, des succursales des puissantes maisons financières d'Italie. Le nom de Lombard devient synonyme de banquier et de prêteur et sert encore de nos jours dans le peuple pour désigner les monts-de-piété. Dans nos anciennes coutumes, ces financiers italiens sont l'objet de dispositions spéciales. Plusieurs arrivent à des situations considérables et se font des fortunes énormes qui leur assurent une influence politique d'autant plus grande qu'elle coïncide avec les progrès de la démocratie urbaine, toujours à court d'argent. C'est ainsi que Simon de Mirabello, grand banquier international, épouse une sœur naturelle du comte de Flandre Louis de Nevers et devient en 1339 *ruwaard* de Flandre.

Ce ne sont pas seulement les relations d'ordre économique qui se resserrent à cette époque entre la Belgique et l'Italie, les contacts s'établissent également dans le domaine intellectuel par le rayonnement de l'enseignement universitaire de Bologne, surtout à partir du moment où Imerius y fait revivre l'étude du droit romain. Celui-ci devient l'auxiliaire de plus en plus précieux des coutumes, à mesure que la vie juridique se complique et se développe sous l'influence des progrès de la civilisation et de la complication de plus en plus grande des relations économiques.

Dès 1250 les étudiants originaires de nos provinces sont si nombreux à Bologne que la *Natio flandrica* est représentée au Sénat académique par une *consiliarius* de son choix. Parmi les étudiants figurent des représentants de nos plus illustres maisons, tel Jean de Flandre, fils de Guy de Dampierre, promu *decretorum doctor* de l'Université de Bologne en 1288. On sait qu'actuellement encore la fondation établie par l'orfèvre bruxellois Jean Jacobs permet à des boursiers belges de bénéficier de l'enseignement de l'illustre université italienne.

Les relations d'ordre artistique se nouent également. A l'influence de Byzance, qui avait toujours continué à se faire sentir par l'Italie et la vallée du Rhin, se substitue une influence purement italienne due au développement du commerce des objets de luxe. C'est ainsi qu'un des rares tableaux flamands du XIV^e siècle qui nous aient été conservés, les *Scènes de la vie de la Vierge*, récemment entré au Musée royal des Beaux-Arts de Bruxelles, montre les parois des appartements revêtus de carreaux de céramique et un pavement de mosaïque de marbres de diverses couleurs d'inspiration nettement italienne.

Les relations d'ordre politique seront sensibles surtout à partir de la seconde Croisade, lorsque, renonçant à la longue voie terrestre par la Hongrie et l'empire de Byzance, les Croisés prennent l'habitude de s'embarquer pour les Lieux Saints dans les ports d'Italie. On sait combien fut intime la collaboration entre Belges et Italiens dans la quatrième Croisade, et tandis que Baudouin IX, comte de Flandre, devenait empereur de Byzance, le doge Dandolo prenait le titre de « seigneur d'un quart et demi » de l'empire grec. Des liens se nouent entre nos dynasties féodales et les plus illustres maisons princières d'Italie, à commencer par celle de Savoie. Deux frères de cette glorieuse lignée règnent sur trois de nos plus importantes principautés : Guillaume II

de Savoie est élu prince-évêque de Liège en 1238 et Thomas I^{er} devient, par son mariage avec Jeanne de Constantinople, comte de Flandre et de Hainaut.

* * *

Lorsque, au XV^e siècle, l'unité de la Belgique est réalisée par Philippe le Bon, les relations avec l'Italie s'accroissent encore.

Il y a un parallèle fort intéressant à faire entre la Cour du « grand-duc d'Occident » et les cours princières d'Italie à la même époque. Partout un mécénat intelligent produit les mêmes effets et la première renaissance septentrionale, entièrement originale et indépendante, avec des génies comme Jean Van Eyck pour la peinture, et Claus Sluter, pour la sculpture, correspond au développement artistique du *quattrocento* italien.

L'Italie exerce cependant un attrait puissant sur nos artistes, tandis que se développent de plus en plus les relations politiques et économiques.

Deux institutions scientifiques belges, que dirige à Rome, avec autant de zèle et de dévouement que de compétence, Mgr Maurice Vaes, s'occupent de l'étude de ces relations. L'*Institut historique belge de Rome*, créé à l'initiative du regretté maître de Louvain Alfred Cauchie, se consacre surtout à l'étude des relations religieuses, politiques et économiques, tandis que la *Fondation nationale Princesse Marie-José* s'occupe des relations artistiques. On sait que S. A. R. et I. M^{me} la Princesse de Piémont a voulu que la plus grande partie des sommes recueillies en Belgique pour lui offrir un cadeau de noces digne d'elle fussent consacrées à la création d'un organisme permanent chargé de « resserrer les liens intellectuels entre la Belgique et l'Italie en mettant en lumière les rapports nombreux et féconds qui ont uni dans le passé les deux pays ».

Déjà la moisson scientifique est abondante. M. Hoogewerff, directeur de l'Institut historique néerlandais, a montré, dans une excellente synthèse : *Vlaamsche Kunst en Italiaansche Renaissance*, l'importance des liens artistiques entre les Pays-Bas et l'Italie à cette merveilleuse époque. Depuis le Brugeois Jacques Coene, qui travaillait à Milan en 1399, considérable fut le nombre des artistes belges qui œuvrèrent en Italie. La liste, publiée par l'abbé Liebaert dans le premier fascicule du *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome*, montre que ce ne furent pas seulement des peintres; mais aussi des sculpteurs, des verriers, des graveurs, des marqueteurs, des brodeurs, des tapissiers, des architectes, des musiciens, des scribes. Mgr Vaes a signalé la prédominance des Flamands à la Cour pontificale : curiaux, artistes, artisans, commerçants et banquiers. Il note également que, depuis la fin du XIV^e jusqu'au XVI^e siècle, les musiciens et chantres flamands sont en nombre prépondérant dans la chapelle papale. Il en est de même dans toutes les villes d'Italie et rien qu'à Trévise on signale la présence de dix musiciens belges au XV^e siècle. Cette activité musicale se continuera pendant tout le XVI^e siècle et l'on peut dire que ce sont les musiciens belges qui, depuis Ockeghem jusqu'à Adrien Willaert et Roland de Lattre (Orlando di Lasso) ont exercé une influence décisive sur la formation de la musique italienne.

Mais que de recherches restent encore à faire! Si l'on a quelques renseignements sur le voyage de Roger Van der Weyden dans la Péninsule en 1449-1450; si l'on connaît l'impression formidable produite par le triptyque des Portinari d'Hugo Van der Goes, cette merveille entre les merveilles accumulées au *Musée des Offices*; si l'on sait le succès énorme des œuvres flamandes dans toutes les cours et les villes d'Italie, de nombreux problèmes restent encore à résoudre, telle l'importante et délicate question de l'apport flamand dans l'œuvre d'Antonello da Messina. De nombreux artistes et de nombreuses œuvres sont encore à étudier

en s'inspirant de l'excellente méthode suivie par M. Jacques Lavalleye dans son livre sur *Giusto da Guanto* (Josse Van Wasenhove), peintre de la cour de Frédéric de Montefeltre; duc d'Urbino.

Semblable parallèle peut être établi entre l'évolution intellectuelle des deux pays, surtout à partir du moment où l'Université de Louvain, fondée par le duc Jean IV en 1425, allume le flambeau par lequel la renaissance des lettres classiques rayonnera dans tous les Pays-Bas et crée un nouveau centre de diffusion pour le droit romain, dont s'inspirent les juristes et conseillers de nos princes.

Ces contacts artistiques et intellectuels sont facilités par des relations de plus en plus suivies dans l'ordre économique. Dans le dernier et fulgurant éclat que jette, au XV^e siècle, la prospérité de Bruges, les Italiens jouent un rôle considérable. La maison des Génois est l'un des édifices civils les plus remarquables de la fin du Moyen Age et les *Cartulaires de l'ancienne Etaple* et du *Grand Tonlieu*, publiés par Gilliodts-Van Severen, fourmillent de noms de commerçants et de banquiers génois, vénitiens, milanais, florentins, lucquois, : Adorno, Doria, Spinola, Gentili, Lomellini, Giustiniani, Arnolfini, Albergati, Baroncelli, de Villa, Tani, etc.

Cette intensité de la vie économique a sa répercussion sur la prospérité artistique : Anselme Adorno, descendant d'une vieille famille génoise, fait construire l'église dite de Jérusalem, dans laquelle il prétend imiter sous le ciel flamand la basilique du Saint-Sépulchre; les époux Arnolfini commandent leur portrait à Jean Van Eyck, et cet exemple est suivi par le cardinal Nicolo Albergati. Le mécénat de Tomaso Portinari, gérant de la filiale des Médicis, multiplie les commandes à Memlinc, à Hugo Van der Goes et remplit d'œuvres flamandes les palais et les galeries d'Italie.

Heureuse époque où l'art et la finance vivaient en si cordiales relations!

Si l'art flamand trouvait pareil succès en Italie, l'art italien connaissait un succès non moins grand en Belgique et un patricien brugeois, Jean de Mouscron, acquérait, avant 1514, pour l'offrir à l'église Notre-Dame, qui la possède encore, une merveilleuse madone, l'un des premiers en date des chefs-d'œuvre de Michel-Ange.

L'art italien triomphe à la Cour de Malines, où Marguerite d'Autriche, veuve inconsolable de Philibert le Beau, duc de Savoie, fait venir Jacopo da Barbari, le « maître au caducée », qui rivalise avec nos premiers italianisants Bernard Van Orley et Jean Gossart de Maubeuge. Très éclectique dans ses goûts, Marguerite fait construire son palais de Malines dans le style nouveau de la Renaissance, mais consacre à la mémoire de son époux adoré l'église de Brou, « la dernière et plus mignonne fleur de l'art gothique ». Sans le mécénat de la « bonne gouvernante », comme l'appelaient nos pères, l'humanisme, né en Italie, conquiert les Pays-Bas; Jérôme de Burleyden fonde à Louvain le *Collège des Trois Langues*, que copiera plus tard François I^{er} lorsqu'il créera le *Collège de France*, et Erasme, au cours de son séjour dans notre *Alma Mater*, développe l'application des méthodes critiques à l'étude des livres saints comme à celle des textes de l'antiquité classique.

* * *

Avec Charles-Quint, le prince le plus puissant que le monde ait connu depuis Trajan, les relations entre la Belgique et l'Italie vont s'intensifier encore.

Le grand empereur va fortifier l'unité belge et par sa *Pragmatic sanction d'Augsbourg* va faire de nos provinces un bloc indivisible et impartageable, qui survivra aux pires catastrophes. Né à Gand, il n'oubliera jamais sa patrie belge; en toute chose

il se fiera à ses compatriotes et les appellera aux plus hautes charges. De son ancien précepteur Adrien d'Utrecht, doyen de Saint-Pierre à Louvain, il fait un pape sous le nom d'Adrien VI et à son vaillant compagnon d'armes Charles de Lannoy il donne la vice-royauté de Naples. C'est à ce grand homme de guerre que François I^{er} remet son épée, le jour où il perdit tout « fors l'honneur ». Chose digne d'être notée, deux rois de France furent faits prisonniers sur le champ de bataille et tous deux se rendirent à des Belges : Jean le Bon, à Poitiers en 1356, à Denis de Moerbeke; François I^{er} à Pavie, en 1525, à Charles de Lannoy.

Les Belges sont associés à toutes les gloires de leur souverain et c'est entouré de l'escorte éblouissante de ses fameuses *Bandes d'ordonnance*, cette valeureuse gendarmerie flamande, célèbre sur tous les champs de bataille, que Charles-Quint figure à Bologne dans la pompe inouïe d'un couronnement impérial.

Contacts artistiques, intellectuels, économiques se multiplient au cours du XVI^e siècle, si glorieusement commencé et si lamentablement fini pour les Belges. Dans l'architecture, tout au moins dans l'architecture civile, on ne rêve plus que palais à l'italienne et tous les peintres entreprennent le voyage d'Italie, avides d'étudier les chefs-d'œuvre de Raphaël, de Michel-Ange, de Léonard de Vinci, du Titien et des autres géants du *seicento*. Exception faite pour Pierre Bruegel le Vieux, qui conserve intact l'esprit du terroir, tous nos artistes s'italianisent et seul le portrait, où le modèle vivant les ramène à la réalité, sauve les traditions de l'art national.

La compénétration est telle qu'un Anversois, Denis Calvart, acquerra un grand renom dans l'Ecole de Bologne et par ses remarquables qualités de coloriste préludera au troisième âge d'or de l'école italienne.

Un nombre énorme de peintres belges sont fixés dans la Péninsule; rien qu'à Pérouse, le professeur Walter Bombe a relevé pour la seconde moitié du XVI^e siècle, Arrigo Fiamengo, *alias* Henri Van den Broeck, de Malines; Giovanni di Francesco Cepel, *alias* Schepers, d'Anvers; Giovanni Floris, également d'Anvers; Francesco Barchi, de son vrai nom Barcke, encore un Anversois; de même que Pietro Martino d'Anversa, chargé, en 1594, de repeindre l'horloge municipale de la vieille cité ombrienne. Même abondance d'artistes flamands se constate dans toutes les villes italiennes de quelque importance.

A la même époque les Italiens introduisent en Belgique des industries d'art : Savini et Pietro da Venezia créent la céramique anversoise, ancêtre de celle de Delft, et les Gridolfi établissent des fournaises pour faire le verre à la façon de Venise.

Au point de vue commercial, Anvers a, depuis les débuts du XVI^e siècle, complètement éclipsé Bruges. La fière métropole de l'Escaut devient à la fois le premier port et la première place de banque du monde. Dans sa *Description de tout le Pays-Bas*, le Florentin Lodovico Guiccardini dresse le glorieux bilan de la splendeur commerciale d'Anvers au moment de son apogée et s'étend longuement sur la part que prennent dans cette rayonnante activité les diverses villes et régions d'Italie. Parmi les colonies marchandes méridionales, la colonie italienne est si nombreuse, si riche et si considérée, qu'encore actuellement, parmi les sobriquets des communes belges, le terme de *signor* sert à désigner les Anversois.

* * *

Hélas! toute cette splendeur s'évanouit. Quelques années après les glorieuses journées de Saint-Quentin et de Gravelines, où Emmanuel-Philibert de Savoie, dit *Testa di ferro*, a conduit à la victoire les troupes belges du comte d'Egmont et a écarté le péril français de nos frontières, éclate la révolution à la fois

politique et religieuse contre Philippe II. La Belgique, transformée en champ de ruines et de carnage, ne retentira plus que du fracas des armes.

Parmi les soldats de toutes les nations qui foulèrent notre sol au cours d'une lutte ininterrompue de quarante-trois ans, les Italiens furent nombreux et occupèrent une place à part; ils n'avaient ni la morgue des Espagnols, ni la brutalité des Allemands et vivaient en bonne amitié avec la population.

Comme l'a montré le professeur Van der Essen, de l'Université de Louvain, dans le grand ouvrage auquel a été décerné le prix quinquennal d'histoire nationale, c'est un grand Italien, Alexandre Farnèse, qui, au lendemain du déchirement tragique des XVII Provinces des Pays-Bas, a façonné la Belgique actuelle. Unissant les talents de l'homme de guerre à ceux du diplomate, il réconcilie les provinces belges avec le Roi sur la base de l'autonomie locale que Philippe II avait méconnue et assure à la Belgique son caractère propre, en l'empêchant de devenir un froid pays du Nord et en l'orientant vers le Midi, vers les sources de la culture latine et de l'inspiration classique. En pacifiant notre pays, Farnèse prépare le règne réparateur des Archiducs.

* * *

Dès que réapparaît l'ange bienfaisant de la paix, le génie de l'art se réveille et c'est vers l'Italie qu'il prend son vol. Que de noms à citer pour cette brillante époque! Ils sont tous dominés par celui d'un des génies les plus puissants, les plus étonnants de toutes les époques et de tous les pays : Rubens. De son amour pour l'Italie et des longs séjours qu'il fit dans la Péninsule, il gardera toute sa vie l'habitude de signer ses tableaux comme sa correspondance du double prénom italianisé de Pietro-Paolo. Mais il ne laisse pas absorber sa personnalité et combine d'une façon magistrale l'art national et l'art italien en prenant les qualités complémentaires de l'un et de l'autre; il deviendra ainsi à la fois un créateur original et un prestigieux chef d'école, avec des épigones de la qualité de Van Dyck, Jordaens, Teniers.

Jérôme Duquesnoy, dont les œuvres principales, comme le *saint André* de la basilique de Saint-Pierre et la *sainte Suzanne* de l'église Notre-Dame de Lorette à Rome, sont restées en Italie, occupe dans la sculpture un rang semblable à celui de Rubens dans la peinture, tandis que Coebergher et Francart viennent chercher dans le baroque les formules nouvelles qui rénoveront l'architecture dans notre pays. Après avoir été au XIX^e siècle négligé au profit d'un néo-gothique souvent malencontreux, le baroque flamand a repris, à la suite d'études de valeur comme celle de M. Plantenga, la place d'honneur à laquelle il a droit.

Les artistes belges partent plus nombreux que jamais pour l'Italie et la *bent* romaine mène à Rome vie joyeuse, mais en même temps vie féconde pour l'art national.

Pour cette époque aussi de nombreuses recherches restent à faire. On n'a pas encore étudié le séjour de Van Dyck en Sicile, où l'un de ses chefs-d'œuvre, la *Madone du Rosaire et saint Dominique*, provoque une sensation telle que toute une salle du Musée de Palerme est occupée par ses imitateurs siciliens. On n'a pas étudié non plus l'activité extraordinaire déployée au début du XVIII^e siècle par l'Anversois Borremans, qui décore les voûtes de la cathédrale de Caltanizetta et qui dans l'église de la Martorana à Palerme tient tête par la richesse de sa palette au chatoisement des mosaïques byzantines.

Malheureusement le XVII^e siècle fut un siècle de fer. Belges et Italiens se rencontrèrent tout autant dans la confraternité d'armes que dans les activités de l'art.

Ambroise Spinola, en menant à bien le fameux siège d'Ostende

(1601-1604), rend à la Belgique un accès à la mer, compensant dans une certaine mesure la fermeture de l'Escaut par les Hollandais. C'est ce même homme de guerre qui, par la prise de Bréda en 1625, inspire l'immortel chef-d'œuvre de Velasquez. Un prince de la maison royale et impériale d'Italie, Thomas-François de Savoie-Carignan, et un autre général italien, Ottavio Piccolomini, aidèrent en 1635 le cardinal-infant Ferdinand d'Autriche à délivrer la Belgique de la double étreinte gallo-batave et à la faire échapper au partage combiné par Richelieu.

Hélas! le sort de la Belgique empire à mesure que l'Espagne ruinée se révèle de plus en plus impuissante à la défendre. Louis XIV fait de nos provinces un champ de carnage et, à chaque traité, la Belgique, victime propitiatoire de la diplomatie européenne, doit abandonner des territoires à la rapacité du Grand Roi.

Cependant à chaque accalmie la vie reprend avec une rapidité étonnante : un Italien, J.-B. Petrucci, ouvre, en 1682, à Bruxelles, sous le nom d'*Académie de Musique*, la première salle d'opéra et, en 1698, un autre Italien, Jean-Paul Bombarda, crée le théâtre de la Monnaie, appelé à devenir une des premières scènes lyriques du monde.

Mais ce n'étaient là que de rares sourires au milieu des larmes; en 1695 Bruxelles avait été bombardée, sur l'ordre de Louis XIV, avec une sauvagerie inouïe par le maréchal de Villeroy. Cet acte que Napoléon déclare « aussi barbare qu'inutile » transforma le centre de la ville en un océan de flammes; seize églises et couvents, six mille maisons étaient complètement détruits; l'intérieur de l'hôtel de ville, avec toutes ses merveilles d'art, n'était plus qu'un monceau de cendres.

La Belgique possède heureusement une merveilleuse vitalité. En moins de cinq ans, les maisons de la Grand-Place étaient relevées et formaient cet ensemble unique que le monde entier admire. C'est en style italo-flamand que s'était faite cette reconstruction, et l'un des architectes, l'ébéniste Antonio Pastorana, était parvenu à donner, sans mièvrerie, à ses maisons l'élégance de ses bahuts.

* * *

C'est encore un membre de la branche de Savoie-Carignan, l'illustre prince Eugène, qui par ses victoires d'Audenarde (1708) et de Malplaquet (1709), délivre nos provinces de l'emprise française au cours de la guerre de la Succession d'Espagne.

Malheureusement ce n'est pas l'indépendance que nous apporte en 1713 le traité d'Utrecht. La Belgique est unie à l'Autriche, tout comme sont attribués à cette puissance le royaume de Naples et le Milanais. Aussi, par application de l'adage *Sic vos, non vobis...* pendant tout le XVIII^e siècle ce n'est pas pour des causes nationales que Belges et Italiens verseront leur sang.

Tandis que la Belgique devra servir de barrière à la Hollande, l'Italie, objet des marchandages de la diplomatie, sera disputée entre les Bourbons d'Espagne et les Habsbourg. Chose curieuse : au cours de la guerre de la Succession d'Autriche, ce furent deux Belges qui commandèrent en Italie les forces ennemies en présence. Le feld-maréchal Ferdinand-Charles comte d'Aspremont-Lynden, à la tête de l'armée impériale, bat près de Modène son compatriote le marquis de Gages, général en chef des forces espagnoles. Mais, après une retraite si bien conduite qu'elle lui vaut les éloges de Frédéric le Grand, disant ses regrets « de n'avoir pas fait campagne sous un tel général », Gages, reformé dans le royaume de Naples, reprend l'offensive et, remontant toute l'Italie, revient en vainqueur jusqu'aux portes de Milan.

Tandis que la Belgique envoyait en Italie des hommes de guerre, l'Italie envoyait en Belgique des hommes d'Etat. Si Hercule Turinetti, marquis de Prié, qui remplaça le prince

Eugène dans nos provinces au lendemain du traité d'Utrecht, y laissa de mauvais souvenirs, en dépit de ses louables efforts pour relever notre activité économique par la création de la Compagnie d'Ostende pour le commerce des Indes, par contre le marquis Antonio de Botta-Adorno, ministre plénipotentiaire de 1749 à 1753, fut un excellent administrateur et l'un des premiers agents de notre retour à la prospérité sous le règne de Marie-Thérèse. Il sut se faire bien voir des Belges, tout comme, un demi-siècle plus tard, y réussit également un autre Milanais, le comte Louis de Barbiano de Belgiojoso, qui dut sa disgrâce à la modération avec laquelle il s'efforçait d'atténuer les réformes brutales de Joseph II.

Au point de vue de l'art, le XVIII^e siècle fut pour la Belgique comme pour l'Italie une période de stagnation. Chez nous, seul Verhaegen, le dernier des rubéniens, mérite d'être cité et sa fougue décorative n'est pas sans quelques points de ressemblance avec celle de Tiepelo, le dernier des grands Vénitiens.

Les Belges n'en continuent pas moins à étudier et à travailler en Italie et c'est le Gantois Verschaffelt qui renouvelle, en 1753, la statue du messager céleste dominant le château Saint-Ange.

Les premières découvertes d'Herculanum et de Pompéi intensifient le courant des études artistiques en Italie et font naître le néo-clacissisme. L'Anversois Lens précède dans cette voie David d'un quart de siècle et Dewez, l'illustre élève de Marchionne et de Vanvitelli, transforme au goût nouveau, importé d'Italie, quantité de châteaux et d'abbayes dans toute la Belgique.

* * *

Soldats belges et italiens renouvelleront leur confraternité d'armes sous les aigles napoléoniennes; mais, après cette brillante épopée, où les uns et les autres versèrent leur sang pour une cause étrangère, les traités de 1814 et de 1815 leur apportent la même déception. Ni les Belges, ni les Italiens n'obtiennent l'indépendance; les uns, unis à la Hollande, devaient servir de barrière contre la France; les autres voyaient leur patrie morcelée et dominée par l'Autriche. D'identiques revendications nationales s'affirmaient dans les deux pays et la Belgique eut la première le bonheur de conquérir son indépendance.

La révolution belge de 1830, première brèche dans l'œuvre du Congrès de Vienne, fut accueillie avec sympathie en Italie; la consolidation de notre indépendance fut même facilitée par le fait que la révolution des Romagnes en 1831 paralysa l'Autriche, tout comme la révolution polonaise paralysa la Russie et la Prusse. Les puissances absolutistes ne purent donc appliquer à la révolution belge le fameux principe de l'intervention et le précédent établi par la Conférence de Londres dans la question belge permit à Cavour, en 1859, d'introduire dans le traité de Zurich la clause de la non-intervention, qui rendit possible le succès de l'unité italienne.

Tant que l'Italie dut lutter pour la liberté, la Belgique ne cessa de témoigner sa sympathie à la cause italienne et accueillit avec générosité les réfugiés obligés de fuir le sol natal au lendemain de chacune des tentatives malheureuses des patriotes italiens.

Ces réfugiés appartenaient à toutes les classes sociales et trouvaient aide et appui auprès d'un de leurs compatriotes, le marquis Arconati-Visconti, devenu par la possession de la terre de Gaesbeek grand seigneur brabançon. Christine Belgiojoso, la belle princesse errante, séjourne à plusieurs reprises à Bruxelles. Le grand révolutionnaire Philippe-Michel Buonarrotti se réfugie également en Belgique, où il publie son histoire de la *Conspiration pour l'égalité*. D'autres Italiens, établis à Bruxelles, s'y firent des situations dans la vie intellectuelle ou dans le commerce. Le réfugié Carlo Gemelli écrivit pour l'édification de ses compatriotes

une *Histoire de la Révolution belge*; le professeur Gaggia ouvrit, près de la Porte de Namur, sur l'emplacement actuel du théâtre Molière, un institut fort estimé par les familles bruxelloises; l'opticien Camporino et le marchand d'estampes Fietta acquirent à la fois la réputation et la clientèle. Autour du célèbre graveur Calamatta, fondateur de l'école bruxelloise de gravure, se réunissait dans son hôtel de la place du Sablon, transformé en véritable musée d'art, tout un cénacle de réfugiés: l'avocat romain Armellini et son fils, Bramani, professeur de langue et de littérature italienne au Conservatoire royal de Musique, le graveur Lelli, le peintre Cesare dell'Acqua, le poète Dall'Ongaro.

A tous ces exilés les Belges s'efforcèrent de toute façon à faire paraître moins amer le pain de l'exil et à mériter à leur patrie la glorieuse appellation de «*sœur de charité de l'Europe* » que lui décerna Paul Déroulède.

Des liens cordiaux n'avaient pas tardé à s'établir entre la jeune monarchie belge et le Piémont, espoir des patriotes italiens. Le royaume de Sardaigne fut la première des puissances de second rang à accréditer un ministre à Bruxelles; le *Statuto* promulgué en 1848 par Charles-Albert s'inspirait directement de la Constitution belge, qui passait à cette époque pour un modèle; de son côté, la Belgique fut parmi les premiers pays à reconnaître en 1861 le nouveau royaume d'Italie.

Les difficultés de la question romaine eurent leur répercussion en Belgique. De nombreux catholiques s'enrôlèrent dans le corps des zouaves pontificaux et, animés par un véritable esprit de croisade, versèrent leur sang pour une cause qu'ils considéraient comme sacrée. Par suite de la tendance des Belges à juger des questions internationales sur le plan de leurs luttes de partis à l'intérieur, l'opinion se divisa sur cette grave question, mais cette division s'atténua tout doucement et la Belgique entière applaudit de grand cœur à la solution apportée à cet angoissant problème par le Pontife éclairé, qui préside actuellement aux destinées de l'Eglise, et par le grand génie politique qui a renoué l'Italie contemporaine. Les Accords du Latran ont non seulement comblé de joie les Italiens, à qui ils ont permis d'être désormais à la fois bons catholiques et bons patriotes, mais aussi tous les amis de l'Italie.

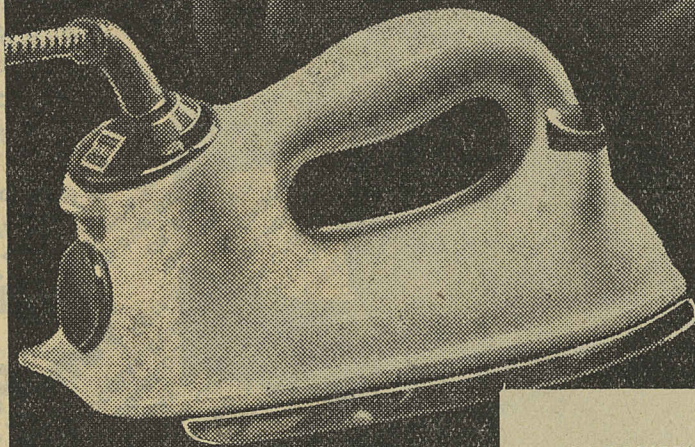
* * *

La violation de la neutralité belge en 1914 et les horreurs de l'invasion provoquèrent une profonde indignation en Italie et c'est au cri de «*Vengeons la Belgique!* » que des milliers d'Italiens entrèrent en guerre en 1915. Belges, dans les brumes et les boues de l'Yser, Italiens, dans les neiges des cimes alpestres, luttèrent héroïquement pour la même cause: pour le triomphe du droit et de la justice. Pour les uns comme pour les autres, la paix fut décevante; les diplomates improvisés des grandes démocraties se laissèrent guider à Versailles par des considérations étrangères au véritable but de la guerre et les sacrifices de la Belgique ne furent pas mieux reconnus que ceux de l'Italie. Mais dans cette commune épreuve les liens d'amitié entre les deux pays s'étaient resserrés encore et c'est avec enthousiasme que la Belgique donna à l'Italie la belle princesse blonde qui faisait la joie et la grâce de sa Maison royale.

Hélas! de récents événements et des paroles imprudentes ont fait naître des difficultés et ont apporté des ombres à une amitié vingt fois séculaire. Mais ce n'est là qu'un malentendu, conséquence fâcheuse des luttes de partis dont la Belgique n'est pas encore débarrassée et qui font que les problèmes internationaux y sont envisagés en fonction des sympathies ou antipathies politiques sur le plan intérieur.

Mais l'élite intellectuelle, capable de comprendre les véritables données du problème, et même la masse du vrai pays était de

UN CADEAU MODERNE pour la femme MODERNE



UN fer à repasser ! Oui, et le fer à repasser le plus perfectionné, qui présente une multitude de qualités tout à fait inédites. La maman moderne saura l'apprécier à sa juste valeur.

Il suffit de l'examiner et de l'essayer pour se convaincre que le fer H.M.V. est conçu suivant une formule absolument nouvelle qui le situe bien au-dessus de tout autre appareil similaire. Fabriqué par H.M.V. il possède toutes les qualités qui caractérisent la production H.M.V.

PRIX fr. 275.—

1. LA POIGNEE facilite la manœuvre.
2. UN APPUIE-POUCE, pour l'employer indifféremment et sans fatigue de la main droite ou de la gauche.
3. LA SEMELLE. Température uniformément égale sur toute la surface.
4. LA SURFACE REPAS-SANTE, ne peut ni se rouiller, ni se ternir, ni se décolorer.
5. LA CHALEUR est obtenue 5 fois plus vite qu'avec un fer quelconque.
6. LA CONNEXION est réalisée par un câble protecteur caoutchouté très résistant.



GRAMOPHONE S. A.

«HIS MASTER'S VOICE»

171, Boulevard Maurice Lemonnier - 14, Galerie du Roi
BRUXELLES

Le **FER** à **REPASSER**
à *Chauffage réglable*

H.M.V.

cœur avec l'Italie. Rien ne le prouve mieux que le succès des pétitions antisancionnistes qui permirent de recueillir en quelques jours des dizaines de milliers de signatures qui furent remises au Roi.

L'envoi, par un Comité des dames de 180.000 paquets de cigarettes prouva aux combattants italiens en terre africaine que des amis belges pensaient à eux et donna lieu à des manifestations touchantes. La souscription venait de s'ouvrir lorsque se présentèrent un garçonnet et une fillette qui, en apportant trois paquets de cigarettes, dirent aux dames quêteuses : « Nous sommes pauvres à la maison, mais papa, qui est un ancien combattant, se passera de fumer pendant une semaine pour envoyer son offrande aux camarades italiens. » Une vieille mendicante venait chaque samedi apporter dix centimes et son ambition était de réunir dix francs, en se privant ainsi du nécessaire; elle mourut avant la fin de la guerre. Il y a plus beau encore! Une jeune infirmière belge s'offrit à la Croix-Rouge pour les opérations de transfusion de sang, à condition que le prix payé soit versé aux œuvres italophiles. « Les Italiens ont de 1915 à 1918 versé leur sang pour nous, je veux offrir mon sang pour eux! »

Ces manifestations spontanées du sentiment populaire sont plus significatives que les paroles des politiciens. Aussi le nuage qui avait momentanément obscurci l'amitié belgo-italienne s'est dissipé, car il suffit d'une brise printanière pour éclaircir un ciel orageux. Cette brise nous a apporté une nouvelle qui a fait tressaillir dans une commune allégresse tous les cœurs belges et italiens pour remercier Dieu de la réalisation d'une grande espérance : c'est un petit-fils de notre grand roi Albert qui, continuant la glorieuse lignée de la maison de Savoie, ceindra, un jour, une des plus belles couronnes du monde.

Vicomte CH. TERLINDEN.
Professeur à l'Université de Louvain.

« Renan d'après lui-même » ⁽¹⁾

III

Après la mort de sa sœur Henriette et de la petite Ernestine Renan devait encore passer par bien d'autres épreuves, mais ces nouveaux malheurs ne semblent pas avoir dérangé davantage sa vision de la vie ni troublé son idéalisme, quoi qu'il en fût de la part que son propre cœur y pouvait prendre et où il ne nous appartient pas d'entrer.

Renan avait alors presque atteint la cinquantaine; et sa petite fille, M^{me} Henriette Psichari, évoque de façon pathétique la « lourdeur morale de ces années qui vont de 1865 à 1876... et que nul n'eût devinée sous la renommée grandissante de l'écrivain. » « Les soirs, dit-elle, étaient bien souvent pénibles où il fallait remonter à pied du *Journal des débats* ou de l'Institut jusqu'à la déserte rue Vaneau... Le traitement du Collège de France, définitivement supprimé, empêchait que l'on songeât

à habiter un autre logis que ces quatre pièces, où achevait de s'éteindre une mère de quatre-vingts ans, « rongée de cancer » jusque dans les veines des poignets » et où rôdait encore le souvenir de la sœur amie. » Mais il y avait surtout un fils à arracher à la mort, ce pitoyable Ary, son premier-né, atteint dès la troisième année par une maladie des os qui devait lui déformer la colonne vertébrale, l'empêcher de se développer, de grandir, et le laisser monstrueusement intirme. Né pour avoir six pieds de haut, Ary Renan semblait avoir été brisé par un coup de barre du destin. Et Barrès, dans ses *Cahiers*, rapporte à son propos, ces confidences que Renan aurait faites à l'un de ses intimes : « J'ai été si malheureux durant la première année de mon mariage! Ma sœur ne pouvait pas accepter la réalité de ce qu'elle avait elle-même désiré et préparé. Ce pauvre enfant est vraiment le fils de la douleur : *Benoni*, comme disent les Hébreux! »

Pendant de longues années, le petit Ary dut rester allongé. Du matin au soir, couché à plat ventre — seule position dans laquelle il ne souffrit pas — il vivait « muré dans Walter Scott ou dans Jules Verne, sans autre évasion promise à son exubérance. » Mais, plus tard, les vicissitudes morales du jeune homme, de l'artiste trop sensible en qui devait une dernière fois s'incarner le génie des Scheffer, ces souffrances ne furent pas moins terribles que les misères physiques de l'enfant. Si l'on en juge par la violence singulière des expressions que Renan emploie pour rappeler son fils au devoir, on peut à leur excès mesurer les désordres où celui-ci risquait sa misérable vie : « Tu as voulu, lui écrit-il, être le coq d'un petit monde de cabarets... Tu me remplis de douleur, les mauvaises compagnies t'ont égaré... Ah! tu n'es pas de ceux qui peuvent impunément toucher le mal... » Et réprouvant du même coup toute la jeunesse que fréquente son fils, il lance l'anathème et s'écrie plein de colère : « Quand cette génération aura été chassée de la vie à coups de fouet, tu reconnaîtras la vérité de ce que je t'ai dit... »

De quoi s'agissait-il, dans quelles erreurs Ary Renan s'était-il fourvoyé? En nous révélant un désarroi dont la vie intime de Renan n'offre guère d'autre exemple, M^{me} Henriette Psichari se borne à reconnaître qu'il restait néanmoins « étranger à saisir le malheur secret qui ravageait son enfant ». Il cherchait à lui masquer l'irréparable en l'invitant au travail, en lui promettant des succès de peintre ou d'écrivain. « *Grâce à ta culture, tu seras heureux* », lui répétait-il sans cesse. Mais « avait-il saisi, demande M^{me} H. Psichari, les contradictions d'un être qui avait de l'esprit jusqu'au bout des doigts, un cœur de flamme, et qui, tout jeune, ressentait les premiers essoufflements d'une maladie de cœur dans un thorax déformé? »

Comment ici ne pas songer à cette scène tragique que Barrès recueillit d'un témoin et qu'il nous a transmise : « Peu de jours avant sa mort, dit-il, Ary Renan déjeunait au *Restaurant Lavenue*, près de la gare Montparnasse : « Gaillardot, dit-il, crois-tu en Dieu? » Gaillardot répondit affirmativement : « Eh bien! Gaillardot, dit Ary Renan, ton Dieu est un imbécile! Comment a-t-il pu mettre dans le corps si courbé, si chétif que tu me vois, une âme si ardente et qui désire toutes les femmes! » Il parlait avec fureur, et Gaillardot m'a dit textuellement « l'écume à la bouche! » (1).

Renan — la chose est manifeste — n'éprouva en nulle autre circonstance de plus grande douleur : il fut réellement abreuvé de chagrin; et, songeant aux abîmes que côtoyait son fils, il prononce pour la première fois de sa vie des mots singulièrement âpres, des mots qui jamais encore n'étaient venus sous sa plume,

(1) A propos du livre de M^{me} Henriette Psichari. Voir la *Revue catholique des idées et des faits* des 8 et 29 octobre.

(1) *Mes Cahiers*, t. IV, p. 244. — Quelques années plus tard et presque au même endroit, son propre neveu Ernest Psichari, petit-fils de Renan, disait à l'ami de sa jeunesse, Jacques Maritain, son immense désir de Dieu et le suppliait de lui faire connaître un prêtre.

et qui ne sont pas seulement ceux que sa meurtrissure fait naturellement sortir d'une âme, mais ceux-là mêmes où toute l'âme se met à nu. C'est bien, en effet, comme une « confession » qu'il faut écouter les paroles terribles qu'il écrit au prodigue : « Tiens ceci pour certain, lui dit-il; plutôt que de pactiser avec ce que je regarde comme le mal, je me briserais, et je ne regarderais pas ce que je brise avec moi. *J'ai soigné ma vie comme une œuvre d'art, JE L'AIME*; plutôt que de la voir souillée à la fin, je la briserais comme du verre. Et j'ai une grande force; je ne crains pas le scandale, le chantage ne peut rien contre moi. Ma douceur a déjà trompé plusieurs personnes. On est étonné, à un certain jour, de se trouver devant quelque chose qui ne ressemble pas à ce qu'on avait cru. C'est qu'on m'a poussé aux limites du devoir. »

Etonnante colère, colère unique, où Renan soudain laisse échapper ce qui fut le secret de sa vie, et l'offre en sacrifice, comme son bien le plus précieux : « *J'ai soigné ma vie comme une œuvre d'art, je l'aime.* » Ainsi sa plus vive détresse lui aura en quelque sorte arraché l'aveu du plan qu'il n'a cessé de suivre pour éluder la tristesse du péché, l'horreur des passions humaines, pour s'envelopper de réserve, de silence, habiter une « demeure de mansuétude et de bienveillance » qui lui permit de « se promener dans la variété de ses pensées ». La pratique de la vie, en effet, lui répugne, car, à son gré, « l'humanité réelle manque trop souvent d'élément esthétique »; et s'il se plaît à la concevoir, à la « représenter en noblesse », c'est pour mieux se dispenser de la regarder en face, de souffrir avec elle, de lui porter remède. Bien qu'il en eût, la vie out pourtant atteindre cet homme que la vie d'autrui intéressait si peu et qui jouissait si fort de sa solitude, de sa singularité individuelle! « Depuis longtemps, avouait-il, je sais par l'étude me faire un monde à part de celui au milieu duquel je suis obligé de vivre. Au milieu de mes livres et de mes recherches, je suis assez indifférent à tout ce qui se passe autour de moi. » Aussi bien ne semble-t-il pas que les situations tragiques où, comme homme, il a pu se trouver, aient altéré son absolu dédain de la réalité humaine, ni qu'elles l'aient incliné à se déprendre de soi-même. Ce qu'il y a au fond de son apparente douceur, de cette bienveillance unanime, qui ne se réfugie dans une sorte d'universalité imaginative et sentimentale que pour se soustraire idéalement aux conditions terrestres et se mettre hors d'atteinte, Renan ne l'a-t-il pas lui-même formulé dans cet ultime aveu : « *Ni amour, ni amitié, dit-il. Ma bonté (pitié, dédain bien dissimulé) a pu faire illusion. Mais le succédané fait le même effet.* » Nul homme, né chrétien, n'a été plus dépourvu du sens de la Croix.

HENRI MASSIS.

La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,
la plus actuelle, la plus répandue.

Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,
politiques, sociaux, littéraires, artistiques
et scientifiques.

Souvenirs

Un petit livre paraîtra prochainement que tout patriote belge devra posséder. Intitulé Loncin — un nom désormais immortel — il contiendra des Souvenirs inédits du colonel Naessens, l'admirable commandant du fort, et la relation de l'héroïque et déjà légendaire défense, due à la plume de M. Lombard et revue par le colonel Naessens.

Comme le dit excellemment le comte Eugène de Grunne dans la courte préface qu'il donne au beau petit livre :

« *Dans l'histoire du monde entier, chez les anciens comme chez les modernes, il n'existe pas d'action militaire plus belle que la défense de Loncin.*

» *Naessens et ses cinq cents conscrits de Flandre et de Wallonie valent Léonidas et les vétérans de Sparte.*

» *Peut-être valent-ils plus!* »

Nous sommes particulièrement heureux de pouvoir publier aujourd'hui, en primeur, quelques extraits des Souvenirs du colonel Naessens, un grand modeste, mais quelqu'un (1).

Lorsque j'atteignis l'âge de seize ans, je sollicitai l'autorisation de m'engager à l'armée et, à ma grande stupéfaction, mes parents répondirent par un refus formel.

Ma sainte mère estimait que j'étais encore beaucoup trop jeune pour me soustraire à sa surveillance. J'ai bien pleuré alors.

Peu de temps après, nouvelle désillusion :

Mon frère Henri ayant sorti de l'urne un « mauvais numéro » lors du tirage au sort, je lui proposai de le remplacer : il m'envoya tout bonnement promener. Avec l'assentiment du père, il devança sa classe, s'engagea pour trois ans, au 2^e de ligne, en garnison à Bruges, et fut sergent après quinze mois de service.

Il ne me restait plus qu'un espoir : avoir la même « malchance » que mon frère à la loterie. Mais le matin du jour où je tirais au sort, ma mère fit dire une messe à mon intention et... il m'échut un numéro m'exemptant du service militaire.

Cette fois-ci, j'étais consterné. Cependant, à force d'insistance, j'obtins la faveur tant demandée, et je m'engageai, pour un terme de huit ans, au 5^e régiment d'artillerie en garnison à Anvers.

L'armée

A mon arrivée au corps, au début d'octobre 1884, on me conduisit au bureau du colonel où je subis un petit examen qui me valut d'emblée le grade de brigadier-artificier : deux galons de laine rouge sur le bras gauche, et fr. 0.39 de solde par jour.

En mars 1885, on me nomma brigadier effectif, et maréchal des logis fin septembre de la même année.

Dès ma nomination au grade de sous-officier, je me mis à étudier l'examen préparatoire au grade d'officier que je réussis en 1886. Il restait, alors, six séries d'examens à passer avant de me trouver dans les conditions exigées, à cette époque, pour l'obtention du grade de sous-lieutenant.

C'était excessivement dur : j'avais tout à apprendre, et mon service journalier à assurer comme les autres. Malgré tout, je ne me décourageai jamais. Bien entendu, j'étudiais jusque tard

(1) *Loncin* se trouvera en vente dans toutes les librairies vers la fin de ce mois au prix de 3 francs.

Des prix spéciaux seront faits pour commande par quantité. Pour tous renseignements, s'adresser au comte Eugène de Grunne, à Wesembeek-Ophem.

dans la nuit. Il m'est arrivé de commencer à 10 heures du soir, et d'être surpris le lendemain matin, toujours au travail, par la sonnerie du réveil.

Je présentai, et réussis, les six séries d'examen comme suit : deux en 1887 (je fus nommé adjudant cette année); une en 1888 : la plus difficile; trois en 1889.

En cette dernière année, malgré que le général, président du jury, me fit savoir que j'avais un peu trop de présomptions en me faisant inscrire pour trois séries, je maintins ma décision comme c'était mon droit.

Les examinateurs ne croyaient probablement pas que je me tirerais d'affaire pour la dernière épreuve, mais celle-ci comportait des branches qui me plaisaient beaucoup, et que je connaissais parfaitement. Aussi, le premier jour, je « décrochai » un 18 sur 20.

L'interrogateur du lendemain m'ayant demandé, avant la séance, si je comptais encore sur un 18, je lui répliquai : « Mon major, avec un peu de chance, oui; mais avec de la malchance je n'aurai peut-être que 16. »

Il me posa des questions à ne pas en finir et, un peu plus tard, m'annonça qu'on m'avait accordé un 19.

Dussé-je vivre cent ans, je n'oublierai jamais que, pendant ces quatre années de labeur incessant, des officiers, les lieutenants Chrômé, Mouseur, Vuyts et Stapaperts, me servirent constamment, bénévolement, et sans obligation aucune, de professeurs et de guides. Je leur dois beaucoup. Vuyts, originaire de la Flandre orientale, fin lettré, d'une éducation raffinée, possédait nos deux langues nationales à fond. C'était un vrai papa.

Je fus nommé sous-lieutenant vers la fin de 1889, et désigné pour Liège.

Pendant les cinq années que je vécus à la caserne, je fis plusieurs constatations assez pénibles et qui me servirent de leçon pour l'avenir.

Certains officiers commandaient de beaucoup trop loin. Ils évitaient tout contact avec le simple troupier, oubliant peut-être que celui-ci, quoique pauvre, et d'humble origine, avait un cœur et une âme comme eux. Ensuite ils se désintéressaient trop du bien-être de leurs soldats.

Des commandants d'unités punissaient, à tort et à travers, parfois pour des peccadilles, sans enquête, ni interrogatoire, sur le rapport d'un simple gradé. Il suffisait d'un sous-officier grincheux, ayant pris un homme en grippe, pour faire de ce dernier un révolté, un bagnard des compagnies de discipline.

A noter que je ne jette la pierre à personne. C'étaient les errements de ce temps-là.

Il y avait aussi une catégorie de soldats que l'on traitait en parias : les volontaires avec prime (c'est-à-dire ceux qui remplaçaient les riches) presque tous Flamands. Pourtant, la plupart étaient d'excellents serviteurs. La preuve c'est qu'un grand nombre d'officiers choisissaient leurs ordonnances parmi eux.

J'en ai connu, par exemple, d'anciens domestiques de ferme gagnant 15 francs par mois, en travaillant, en été, de 4 heures du matin à 9 heures du soir, qui s'étaient « vendus » — comme on disait alors — pour aider leurs parents à élever les jeunes de la nichée, ou leur permettre de louer et de cultiver un lopin de terre.

En tout cas, pendant la guerre, beaucoup d'entre eux ont payé les 1.800 francs qu'ils avaient touchés de leur sang et de leur vie.

* * *

En 1892, ma batterie reçut l'ordre d'aller occuper le fort de Barchon.

L'instruction du personnel devint, dès lors, très compliquée.

Le fort, véritable usine, comprenait différentes espèces de coupes, plusieurs calibres de bouches à feu, une installation électrique, de l'artillerie mobile, etc... En outre, il fallait enseigner aux hommes, dont la majorité ne possédait qu'une instruction rudimentaire ou était illettrée, la téléphonie et le maniement du fusil.

Après nous être concertés, le commandant et moi — nous n'étions que deux officiers à la batterie — nous décidâmes de rompre avec les anciens errements, et de supprimer du programme tout ce qui nous paraissait superflu : nomenclatures détaillées, récitation par cœur et d'autres futilités auxquelles certains attachaient encore de l'importance.

Un matin, le colonel Theunis, qui a fini sa carrière comme lieutenant général, inspecteur de l'artillerie, vint nous surprendre de bonne heure, et me donna l'ordre suivant : « Interrogez votre personnel, comme vous l'entendez, mais de façon que je puisse me rendre compte du degré d'avancement de son instruction. »

Je n'étais nullement rassuré, me disant : « Si le « Colo » est un « vieux système », ce sera la catastrophe. »

Mais bientôt je me tranquillisai complètement, en entendant les questions qu'il posa lui-même.

Par exemple, dans une coupole à éclipse, il dit à un canonnier : « Votre maréchal des logis, chef de pièces, est tué. Que faites-vous ? »

— Je le remplace, mon Colonel.

— Très bien. Mais les balles ennemies arrivent de partout, vous avez peur d'être tué et vous vous sauvez. Qu'arrive-t-il ?

— On me colle au pied d'un mur et on me fusille pour abandon de poste, mon Colonel.

— Je vous félicite. Vous connaissez votre devoir, mais qui vous a dit tout cela ?

— Le lieutenant, mon Colonel.

Dans un fossé, en se plaçant sous le feu d'une pièce de flanquement, il dit à une recrue :

— Ici je suis à l'abri, n'est-ce pas ?

— Oh ! non, mon Colonel, un canon tire sur vous.

Puis se mettant sous le feu croisé de trois canons, et s'adressant à un autre soldat :

— Et ici ?

— Là, vous êtes f... (textuel), mon Colonel, il y a trois canons qui tirent sur vous.

— Parfait, mon ami, riposta le chef de corps.

A la fin de son inspection, il nous exprima au commandant et à moi toute sa satisfaction, et nous félicita chaleureusement.

Bien mieux, après avoir inspecté les douze forts de la position, lors d'une réunion générale des officiers du régiment, il engagea ceux-ci à s'inspirer de la méthode d'instruction employée au fort de Barchon, et qu'il leur résuma brièvement.

Comme lieutenant en 1896, on me laissa à Barchon où j'espérais bien rester le plus longtemps possible. Mais en 1902, le colonel me prit dans ses bureaux, en qualité de chef du service du matériel d'artillerie.

Alors que je faisais les fonctions d'adjudant-major, arriva au régiment le lieutenant-colonel Michel, un Ostendais, surnommé « Le Tigre » par tous les officiers d'artillerie, à cause de sa grande sévérité.

Cependant, il ne me fallut pas longtemps pour constater que « le Tigre » exérait surtout les « carottiers ». Il exigeait, il est vrai, de ses subordonnés l'accomplissement strict de tous leurs devoirs, mais travaillait lui-même sans répit. Quoi qu'il en soit, tout le monde en avait peur.

Or, un jour qu'il remplaçait le colonel absent, je lui présentai, pour examen, un rapport destiné au Ministère.

Après avoir lu quelques pages, il dit :

— Vous vous êtes trompé!

— Pardon, mon Colonel, je ne me suis pas trompé.

— Mais, cria-t-il avec emportement, je vous dis que si.

Alors perdant toute retenue, et élevant la voix à mon tour, je ripostai : « Et moi, je dis que non. »

A peine avait-je proféré ces dernières paroles, que je les regrettai amèrement, croyant qu'il allait me mettre immédiatement aux arrêts pour manque de respect envers un supérieur.

Mais, à ma grande stupéfaction, il répliqua, avec le plus grand calme, en me toisant des pieds à la tête : « Monsieur, je vous donne jusqu'à demain pour me prouver que vous avez raison. »

Je ne le fis pas attendre jusqu'au jour suivant : quelques minutes après, je lui soumis les preuves demandées, qu'il examina aussitôt. Son examen terminé, il se tourna vers moi, me regarda fixement et dit : « Vous avez raison, et j'ai tort. »

Depuis lors, il me traita en ami, et même parfois en confident.

Ayant raconté cette algarade à un ami, celui-ci me répondit : « Eh bien, si le « Tigre » ne t'as pas infligé aussitôt une punition sévère, c'est que tu l'avais entièrement « estomaqué », car sans nul doute, au cours de toute sa carrière, jamais personne n'avait eu l'audace de lui répliquer comme tu l'as fait. »

Loncin en temps de paix

A ma nomination au grade de commandant en juin 1907, je pris le commandement du fort de Loncin.

A mon arrivée, la discipline laissait sérieusement à désirer, mais, avec un peu de patience, je parvins à la rétablir.

Un seul, le canonnier X..., continuant à se montrer tout à fait récalcitrant, je me vis obligé de le punir, coup sur coup, de huit jours de salle de police et quatre jours de cachot. A l'expiration de sa peine, je le fis venir à mon bureau, et lui dis :

« Vous voyez bien que vous n'êtes pas le plus fort, n'est-ce pas? Entre nous deux, c'est la lutte du pot de terre contre le pot de fer. Si vous ne vous amendez pas complètement, je ne vous passerai plus rien et d'ici peu vous serez incorporé dans une compagnie de discipline.

» Mais, par contre, si vous voulez faire du très bon service, jamais personne ne fera la moindre allusion au passé, et vous serez traité aussi bien que les meilleurs.

» Choisissez maintenant. »

Il me répondit, les yeux embués de larmes : « Vous n'aurez plus à vous plaindre de moi, mon Commandant. »

— Jurez-le.

— Je le jure, fit-il.

Quelques jours plus tard, je reçus l'ordre d'envoyer une demi-douzaine de mes canonniers dans d'autres forts, et comme X... ne m'inspirait pas encore toute confiance, je le désignai parmi les partants.

Aussitôt il demanda à me parler. A peine en ma présence, il éclata en sanglots, en hoquetant :

— Mais, vous ne pouvez pas m'envoyer ailleurs, mon Commandant. Je ne veux pas partir d'ici!

— Pourquoi?

— Parce qu'ailleurs je ferai de nouveau du mauvais service. Il n'y a qu'ici que je pourrai me conduire convenablement.

— Séchez vos larmes, lui dis-je. Vous resterez ici, seulement n'oubliez pas votre serment.

Il devint l'un des meilleurs soldats.

Au début de 1908 un de mes sous-officiers mariés se trouva dans une situation lamentable. L'état de sa femme et de son enfant, atteints tous les deux d'une maladie incurable, exigeait constamment des soins spéciaux entraînant de fortes dépenses, et les faibles économies du pauvre homme étaient complètement épuisées.

Je lui conseillai de demander un secours au ministre, mais il refusa net, disant qu'il ne voulait pas « mendier ».

Très discrètement, je parvins à lui fournir quelques fonds. Néanmoins, au début de mai, ne possédant encore une fois plus rien, il emprunta une certaine somme s'engageant à la rembourser dans le courant du mois d'août suivant. Or, sa situation s'aggravant, et se trouvant au commencement d'août dans l'impossibilité absolue d'effectuer le moindre remboursement, il vint me prier de lui rédiger une demande de secours au ministre.

Sa requête, dans laquelle il avouait ne pouvoir rendre la somme empruntée, arriva chez le général avec avis favorable du major et du colonel. Le bureau du général me la renvoya, accompagnée de la note suivante, signée « par ordre » :

« Quelles sont les mesures que le commandant Naessens a prises envers ce sous-officier? »

Je me dis : « Il y a encore là-bas un acolyte qui veut faire du zèle, et prouver qu'il connaît l'article du règlement stipulant que « tout sous-officier qui contracte des dettes doit être puni » et je répondis au général :

« Je n'ai pris d'autres mesures envers ce malheureux et méritant serviteur que de l'aider dans la mesure de mes moyens. »

Je venais à peine de signer ma réponse qu'on vint me dire : « Le commandant adjudant-major du régiment vous demande au téléphone. » Aussitôt, je me rendis à l'appareil :

— Allô!

— Allô! C'est toi, Naessens?

— Ici, l'adjudant-major. Tu as reçu la note du général?

— Parfaitement.

— Tu sais que tu dois punir ton sous-officier?

— Ah! non. Je ne le punirai pas.

— Mais, tu dois le punir!

— Je répète que je ne le punirai pas.

— Alors, tu recevras l'ordre de le punir.

— Je n'exécuterai pas cet ordre.

— Dans ce cas, tu seras toi-même mis dedans.

— Nous le verrons bien. Salut! — Et je coupai la communication.

Quatre jours après, nouvelle demande du général :

« Depuis quand le commandant Naessens sait-il que le sous-officier X... a contracté sa dette? »

Réponse : « Je sais, depuis le trois mai au matin, que ce sous-officier a contracté sa dette le deux mai dans le courant de l'après-midi. »

J'ai la conviction absolue qu'au reçu de cette dernière réponse le général s'était occupé personnellement de la chose et avait apostillé favorablement la demande de mon sous-officier, car celui-ci reçut peu de temps après le secours sollicité. On lui en octroya même un second dans la suite.

Depuis cette affaire, tous mes sous-officiers redoublèrent de zèle et de dévouement envers leur commandant.

Parmi eux, je ne peux m'empêcher d'accorder un souvenir particulier à mon brave fourrier Delrez.

Le fourrier Delrez

C'était un Ardennais, sous-officier d'élite, qui fut tué au fort en 1914. Il avait toutes les qualités imaginables. Aussi sa fin tragique m'a-t-elle été particulièrement douloureuse. J'ai sa

photographie constamment sous les yeux, dans mon bureau. Il est mort au moment où tout lui souriait, il venait de se fiancer.

Peu de temps avant ses fiançailles il était devenu morose au point qu'un jour, me trouvant seul avec lui, je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Mais qu'avez-vous donc, Delrez? Je ne vous reconnais plus. Vous avez l'air d'un saule pleureur, alors qu'auparavant vous étiez toujours si gai!

— Je n'ai rien, mon Commandant.

— Allons, dites-moi la vérité. N'avez-vous plus confiance en moi?

— Eh bien, voici, mon Commandant : j'aime une jeune fille de mon village.

— Ah! et elle ne vous aime pas?

— Oh si! Même son père m'agrée; mais sa mère, un peu vaniteuse, a des visées plus hautes pour sa fille.

Je parvins à me procurer l'adresse des parents de la jeune fille et, sans rien dire à l'intéressé, leur écrivis une lettre dans laquelle je disais : « Si moi j'avais une fille, et si Delrez me faisait l'honneur de la demander en mariage, je la lui donnerais tout de suite. »

Deux jours après l'envoi de cette missive, je dis à mon fourrier : « Je vous donne quatre jours de congé, allez faire un tour dans votre village, vous avez besoin de repos. »

Son congé expiré, il revint rayonnant; la mère aussi avait donné son consentement.

Mon ami L...

Je ne résiste pas au désir de parler un peu de mon ami, le canonnier L..., un type bâti en hercule, originaire de la Flandre occidentale et qui nous arriva avec sa classe de milice. Il se plia très difficilement à la discipline et, pendant ses premières semaines de service, je fus obligé d'user d'une forte dose de diplomatie et de patience pour le maintenir dans la bonne voie.

Cependant il avait beaucoup d'amour-propre, car il devint infiniment plus docile après que je lui eus dit en notre patois :

— Ecoutez bien, L... : nous sommes, tous les deux, de la West-Flandre et nous devons tout de même montrer aux Wallons que nous les valons sous tous les rapports. Je me sentirais humilié si l'on disait ici que les gens de mon pays sont inférieurs, en quoi que ce soit, aux Liégeois.

— Gij hebt gelijk, Kommandant, répondit-il, ik zal mij goed gedragen, en eens toonen aan de Walekoppen dat wij, de mannen van West-Vlaanderen, ten minste de Luikenaars waard zijn.

C'était un fin braconnier, excellent surtout dans l'art de tendre des collets. Si je ne cite pas son nom, c'est parce qu'il habite maintenant une localité, pas bien loin de Liège, où il a un petit commerce assez florissant, et je n'ose pas garantir qu'il ait complètement perdu le goût du gibier. Mais, en demandant à n'importe quel survivant du fort : « Quel est le nom de votre fameux cuisinier-braconnier L...? » il vous le dira tout de suite.

Lorsque je crus son instruction suffisamment avancée, je le désignai comme chef-cuisinier de la troupe et jamais je n'ai eu un « coq » pareil. Tous les matins, et parfois l'après-midi, je passai dans la cuisine où il me faisait goûter ce qu'il préparait.

Comme je le félicitai un jour chaleureusement, il me dit : « Vous pouvez être certain, mon Commandant, qu'il n'y a pas un homme au fort qui ait jamais eu une aussi bonne nourriture chez lui. »

Dès qu'il eut quelques notions de français, il ne m'adressa plus la parole que dans cette langue, en la massacrant quelque peu, bien entendu. Il apprit même le wallon.

L... sut bientôt que le parc du château de Waroux, situé à proximité du fort, abritait de nombreux lièvres qui venaient

constamment faire des incursions dans les acacias et les hautes herbes couvrant le glacis de l'ouvrage.

Or, une nuit, il devint subitement malade au point que le médecin le fit transporter d'urgence à l'hôpital. Peu après son départ, dans la matinée, notre brave chef du service du génie, Gabriel, en circulant dans les acacias, eut un pied pris dans un collet de lièvre et... s'étala par terre.

Il trouva encore d'autres lacets et les apporta, en disant d'un air furieux : « Voilà, ce que vos hommes font, mon Commandant : j'ai trouvé cela dans les acacias. »

L'après-midi, j'appris à l'hôpital que l'état de L... s'était amélioré et ne présentait pas de gravité. Je me rendis auprès de lui, m'assis sur son lit, et lui dit : « L..., tu es un fameux imbécile. Pourquoi ne prends-tu pas un confident lorsque tu mets des collets dans les acacias? »

Il se trahit aussitôt : « Est-ce qu'on les a trouvés, mon Commandant? » dit-il.

— Oui, on les a trouvés. Et ne recommence plus, n'est-ce pas?

J'avoue sincèrement n'avoir jamais cherché à savoir, dans la suite, s'il avait recommencé, ou pas : les règlements militaires étaient absolument muets au sujet du délit de braconnage.

Rappelé sous les armes au début d'août 1914, L... reprit ses fonctions de cuisinier en chef. Cette fois-ci sa tâche n'était pas facile : il avait 550 hommes à nourrir. Cependant les repas furent toujours prêts aux heures fixées, et tous se déclarèrent satisfaits de la nourriture.

Les cuisines étant blindées, il y faisait une chaleur torride, et comme je demandais où était le thermomètre que j'avais pendu au mur — on l'avait certainement cassé — L... me répondit : « Il est fondu, mon Commandant. »

Un jour, en voyant un gros Allemand que nos fantassins avaient capturé, il me dit :

Vous ne voudriez pas me le donner celui-là, mon Commandant?

— Pourquoi faire?

— Je le cuirais dans la « grande douche », dit-il.

Fait prisonnier à la chute du fort et conduit en Allemagne, il s'évada. Après avoir marché, la nuit, pendant deux ou trois semaines, il arriva à la frontière hollandaise, qu'il parvint à franchir, et rejoignit notre armée.

Un jour, après la guerre, je lui demandai :

— N'as-tu pas eu d'ennuis au cours de ton évasion d'Allemagne?

— Oh! si, mon Commandant, mais tu sais bien, n'est-ce pas? que trois ou quatre Allemands « ça ne me fait pas peur ».

En 1919 j'eus l'occasion et la grande satisfaction de lui rendre quelques services : il avait femme et enfants.

L'année suivante, la veille de Pâques, il arriva chez moi, un paquet sous le bras.

— Ah! mon brave L... Quelle bonne nouvelle?

— Je t'apporte « bon Pâques » mon Commandant, dit-il.

— Bon Pâques?

— Oui. Il y a trois jours, en voyant courir un lièvre dans la campagne, je dis à ma femme : C'est justement « Le Pâques » de notre Commandant? Et le voilà.

Pour ne pas l'attrister — que le bon Dieu et les chasseurs me le pardonnent! — j'acceptai « le Pâques », c'est-à-dire le lièvre qu'il m'apportait : il avait voulu me témoigner sa reconnaissance.

L... est resté, avant tout, un « Belge » convaincu, et si la Patrie faisait un nouvel appel aux combattants, il serait le premier à répondre : « Présent ». Aussi, je l'aime beaucoup.

Il me fallut trois ans d'efforts ininterrompus pour la préparation de la défense de l'ouvrage telle que je la voulais. Mais après

ce laps de temps, j'estimais que notre fort pouvait soutenir la comparaison avec n'importe quel autre.

Le gradé qui me donna le plus de satisfaction à Loncin fut le sous-lieutenant Derausseau.

Il m'arriva frais émoulu de l'Ecole d'application et suivit mes conseils à la lettre. Toujours de bonne humeur, extrêmement affable, tout mon personnel l'adorait et en moins d'un an il était entièrement au courant de son service. Au cours d'une inspection, le colonel, voyant avec quel brio Derausseau maniait la batterie, me demanda :

— Depuis combien de temps est-il sorti de l'Ecole, cet officier ?

— Il y a quelques mois seulement, mon Colonel.

— Eh ! bien dit-il, ce gamin est étonnant ; s'il continue comme cela, il ira loin.

Cette prédiction s'est réalisée : actuellement (en 1936) le « gamin » est colonel chef d'état-major du 1^{er} corps d'armée à Bruxelles.

Bien souvent, encore maintenant, l'un ou l'autre des anciens de Loncin me demande : « Et notre petit lieutenant Derausseau, qu'est-il devenu, donc ? »

A partir du commencement de 1914 je remplis les fonctions de major, tout en gardant le commandement de mon fort.

Au début d'avril 1914 le général Leman prit le commandement de la position fortifiée de Liège.

Quelques jours après son arrivée, il me convoqua chez lui. Au cours d'un entretien de quatre heures, relatif à la défense de la position, il me dit brusquement :

— Il paraît que vos hommes vous aiment beaucoup.

— C'est vrai, mon Général.

— Pourquoi ?

— Tout simplement parce que je les aime bien, et qu'ils me rendent mon affection au décuple.

— Mais, comment procédez-vous ? J'ai toujours été professeur à l'Ecole militaire, et l'éducation des jeunes gens m'intéresse.

— Eh bien, voici, mon Général : chaque année, à l'arrivée des miliciens, je leur dis que la plus grande peine qu'ils pourraient me faire, ce serait de se faire punir. Et comme au bout de peu de temps je suis parvenu à convaincre chacun d'eux que je m'intéresse spécialement à lui, ils me considèrent comme un bon papa qu'il ne faut pas mécontenter, et j'en obtiens tout ce que je veux, sans punir.

Colonel N. NAESSENS.

En quelques lignes...

Roger Martin du Gard, Prix Nobel

La timbale est plutôt dorée. Et l'auteur des *Thibault*, ancien chartiste, l'aura donc emporté, dans l'esprit des juges de Stockholm, sur un Paul Valéry. Ceci n'est point pour nous déplaire. La réputation de Valéry a quelque chose d'indiscret et de tapageur. Avec sa mèche de vieux beau, ses tirages restreints sur papier de luxe, son omniscience et son hermétisme appliqué, le père de la Jeune Parque affiche, à toutes les tribunes, à tous les sommaires de toutes les revues, sa prétention — qui est grande. Roger Martin du Gard, au contraire, se plaît dans la solitude. Fuyant Paris et l'agitation vaine des cénacles, il est

allé s'enfermer, d'abord, au cœur rude des forêts. Puis, la Grande Bleue lui a fait son appel : dans une villa modeste, près de la montagne de Cimiez, le lauréat du Prix Nobel vient d'apprendre son heureuse fortune.

Nous avons rappelé tout à l'heure que Roger Martin du Gard suivit les leçons de l'Ecole des Chartes. On lui doit une savante étude sur *Saint Wandrille*. Et peut-être bien faut-il attribuer à ces disciplines exactes qu'il pratiqua vers la vingtième année le goût du document humain qui caractérise le romancier de *Jean Barois*. Pour faire concurrence à Balzac et à Zola, l'écrivain doit s'imposer, en effet, un gros effort, comparable, si l'on peut dire, à celui de l'officier de l'état civil qui recherche les branches et rameaux d'un arbre généalogique. Mais les érudits connaissent bien le fameux *stemma codicum*, qui n'est pas autre chose que le classement des manuscrits par familles.

Le succès de Roger Martin du Gard est significatif à un autre point de vue. Il montre que nul n'est prophète en son pays. Car, si l'on avait institué, en France, un referendum sur les chances des « candidats » au Prix Nobel de littérature, nul doute que le résultat eût été désastreux pour le vainqueur de cette joute internationale. Mais l'étranger use volontiers d'autres critères. Chaque fois que j'ai interrogé des Polonais, des Roumains, des Scandinaves sur leurs lectures « françaises », j'ai été surpris de constater que les œuvres de longue haleine (un *Jean-Christophe*, les *Thibault*, les *Hommes de bonne volonté*) étaient bien plus prisées que tel roman, incisif et preste, applaudi par le public parisien.

Roger Martin du Gard a donné, au théâtre, quelques farces paysannes, dont ce *Testament du Père Leleu*, qui fut un des succès du Vieux-Colombier, à l'époque de Jacques Copeau.

Les autres Prix Nobel décernés à des littérateurs français

Les statisticiens ont fait le compte : c'est, en trente-six ans, la sixième fois que la France se voit mise au tableau d'honneur des lettres mondiales. On pourrait en conclure que l'influence française se traduit par cette fraction : un sixième. Quelle décadence, depuis le siècle de Voltaire !

Mais les gens très avertis vous diront que les jurés de l'Académie suédoise sont fort loin de Paris, du « mouvement » ; que le Prix Nobel ne récompense pas toujours le mérite ; que de subtils dosages interviennent dans les décisions, etc., etc.

Sully Prudhomme fut le premier vainqueur. On reconnaissait en lui le chantre des conquêtes modernes, le poète didactique et, il faut bien le dire, ennuyeux. Nous préférons toujours les strophes un peu languides de *Solitudes*.

En 1904 Mistral était couronné. Peut-on parler, à vrai dire, d'une victoire française ? *Mireille* est le chef-d'œuvre des lettres provençales ; et il y aurait quelque outrecuidance, pour les auteurs de langue d'oïl, à revendiquer parmi eux le régionaliste de Maillanne.

Douze ans plus tard, en pleine guerre, Romain Rolland décrochait, à son tour, la distinction suprême. Au-dessus de la mêlée, le pacifiste internationaliste avait adopté une position trop anti-française pour qu'on ne soupçonnât point l'aéropage de Stockholm d'avoir pris parti contre la France des tranchées.

Le choix d'Anatole France (1921) fut moins contesté. Certes, il est de bon ton, aujourd'hui, de réduire Monsieur Bergeret à la mesure d'un mandarin. Nous lui reprochons sa calotte de soie, ses trucs de style, une bimbeloterie d'antiquaire, les artifices du faiseur. Il reste que le prosateur de *Thaïs* a maintenu les droits d'un français écrit qui rayonne par delà les frontières.

Ce professeur de beau langage méritait bien un prix d'encouragement.

Quant à Bergson, le lauréat de 1928, il dut sa consécration, bien plus à sa philosophie qu'à l'expression même d'icelle. Encore une fois, la désignation pouvait parfaitement se défendre, étant donné le rôle du bergsonisme dans l'évolution de la pensée contemporaine. D'ailleurs, le philosophe de l'élan vital a trouvé, pour rendre accessibles ses idées les plus originales, une langue d'une fluidité étonnante et où les images font, parfois, des fusées.

Nous est avis que Roger Martin du Gard pâtira, tôt au tard, d'une compagnie trop relevée pour son genre de talent, qui est gris.

L'histoire du Prix Nobel

Peu de gens savent quelle est l'origine de cette fondation opulente.

Alfred Nobel avait toujours rêvé d'écrire. Tout enfant, il compose des poèmes en suédois, sa langue maternelle, et en russe, la langue de sa seconde patrie; car son père, le chimiste fameux, est venu se fixer à Saint-Pétersbourg pour continuer ses expériences sur la dynamite. A dix-huit ans, le jeune poète achève une autobiographie, également en vers; mais, cette fois, il s'est essayé dans la langue de Shelley, le modèle inégalé, le dieu dont il s'inspire.

Hélas! cette carrière, précocement embrassée, Alfred Nobel dut l'interrompre, à son grand regret: le chimiste exigeait que tous ses enfants lui apportassent leur collaboration dans ses recherches de laboratoire. La dynamite sera, enfin, découverte. Et cette invention même fera la fortune de la famille. Alfred Nobel ne reprend la plume, à l'occasion, que pour rédiger les rapports scientifiques que l'on destine à la Société royale de Londres.

Vers la fin de sa vie, pourtant, Alfred Nobel, sexagénaire, put croire, un instant, qu'il aurait loisir de s'adonner à son démon de la dix-huitième année. Il avait acheté une maison de repos sur la Riviera italienne. Et là, entouré de livres choisis, il commença d'écrire une tragédie: *Nemesis*. Une tragédie! Vraiment, ce long intervalle des quarante-cinq ans de laboratoire n'aurait donc été, dans sa vie littéraire, qu'une parenthèse... Le jour même où paraît cette *Nemesis*, imprimée aux frais de l'auteur, une autre *Némésis* se venge, dirait-on: Alfred Nobel est terrassé par la mort; et ses héritiers, qui se souciaient bien plus des millions que de littérature, brûlent tous les exemplaires, humides encore de l'encre d'imprimerie...

Ainsi, Alfred Nobel, poète dont la voix fut brisée en plein chœur, dramaturge qui ne survécut pas à la mauvaise volonté des exécuteurs testamentaires, n'aurait point son nom au panthéon des lettres si la fondation du Prix annuel de littérature ne le sauvait — définitivement — de l'oubli.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique

des idées et des faits

Le médecin catholique au seuil des temps nouveaux ⁽¹⁾

Au moment de méditer devant vous et avec vous le rôle dévolu au médecin catholique dans la société contemporaine, il me paraît utile de préciser très brièvement d'abord la place qu'il a occupée dans le monde au cours des années écoulées, afin de mieux mettre en relief celle qu'il revendique ou qui lui reviendra au seuil des temps nouveaux.

Tant fut rapide l'évolution de la vie moderne, qu'il n'est guère nécessaire de remonter bien loin en arrière pour évoquer la médecine d'autrefois. Si elle n'est plus de nos générations, elle est encore de notre siècle, et bien des praticiens d'âge pourraient, devant nous, la faire revivre telle qu'ils l'ont connue et pratiquée.

De ces médecins du siècle passé nous sommes encore si près qu'il nous est facile d'imaginer leur vie parfois rude, solitaire, épuisante, mais si souvent aussi merveilleusement riche de tant de charité et de dévouement... et déjà nous en sommes si loin, emportés dans le tourbillon d'une vie où les journées passent comme les heures, où le temps a perdu sa valeur ancienne et n'est plus que relatif, où tout se transforme à un rythme tel qu'aux rares instants que nous lui dérobons pour méditer sur les réalités de l'heure présente... voici que cette heure est déjà dans le passé.

En ce temps-là la médecine était un sacerdoce; médecin de campagne, de petite ville éloignée des grands centres, sur lui seul reposait la responsabilité de la santé de combien de milliers d'hommes! Il allait à des lieues à la ronde soulager les misères physiques, rendre l'espérance, soutenir les courages. Jour et nuit on recourait à lui, et s'il bougonnait parfois, il répondait toujours à l'appel et, au chevet de l'être souffrant, il savait retrouver avec le sourire qui encourage la bonne parole qui reconforte.

Sans doute sa médecine était souvent simple, à l'image des connaissances d'alors qui nous font sourire aujourd'hui; pourtant ne sourions pas trop vite. Plus on avance dans la pratique médicale, et plus on devient humble, et mieux on se rend compte de la faiblesse et de la fragilité de la science. Si le rôle du médecin est avant tout de lutter contre la maladie pour la guérir, il devra souvent, hélas! se borner à soulager le mal, à le diminuer, à donner au désespéré qui se confie à lui cette chose inappréciable: l'espoir.

De ce rôle-là, les médecins qui nous ont précédés l'ont merveilleusement compris. Et lorsque se mêlait à leur science une foi profonde, lorsque leur charité s'illuminait de l'esprit de l'Évangile, comme on comprend le bien qu'ils ont dû faire et comme on s'incline devant des existences où l'amour du prochain a tenu tant de place!

Mais oui, à cette époque le médecin catholique exerçait un sacerdoce; car c'en était un que de consacrer toutes ses heures à soulager les souffrances, à donner avec sa science médicale la douceur de paroles d'espoir ou de résignation, de faire comprendre au malheureux guetté par la mort qu'à côté du secours

(1) Conférence faite à la séance inaugurale de la Jeunesse médicale de Saint-Luc, à Louvain, le 25 octobre 1937.

des hommes il y a l'aide divine, et qu'à ce monde qui passe succède un royaume où le mal d'ici-bas ne pénètre pas. Combien n'y en eut-il pas, parmi ces médecins du temps passé, qui, à travers les corps qu'ils s'efforçaient de guérir, voyaient aussi l'âme de ceux qui se confiaient à eux et qui comprirent que leur mission ne s'achevait pas quand leur science devenait impuissante. Ceux-là, nous les saluons avec respect, ils ont fait de l'action catholique sous sa forme la plus élevée. Ils sont pour nous d'inoubliables exemples.

Mais déjà la vie médicale ainsi comprise et que certains s'efforcent de pratiquer encore, s'éloigne de plus en plus. Autour de nous tout évolue, tout se transforme.

Voici que viennent les temps nouveaux.

Secoués par le cataclysme de la guerre mondiale qui a accumulé tant de ruines matérielles et morales, éprouvés par une crise sans précédent dans l'histoire et qui a bouleversé toutes les vieilles notions d'économie politique, les peuples cherchent leur voie. Sur les débris des vieux régimes se disputent les tendances les plus opposées, et les hommes de bonne volonté aspirent à la lumière et à la vérité.

Aux confins de l'Europe, un immense empire fait la douloureuse expérience du communisme intégral, tandis qu'ailleurs, des régimes totalitaires sacrifient la famille et l'individu à la glorification de la Nation et de la Race.

Nos démocraties d'Occident hésitent devant les multiples problèmes qui se posent chaque jour et cherchent vainement la solution heureuse entre les extrêmes de gauche et de droite. Impossible de prévoir ce que nous réserve le proche avenir.

Dans cette société en pleine évolution il faut bien que la médecine aussi se transforme et s'adapte, et cette transformation, que nous voyons s'amorcer aujourd'hui, se fait dans un sens qui n'est pas sans danger.

D'individualiste qu'elle était jusqu'à présent, elle tend de plus en plus à devenir collective. Le médecin de famille, dont je viens en quelques mots de vous esquisser l'image, existe encore, mais résistera-t-il longtemps aux organisations nouvelles qui surgissent chaque jour : mutualités, assurances sociales, dispensaires d'hygiène, médecine préventive, médecine de groupe ?

Devant ce bouleversement de toute notre vie, devant cette menace de collectivisme et même de fonctionariat médical, que devient le rôle du médecin catholique ? C'est la question que je pose devant vous ce soir, sans avoir la prétention d'y répondre d'une manière parfaite. Ce que je voudrais surtout, c'est vous indiquer dans ses grandes lignes la mission qui vous attend demain et pour laquelle l'Eglise et la Patrie ont le droit de compter sur vous.

Le rôle du médecin catholique dans les temps présents n'est pas simple. Il est à l'image de la vie moderne, qui se complique de jour en jour ; mais en raison même de sa complexité, il mérite qu'au seuil d'une année de travail on s'arrête pour le méditer.

Le rôle du médecin catholique ou, mieux, les devoirs du médecin catholique sont de divers ordres que j'analyserai successivement devant vous et que je crois pouvoir classer de la manière suivante : *devoir de science, devoir d'apostolat, devoir de charité, devoir social.*

* * *

Dans une profession scientifique comme la profession médicale, le *devoir de science* est le premier de tous, et pour le remplir comme il convient en face des progrès incessants de la médecine, il exige un labeur opiniâtre de tous les jours.

Médecins catholiques, nous nous devons à nous-mêmes, nous devons à notre titre de catholique d'être l'égal des meilleurs ; d'abord parce que nous serons ainsi mieux à même d'accomplir

notre tâche quotidienne avec le plus de perfection possible, — et c'est là notre premier devoir d'état, — mais aussi, je serais presque tenté de dire mais surtout, parce que de cette manière nous serons, pour ceux qui nous entourent, croyants comme incroyants, de vivants exemples et que nos œuvres témoigneront pour nous.

C'est bien ce que notre éminent Recteur, Mgr Ladeuze, a magnifiquement mis en lumière dans son discours inaugural de 1930, lorsqu'il nous parlait de la vie intellectuelle et de l'Action catholique : « Si la culture moderne, nous disait-il, a divorcé d'avec la pensée chrétienne, elle a monté à un niveau intellectuel très élevé. Elle est à base de science. Dans tous les domaines, elle comporte des modes de penser et d'agir d'une technicité savante et raffinée. N'y obtiennent audience que ceux dont l'esprit est parfaitement équipé. Pour faire écouter une note chrétienne dans le concert paganisé, il faut avoir une place dans l'orchestre. Pour réintroduire des préoccupations morales dans les combinaisons économiques et politiques actuelles, il faut y jouer un rôle par sa propre compétence. Pour rendre sa place à Dieu dans la société contemporaine séparée de Lui depuis ses origines, il faut être capable de penser, sous la lumière de l'éternité, cette société elle-même et tous les problèmes qu'elle pose. « Il faut, dit le Souverain Pontife dans l'encyclique *Quas primas*, jouir dans cette société de l'influence et du prestige qui conviennent aux détenteurs de la vérité. Pour profiter de toutes les formes actuelles de propagande et de diffusion des idées et en faire des semeuses d'évangile, il faut les avoir à son service et en faire un usage aussi parfait que quiconque. »

Et plus loin : « Dans le domaine de l'action catholique, vous avez et vous aurez à exercer une action qui vous est particulière, une action d'ordre intellectuel, qui ne se distingue pas de votre action professionnelle, mais qui la rend adéquate aux exigences de sa nature dans l'ordre humain et divin où nous vivons. Cette action, vous ne l'exercerez donc que si vous êtes des valeurs dans votre profession. Pour devenir de ces valeurs, il est indispensable que vous vous livriez à l'Université à l'étude et au travail scientifique. C'est par l'étude et le travail scientifique que, pendant l'exercice qui va s'ouvrir, vous vous préparerez à votre action catholique. »

Et enfin : « Avez-vous compris combien il importe à la cause de Dieu que tous, quand vous sortirez d'ici, vous soyez d'excellents avocats, d'excellents médecins, d'excellents ingénieurs, les meilleurs et les premiers dans toutes les positions qu'ils sont appelés à occuper ? »

Ce devoir de science est donc bien le premier de tous et il domine tous les autres. Par lui nous serons mieux à même, dans la tâche quotidienne, de satisfaire à nos devoirs d'état ; par lui l'éclat de notre vie scientifique rejaillira sur la foi qui nous anime, et dans ce sens nous ferons de l'action catholique.

Avez-vous jamais songé au prestige énorme qui entoure dans notre société contemporaine — plaise à Dieu qu'il en soit encore longtemps ainsi ! — le médecin doublé d'un savant ? Et si ce médecin-là est en même temps un catholique sincère, à la Foi profonde et agissante, ne pressentez-vous pas qu'il fera chaque jour, sans même y songer, le plus fécond apostolat ?

En, vous disant cela, ma pensée se reporte tout naturellement vers cette pléiade de médecins et de savants chrétiens dont les travaux ont si largement enrichi les connaissances humaines et qui ont apporté en même temps à leur Foi, par l'exemple de leur vie, un si rayonnant témoignage.

Tout près de nous, voici la grande figure du cardinal Mercier. Ceux de ma génération l'ont connu ici même, à Louvain. Ils ont connu l'homme de science, l'homme de laboratoire ; ils l'ont admiré comme tel avant de le vénérer comme prince de l'Eglise.

Qui plus que lui s'est posé comme le champion du travail et de la liberté scientifique? Qui a brillé d'un plus bel éclat dans le double domaine de la science et de la religion?

Et combien de noms ne pourrais-je vous citer parmi les maîtres de notre vieille *Alma Mater* qui, aux âges anciens comme dans les temps présents, ont enrichi leur Foi d'une vie scientifique égale aux plus belles?

Et en dehors de chez nous, parmi les médecins illustres voyez un Laënnec, fondateur de la Clinique moderne, dont toute la vie fut un apostolat et dont le nom se perpétue aujourd'hui dans cette Conférence célèbre qui groupe à Paris les étudiants catholiques de la Faculté de médecine. Voyez un Nicolle dont tant de travaux ont porté la renommée jusqu'aux confins du monde savant et dont la fin admirable vint si merveilleusement couronner toute une vie donnée à la science.

Voyez encore, dans un sens moins catholique sans doute, mais profondément spiritualiste pourtant, l'exemple d'un Pasteur. Dans les milieux scientifiques de cette époque où triomphait le positivisme, Pasteur, dont le génie domine toute la médecine contemporaine, Pasteur, à l'intelligence splendide, au jugement si sûr et si précis, dont les innombrables recherches ont fouillé tant de branches du savoir humain, ne nous apparaît-il pas comme le triomphe de l'esprit sur la matière, comme la victoire du spiritualisme chrétien sur le matérialisme qui régnait alors en maître dans tous les domaines scientifiques? « Heureux — disait-il, et cette parole mérite d'être recueillie à jamais, car elle est de celles qui passent sur le monde comme un souffle pur — heureux celui qui porte en soi un idéal de beauté et qui lui obéit, idéal de l'art, idéal de la science, idéal de la patrie, idéal des vertus de l'Évangile. Ce sont là les sources vives des grandes pensées et des grandes actions. Toutes s'éclairent du reflet de l'infini. »

A l'exemple de ces noms illustres, dans la mesure de nos forces et de notre intelligence, efforçons-nous aussi d'être un témoignage vivant. Comme le bon serviteur de la Parole, faisons fructifier les talents que Dieu nous a donnés. Bien faire tout ce que l'on doit faire, être tout entier à sa tâche et à ses devoirs d'état, s'élever en science à l'égal des meilleurs, être ainsi par sa vie seule, mais par toute sa vie, un témoignage : quel merveilleux apostolat d'action catholique! Voilà le rôle magnifique qui vous attend demain.

* * *

Mais là ne s'arrête pas le devoir. Dans le travail scientifique comme tel, notre foi ne pénètre pas, et lorsque nous nous appliquons à telle ou telle recherche, nous n'avons en vue, et avec raison, que la seule vérité.

De même notre science médicale est indépendante de toute idée religieuse; il n'y a pas de conception catholique de tel ou tel problème de physiologie ou de pathologie, et la vérité scientifique est en dehors de tout système philosophique. Mais, si nous n'avons pas à faire de la médecine catholique, ce qui est un non-sens, ce que nous devons faire, c'est pratiquer la médecine en catholique.

Et dans ce domaine, immense est notre devoir, innombrables sont nos possibilités d'action. Cela c'est notre *devoir d'apostolat* que nous décrivait si bien notre premier aumônier général de Saint-Luc, de pieuse mémoire, le R. P. Vermeulen, dans son allocution à la messe d'ouverture du premier Congrès des Médecins catholiques :

« Nul assurément dans aucune profession, si l'on excepte la profession sacrée du sacerdoce, ne peut exercer une action apostolique si féconde que le médecin chrétien.

» Qui mieux que lui dispose de cette clé de l'âme qu'est la confiance absolue du malade?

» Le médecin chrétien, grâce au tact que lui confère sa foi chrétienne, sa culture générale et son expérience des hommes, peut pénétrer — presque à l'égal du prêtre — au fond de l'âme et y opérer suavement le redressement des pensées et de la conscience dont le désarroi actuel, si universel, constitue la plus profonde de nos plaies sociales.

» Qui mieux que lui peut contribuer à tarir cette source toujours jaillissante de nos misères morales et, par contre-coup, de nos misères physiques et de presque tous nos maux physiques?

» Qui peut, à l'égal du médecin chrétien, restaurer dans les âmes la hiérarchie si lamentablement bouleversée des valeurs, y rétablir la primauté des valeurs spirituelles et assurer ainsi la condition essentielle de l'assainissement des vies individuelles ainsi que des foyers et, de proche en proche, de la société elle-même?

» Qui mieux que le médecin chrétien est à même de donner le sens sublime de l'épreuve, la plus haute forme de prière, qui, bien utilisée, nous rapproche le plus du Christ, augmente notre ressemblance à Lui, notre part à son œuvre rédemptrice, au support de sa croix, à ses mérites et à sa gloire?

» Qui mieux que lui peut obtenir par là cette pacification intérieure et cette joie du malade de continuer à se savoir utile, qui, même au point de vue strictement thérapeutique, sont des dispositions si particulièrement propices?

» N'est-ce pas encore le médecin chrétien qui d'un mot doux et rassurant peut faire accepter, où il le jugera opportun, le sens sublime de la mort; montrer en elle l'occasion de donner à Dieu le plus haut témoignage d'amour possible et faire ainsi de ce moment de banqueroute totale de tous nos attachements terrestres le moment — comme nous en avons été tant de fois les témoins édifiés — d'une joie et d'une paix d'âme rayonnantes?

» Qui mieux que lui peut, à tous ces points de vue, préparer les voies au ministère du prêtre et assurer à l'intervention sacerdotale sa plénitude de rendement surnaturel?

» Qui mieux que le médecin chrétien peut, dans sa profession toute de charité et de dévouement, transposer en actes l'esprit chrétien, refléter splendidement la doctrine et les exemples du Christ et, par l'autorité que ses fonctions encore universellement appréciées y attachent, contribuer au relèvement du niveau religieux et moral? »

Étudiants en médecine, songez parfois à cet apostolat qui vous attend demain. Vous qui avez grandi sous le signe de l'action catholique, voyez tous les domaines où vous pourrez l'exercer. Voyez la richesse de la vie qui s'ouvre devant vous et dans laquelle l'idéal scientifique s'allie si étroitement à l'idéal religieux.

* * *

Tout proche de ce devoir d'apostolat et se confondant presque avec lui est le *devoir de charité*.

Est-il bien nécessaire que je m'étende longuement sur ce fait devant vous, étudiants de l'Université catholique? Que d'autres embrassent la profession médicale avec un esprit de lucre, dominés par l'idée d'y faire rapidement leur chemin, en la considérant avant tout comme un moyen de gagner leur vie, non sans labeur sans doute, mais avec une récompense proportionnée aux efforts et au travail! Que d'autres même, indignes d'être des nôtres, commercialisent la médecine et oublient leur dignité d'homme pour exploiter honteusement les misères et les souffrances qu'ils ont mission de soulager et de guérir!

Mes chers amis, qu'il n'en soit jamais ainsi pour vous. Ayez un idéal et mettez-le très haut et qu'il soit à la fois tout imprégné de charité chrétienne et d'esprit scientifique.

D'esprit scientifique. Travaillez par amour de la science, parce qu'il est grand et noble de chercher à élargir les connaissances humaines, parce que dans la science que vous avez choisie tout progrès se marque par du bien que l'on fait à autrui et qu'il s'illumine ainsi des mérites de la charité, parce que le renom que vous donneront vos travaux sera comme une couronne brillante à la foi qui vous anime.

Imprégnés votre idéal de charité. Dans votre profession médicale elle-même, dans votre vie de tous les jours, que la charité soit votre guide! Donnez largement, sans compter, les mains ouvertes; donnez votre science, votre temps, et faites-le, comme le veut l'esprit chrétien, avec le sourire aux lèvres et le cœur rayonnant d'amour du prochain. Allez au pauvre comme au riche, soyez comme le Bon Pasteur et comme le Samaritain, ainsi vos œuvres témoigneront pour vous et vous serez des apôtres.

Mais comprenez-moi bien cependant. Loin de moi l'idée que votre temps et votre science n'aient pas le droit d'être honorés à leur juste valeur. Toute peine mérite son salaire et le succès qui couronnera une vie médicale commencée avec un idéal élevé ne sera pas la moindre des récompenses humaines qui vous sera donnée par surcroît.

Médecins catholiques, si nous pouvions plus souvent, au milieu de notre tâche débordante, faire oraison, si nous pouvions donner quelques heures parfois à la méditation, combien le devoir de charité nous paraîtrait splendide et combien toute notre vie se marquerait davantage de l'esprit évangélique!...

* * *

Mais si les devoirs d'apostolat et de charité ont marqué de tout temps la profession médicale, si le devoir de science nous presse davantage aujourd'hui que jadis et nous oblige à un travail sans relâche, l'évolution qui nous emporte et qui transforme le monde où nous vivons a fait naître pour nous des obligations que nos pères n'ont pas connues.

Je vous parlais il y a quelques instants de la médecine nouvelle, de la tendance de plus en plus grande qui se fait jour et qui veut transformer la médecine individuelle en médecine collective. Or, ce problème, qui est au premier plan de l'actualité, n'est pas seulement d'ordre médical, il est aussi d'ordre social et, comme tel, nous, médecins catholiques, nous avons l'impérieux devoir d'y apporter toute notre attention.

Il importe que les changements d'aujourd'hui et de demain ne se fassent pas sans nous, ni surtout contre nous. Bien au contraire, loin de nous cantonner dans des regrets stériles du passé, soyons à l'avant-garde de l'évolution et du progrès. Parmi les plans qui s'élaborent et souvent se combattent, nous devons avoir notre programme; nous devons savoir ce que nous voulons, où nous allons et ne pas nous contenter d'accepter simplement les suggestions des autres ou nous cantonner dans d'inutiles critiques.

Ce n'est pas mon rôle de développer aujourd'hui devant vous le but idéal vers lequel nous devons tendre, et d'ailleurs pour ce faire il me faudrait une compétence et une documentation que je ne possède pas. Il est cependant certains principes que nous nous devons de défendre en tant que catholiques, certaines limites que nous devons nous refuser à franchir.

Je songe ici tout particulièrement à ces menaces plus ou moins déguisées d'étatisation de la médecine dont il est beaucoup question depuis quelque temps déjà et qui constituent incontestablement un danger; je songe à ce projet qui fait partie d'un vaste

plan d'ensemble qui a pour but, comme vous le savez, d'asseoir sur d'autres bases notre société contemporaine.

En ce qui concerne la médecine, voici dans ses grandes lignes le projet tel qu'il a été conçu :

A côté d'une action générale comprenant l'hygiène dans ses multiples applications, il faut envisager :

1° La diffusion des habitudes d'hygiène personnelle;

2° L'application généralisée des règles de la médecine préventive et de l'eugénique par la vaccination et les examens préventifs;

3° Les interventions de l'hygiène publique et de l'hygiène sociale;

4° L'organisation de la médecine curative;

5° L'organisation du service social.

Quels sont les moyens préconisés pour arriver au résultat voulu?

Le domaine de la protection de la santé serait divisé en deux secteurs :

a) Le secteur collectif relevant de l'institution nationale et qui grouperait les travaux d'hygiène, la protection de la maternité, de l'enfance et de l'adolescence, la médecine préventive et la lutte contre les maladies sociales, les services médicaux de l'assistance publique et des assurances sociales;

b) Le secteur privé, pratique médicale soit individuelle, soit par groupes.

Enfin, l'organisation comprendrait, à côté d'un Conseil national et d'un Service national de la Santé, des Services de Santé provinciaux, des Services de Santé communaux et intercommunaux par circonscription sanitaire de 40.000 habitants. Chaque circonscription serait dirigée par un médecin hygiéniste. L'organe central de la circonscription serait le centre de Santé qui grouperait les différents services.

La médecine curative serait assurée par les institutions de l'Assistance publique, des Assurances sociales, de même que les cliniques et instituts privés ayant accepté les règles de collaboration.

En somme, le Centre de Santé constituerait l'institution principale de ce nouveau régime et l'importance qu'on lui prévoit sera très grande. Il grouperait dans un bâtiment approprié la Consultation prénatale, la Consultation des nourrissons, celle des enfants de trois à six ans, l'Inspection médicale scolaire, le Dispensaire antituberculeux, le Dépistage du cancer, le Dispensaire antivénérien, le Cabinet des vaccinations, le Service de l'examen préventif annuel. Il y aurait, en outre, un petit hôpital fort bien outillé pour les opérations urgentes et les cas contagieux. On pourrait même y faire la chirurgie générale et les consultations de médecine spéciale selon des modalités à établir d'accord avec le corps médical.

Si nous comprenons bien, dans ce Centre médical gouvernemental on fera toute la médecine. Il n'est donc pas exagéré de dire qu'à côté de la médecine générale se dresse, de plus en plus envahissant, le vaste édifice de la médecine collective et l'on a plus de raisons de défiance encore lorsqu'on lit les déclarations du rapporteur de la Commission sénatoriale de la Santé publique :

« L'Etat va assumer une responsabilité nouvelle en matière de santé publique dans ce domaine où il se crée de précises directives et une sorte d'apostolat, peut-être le plus grand qui soit en raison de ses fins. Il va faire de la vie. Il va suivre un homme de sa naissance à sa fin pour le protéger, le garantir contre mille expressions de détresse. Cette mission si bellement humaine, il ne saurait l'assumer sans méthode, sans faire bénéficier tout ce qui va graviter autour de lui, de son autorité et de sa compétence. »

Et plus loin, dans le même rapport, nous lisons :

« Aucune des expressions de la vie humaine ne peut être soustraite à la bienfaisante tutelle du nouveau département. L'homme, de sa naissance à sa fin, doit bénéficier de la sollicitude attentive des pouvoirs publics et particulièrement de celui auquel s'impose une sorte d'apostolat social. »

N'est-ce pas là en réalité une véritable mainmise de l'Etat sur l'individu? Le but paraît louable sans doute, mais que devient dans tout cela la liberté médicale basée sur le libre choix du médecin, sur la confiance réciproque, sur l'inviolabilité du secret professionnel; que devient surtout la liberté de la famille et de l'individu?

Et, à ce point de vue, l'intérêt et le danger de ce plan totalitaire dépassent largement la profession médicale parce qu'il menace la liberté de chacun. C'est ce que le Dr De Guchteneere, président de la Société de Saint-Luc de Bruxelles, a bien mis en lumière dans son étude sur la médecine personnelle et la médecine collective, et c'est à sa compétence que je fais ici un large emprunt.

« Quand on nous propose, — écrit le Dr De Guchteneere, — un système unitaire combinant l'hygiène, la médecine préventive et la médecine curative en un service national, c'est l'homme tout entier que l'on vise : les objections ne se cantonnent plus sur le plan technique, elles sont d'ordre philosophique.

» Car l'hygiène et la médecine posent constamment des problèmes qui sont avant tout d'ordre moral, et pour nous la morale prime l'hygiène et la conditionne. Nous n'acceptons pas le *mens sana in corpore sano* au sens déterministe qu'on veut lui donner, comme si un corps sain était la condition nécessaire et suffisante d'un esprit sain (ce n'était pas davantage l'intention de Juvénal qui a écrit : « *Ut sit mens sana* »...; la nuance est importante). Nous ne pouvons pas admettre qu'on épuise toute la vérité lorsqu'on affirme « que le progrès matériel, social et » moral se reflète dans l'état sanitaire, tel que l'expriment la » mortalité et la longévité moyennes ». Nous ne croyons pas que les hommes seront meilleurs ni plus heureux parce qu'ils vivront selon l'hygiène, et que celle-ci, à la limite, pourra résorber la morale devenue sans emploi. Pourtant, c'est bien ce qu'on nous annonce : « L'hygiène n'a plus seulement pour ambition la gué- » rison et la prévention des maladies du corps et de l'esprit, » mais dans son aspect social elle revendique comme fin le » plein et harmonieux épanouissement physique, intellectuel » et moral de l'individu dans le cadre de la communauté humaine, » sans sacrifier l'homme à la collectivité et vice versa... »

» Cette hygiène si tyrannique, comment conciliera-t-on ses exigences avec celles de la personne humaine, « établie dans des » besoins et des fins éternels », antérieure à la société qui ne représente qu'un moyen nécessaire pour atteindre sa destinée transcendante?

» Il n'y a pas de conciliation possible, car le propre du matérialisme est précisément de nier cette transcendance, et de borner la destinée humaine à celle de l'individu, soumis à des besoins et à des fins momentanés, et n'ayant d'autres droits que ceux dont l'exercice est commandé par la solidarité sociale. Cet individu n'a d'autre valeur que celle qu'il a pour la collectivité; il ne pourra pas demander à la communauté plus qu'il n'est disposé et capable de lui donner à son tour.

» On nous dit bien que « l'individu ne sera pas sacrifié à la » collectivité »; sans doute, tant qu'il sera productif et bien portant, mais après? Certes, l'Etat s'efforcera d'empêcher les gens de devenir malades, en organisant l'hygiène et la médecine préventive, non pas par un mouvement d'altruisme, mais parce

que tel est son intérêt et que la maladie coûte cher. Mais si elle survient quand même, comme il se doit fatalement, car il ne faut pas se faire d'illusions, c'est dans l'ordre de notre nature périssable? Et si d'aventure elle se montre incurable? Ce sera le moment de se rappeler avec Nietzsche qu'à tout prendre le malade n'est qu'un parasite de la société, digne tout au plus de son mépris. Devenu exécuteur des hautes œuvres, le médecin sera chargé de lui transmettre ce mépris, avec l'invitation d'avoir à disparaître au plus tôt. Car l'euthanasie, volontaire ou forcée, est l'aboutissement logique d'un ensemble de mesures tendant à assurer la sélection et la santé du « cheptel » humain ». Nous en connaissons déjà quelques-unes : *birth control*, avortement, stérilisation, eugénique. Pourquoi n'y ajouterait-on pas l'élimination de tous les indésirables : débiles, tarés, infirmes, dès la naissance et au cours de la vie, et la procréation au commandement, par le choix des étalons et des femelles? »

Et plus loin, envisageant une politique humaine de la santé publique, il conclut : « C'est aussi dans une conciliation des droits de la personne humaine et des droits de la société que devra se trouver la solution des aspirations légitimes des hommes vers plus de santé et vers une meilleure répartition des soins.

» Cette solution n'est pas celle du collectivisme, car celui-ci ne voit que deux termes au problème : l'individu isolé d'un côté, l'Etat tout-puissant de l'autre. En somme, « un individualisme collectif ». Pour nous, la personne humaine ne se résume pas à l'individu isolé; elle n'existe que comme intégrée dans des institutions naturelles : famille, profession, qui s'étagent entre elle et l'Etat, et qui toutes sont indispensables à son plein épanouissement. C'est sur ces institutions naturelles que devra se fonder une politique de la santé véritablement humaine.

» En matière de santé toutefois, l'intervention directe de l'Etat se justifie et est même indispensable pour tout ce qui concerne l'hygiène publique, la prophylaxie, la prévention. Encore faut-il s'entendre sur le sens exact à donner à la médecine préventive. Il existe une forme individuelle de médecine préventive qui mêle l'hygiène à la thérapeutique, et qui sera toujours mieux exercée par le médecin de famille, parce qu'il connaît le milieu, l'hérédité, le mode de vie, les tenants et aboutissants du sujet considéré.

» Par contre, dans tout ce qui est médecine curative, médecine de soins, l'Etat doit s'en tenir au rôle supplétif qui est vraiment le sien : stimuler et subsidier l'initiative privée, qui seule peut respecter les prérogatives de la personne humaine. Il est juste et nécessaire de rendre la médecine, et toute la médecine, accessible à tous. Que l'Etat favorise donc une forme d'assurance respectueuse de la liberté du malade et de la dignité du médecin! Qu'il aide les organismes médicaux ou mutualistes (ou d'autres associations libres) à édifier des Centres de santé ou de médecine collective, si le besoin s'en fait sentir! Qu'il respecte surtout l'autonomie du Service social, forme d'altruisme la plus haute, accès direct sur la personne humaine et ses problèmes essentiels! Qu'il ne prétende pas faire du groupe médical et du Centre de santé, le rouage essentiel de la pratique médicale! Ils sont nécessaires, certes, indispensables même, dans l'état actuel de la science, mais en tant qu'éléments seconds auxiliaires et collaborateurs du médecin de famille, qui reste l'organe de direction et de synthèse. A travers toutes les vicissitudes de la médecine, le médecin de famille demeurera toujours le refuge de la médecine totale, de la médecine humaine au vrai sens du mot. »

Tels sont bien les principes qui sont nôtres et que nous devons avoir à cœur de défendre. C'est en se basant sur eux qu'il nous faut travailler et chercher la solution heureuse qui permettra d'adapter la médecine aux nécessités du temps présent.

Il nous faut donc, comme je vous le disais tout à l'heure, considérer notre devoir social, et non pas l'ignorer comme tant de médecins ont tendance à le faire. Professeurs, spécialistes, praticiens, et vous étudiants en doctorat en médecine qui serez les médecins de demain, nous devons savoir où nous allons, nous devons avoir un programme qui respecte la liberté humaine et les principes intangibles de la morale catholique.

Ce programme, comment le fixerons-nous? Où et comment l'étudierons-nous si ce n'est dans des groupements comme ceux-ci, dans les nombreuses sections de cette vivante Société de Saint-Luc qui s'est donné pour mission l'étude des problèmes médico-sociaux et qui exige que la morale soit respectée chaque fois qu'elle s'intègre dans un acte médical.

* * *

Venez-y donc, et c'est le vœu que je forme aux termes de cette causerie où j'ai tâché d'évoquer la mission et les devoirs du médecin catholique.

Venez-y pour mieux vous y pénétrer de votre rôle social, pour étudier, pour discuter tant de problèmes que vous aurez à résoudre bientôt. Venez-y parce qu'ici la Foi est vivante et que c'est sur elle que reposent vos devoirs d'apostolat et de charité. Venez-y, parce que, disciples de saint Luc, vous comprendrez mieux votre devoir de science et qu'ainsi, formés dès à présent à toutes les missions qui vous attendent, vous serez prêts à franchir, quand l'heure viendra, le seuil des temps nouveaux.

Dr PAUL VAN GEUCHTEN,
Professeur à l'Université de Louvain.

Problèmes actuels

Le chaos

L'autre semaine M. Garvin publiait dans l'*Observer*, sous son nom, un remarquable article sur la politique récemment pratiquée par l'Angleterre. M. Garvin possède cet avantage d'être à peu près le seul Anglais en vue auquel il soit permis de publier — dans un journal qui compte — des considérations personnelles sur les affaires publiques. Aussi, quand ce qu'il a à dire contredit les versions officielles et courantes, la chose a-t-elle son importance. Le thème de sa critique était le cours illogique et confus de la politique étrangère de l'Angleterre pendant les derniers mois — et il eût très bien pu étendre sa critique aux dernières dix-neuf années.

De toute son influence, la Grande-Bretagne soutint la restauration de la Prusse; elle sourit d'un air entendu à l'absurde restauration de la Pologne, un pays soi-disant nouveau dont l'Angleterre était certaine qu'il ne tiendrait pas cinq ans. Nous traitâmes la nouvelle Italie en chose éphémère, et quand les exaltés qui fondèrent le III^e Reich construisirent une flotte et déchirèrent Locarno, l'Angleterre fut fâcheusement émue par l'ouvrage sorti de ses propres mains. Nous ne fîmes aucune objection à la politique coloniale de l'Italie jusqu'à ce qu'elle fût bien en train et alors, brusquement, nous nous mîmes à jeter les hauts cris devant cette énormité d'hommes blancs occupant des territoires appartenant à des nègres. Une chose qui révolte la con-

science anglaise. Des cris nous passâmes aux menaces, mais arrivés à deux doigts de la guerre, nous reculâmes. Quand la révolution bolcheviste éclata en Espagne, nous prîmes son parti comme étant celui du « gouvernement constitutionnel » du pays. Et quand la nation espagnole s'insurgea et que commença la suppression du bolchevisme, nous allâmes tantôt à droite et tantôt à gauche; résolus aujourd'hui, nous empêchions les nationalistes de se ravitailler; le lendemain nous hésitions, puis nous intervenions à nouveau, bref agissant toujours dix minutes trop tard. Non seulement l'Angleterre attend les événements, mais elle les attend jusqu'à laisser passer le moment d'agir. Nous nous engageâmes dans une espèce de demi-alliance avec le rebut des politiciens français et nous jouâmes à rechercher l'appui de Moscou. Et nous agissons de la sorte au moment même où ce rebut des politiciens français a perdu la confiance de la nation française, au moment aussi où Moscou est de moins en moins assuré de sa propre puissance.

Or, pareil état de choses peut être indéfiniment blâmé et ridiculisé, mais il n'y a rien à faire tant qu'au ridicule ne succède pas quelque chose de compréhensif et de constructif.

Sous une oligarchie ploutocratique le « public » est incapable d'édifier quoi que ce soit; il ne désire d'ailleurs aucunement le faire — on peut même se demander si dans un pareil régime il existe une opinion publique — mais un « commentateur », un spectateur des événements peut à tout le moins en faire une analyse exacte et valable. Il peut dénoncer la racine du mal et aucune amélioration n'est possible avant ce travail-là.

Cette racine du mal, c'est l'ignorance allant de pair avec un manque d'institutions permettant un choix d'hommes appropriés. L'Angleterre possède tous les autres avantages. Elle est unie plus qu'aucune autre nation. Elle est donc à l'abri de tout trouble intérieur. Elle est riche, et la nation anglaise a prouvé qu'elle était capable de répondre vigoureusement à tout appel soudain et de faire face aux plus grands efforts. Mais tout cela est vain si la direction imprimée aux affaires publiques est erronée. Notre sécurité intérieure et notre unité nous donnent le temps pour réparer les gaffes, du moins quand celles-ci ne dépassent pas une certaine mesure. Mais un jour, telle faute dépassera peut-être tout juste ce qu'est capable de tolérer le bienveillant Destin qui a protégé l'Angleterre jusqu'ici — avec d'ailleurs de moins en moins de bienveillance à chaque crise nouvelle. Tout se passe comme si ce génie tutélaire se fatiguait de notre vanité et de notre folie...

HILAIRE BELLOC.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25 ou 17 belgas, suivant les pays), soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

- | | |
|---|-----------|
| I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg | 17 belgas |
| II. — Pour le Congo belge | 25 belgas |
| III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Lettonie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Ethiopie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Egypte, Mexique et Equateur | 25 belgas |
| IV. — Pour tous les autres pays | 28 belgas |

The advertisement features a central circular illustration of diverse people's faces, including a man in a hat, a woman, a child, and a man with glasses. This central image is surrounded by a background of diagonal lines containing various chocolate flavors: MOKALINE, NOISELINE, MERVA, CITRON, NI, RHUM, FRAMBOISE, MOKO, ÉCILLA, VANILLE, CARAMEL, and FOURRE PRALINE. In the bottom right corner, a white circular callout contains the text: **TOUS** mangent chaque jour du **SUPERCHOCOLAT JACQUES** la gamme complète pour tous les goûts.



DEVROYE-FRÈRES
ORFÈVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368
BRUXELLES

Pour vos TRICOTS employez les

Laines D'Aoust

et spécialement la « 50 », dont chaque marotte
est munie de l'étiquette ci-dessous



ÉTABLISSEMENTS

D'AOUST FRÈRES Sté A^{me}

18, rue Bollinckx, Anderlecht-Bruxelles

SPECIALITÉS : Laines à tricoter. Laines
pour bonneteries. Laines
pour tissages.

Un papier peint frais c'est
de la joie dans la maison!

LES COLLECTIONS

U. P. L.

vous offrent des Papiers
Peints toujours nouveaux,
d'une fraîcheur durable et
du meilleur goût. — — —

Ainsi que des Papiers
" SANOLIN " lavables

Demandez à votre Tapisser

LES COLLECTIONS

U. P. L.

FABRICATION BELGE

Le catholicisme en Finlande

Je dirai sans doute un jour la magie de ce pays de forêts et de lacs, un des plus frais et des plus exaltants qu'il m'a été donné de parcourir. La Finlande attire de plus en plus l'attention des touristes et des artistes. A la très vague idée qu'on avait d'elle se substitue peu à peu une image plus précise que, dans les pays de langue française, les livres de J.-L. Perret (1), surtout son récent *Portrait de la Finlande*, contribueront certainement à répandre dans le grand public.

La Finlande, qui n'avait connu que la domination étrangère, a vaillamment conquis son indépendance en 1917-1918; depuis, elle étonne l'Europe par son activité et ses rapides progrès dans tous les domaines.

Son nationalisme ardent l'incite à un très louable retour aux traditions de ses premiers siècles de civilisation. Or, ces siècles étaient catholiques et devaient tout au catholicisme. L'Eglise peut-elle envisager avec optimisme sa rentrée et son extension dans ce pays que la Réforme a complètement détaché d'elle?

Avant de vous mener en promenade dans la belle Finlande et dans la Finlande active, je voudrais solliciter votre intérêt pour la Finlande pays de mission.

* * *

Les missions du Nord européen sont loin d'être connues et soutenues chez nous comme celles des autres continents. Pourquoi? On me dira que nous soutenons surtout, et à juste titre, nos compatriotes, et singulièrement ceux qui évangélisent notre colonie. (Observons cependant en passant que plusieurs prêtres belges sont actifs au Danemark.) Mais la Hollande et la France, qui envoient beaucoup de missionnaires — hommes ou femmes — dans le Nord, ne semblent pas porter beaucoup plus que nous leur intérêt de ce côté. Il y a donc d'autres causes à cette indifférence. Dans notre zèle missionnaire, il entre beaucoup de compassion. On s'apitoie, avec raison, j'en conviens, sur le sort des races dites inférieures; et dans l'évangélisation beaucoup ne voient qu'une branche de l'activité civilisatrice générale; or, les peuples scandinaves n'ont, du point de vue matériel et culturel, rien à envier à la plupart des autres peuples de l'Europe... Comme si le salut des âmes n'était qu'une question secondaire et négligeable! Et puis, il faut bien le dire, dans le bel enthousiasme qui nous porte au secours des Esquimaux ou des Noirs il y a une part inconsciente mais réelle de romantisme : les films et les conférences des zélés propagandistes satisfont à merveille le goût d'exotisme et d'aventures de leurs pieux auditoires. Eh! je suis en admiration comme vous devant les exploits des héros du Christ au cœur de la brousse ou dans le « grand silence blanc » de l'Alaska; il ne s'agit point de diminuer leur mérite ou de leur enlever des secours. Mais parce que les missionnaires du Nord européen ne manquent point d'un certain confort, qu'on ne les croie pas pour autant appelés à une œuvre facile et consolante! Je songe au brave P. Büchelmeier, que je visitai, voici quatre ans, dans son presbytère pareil à toutes les maisons de bois d'Hammerfest. Je frémissais en

l'entendant décrire avec simplicité les longs hivers pleins de neige et de nuit, l'isolement où les livres lui tiennent compagnie, l'étendue immense de sa paroisse, la plus septentrionale de la terre, — tout le Finmarken — qui ne compte pas soixante-dix catholiques. Je me souviens de la confiance que me fit, il y a une douzaine d'années, un missionnaire belge au Danemark, qui venait de me montrer son joli presbytère, son hôpital, la ravissante petite ville, à la pointe d'un fjord, où il comptait plus d'amis que de fidèles : « Comme il doit être consolant, me dit-il, de mener une vie de privations dans un pays sauvage, où l'on peut du moins amener beaucoup d'âmes au Christ! »

C'est que l'apostolat est étrangement difficile et compliqué dans les pays protestants, très raffinés, inébranlablement convaincus de leur supériorité, nourris, par surcroît, de vieux et tenaces préjugés contre l'Eglise! Et n'oublions pas les nationalismes de plus en plus susceptibles! Il doit être malaisé, on le comprend, d'accepter une doctrine que prêche un étranger qui, malgré tous ses efforts, ne peut s'adapter que progressivement à sa nouvelle patrie ni en parler la langue à la perfection et sans accent! L'orgueil est toujours le grand obstacle et le plus difficile à vaincre. Nous n'avons à offrir à ces nations heureuses et lettrées du Nord qu'une Vérité et un bonheur dont ils n'éprouvent pas le besoin, et qui ne se situent que secondairement sur le plan temporel...

* * *

Les missions des pays scandinaves sont d'institution relativement récente et, toutes choses considérées, leurs progrès ne sont pas négligeables. Cependant, si les œuvres se multiplient, le rythme des conversions demeure lent. Au Danemark, où l'Eglise catholique enregistre la plus grande avance, 99 % des habitants sont encore luthériens. Mais dans aucun de ces pays l'Eglise ne semble moins victorieuse qu'en Finlande. Qu'on en juge par ces quelques statistiques pour l'année 1936 (1) :

Islande (114.000 habitants) : 6 prêtres, 2 frères, 39 religieuses, 300 catholiques; 3 églises, 2 écoles, 3 hôpitaux.

Suède (6,1 millions d'habitants) : 26 prêtres, 130 religieuses, 11 églises et 18 chapelles de secours ou oratoires de couvent, 4 écoles, 5 hôpitaux ou hospices.

Norvège (2,8 millions d'habitants) : 46 prêtres, 573 religieuses, 3.000 catholiques, 20 églises, 10 écoles, 21 hôpitaux.

Danemark (3,6 millions d'habitants) : 95 prêtres, 810 religieuses, 16 frères instituteurs, 26.000 catholiques, 55 postes dont 32 paroisses.

Finlande (3,7 millions d'habitants) : 9 prêtres, 4 frères, 17 religieuses, environ 2.000 catholiques, 1 école, 1 orphelinat.

Nous exposerons plus loin en détail la situation matérielle et spirituelle des missions de Finlande. Mais il est bon de jeter au préalable un regard sur le passé religieux de ce pays, afin de nous rendre mieux compte des difficultés de l'heure présente, et aussi des espoirs qui ne sont nullement exclus pour l'avenir.

* * *

Les Finnois appartiennent au groupe ethnique finno-ougrien, et ne s'apparentent, en Europe, qu'aux Hongrois et aux Esthoniens. C'est vers le VIII^e siècle après Jésus-Christ que les Finnois, comme les Esthoniens et les Hongrois, prirent possession des territoires qu'ils occupent de nos jours (2). Les croisades

(1) D^r PETER LOUIS, *Christi Kirche im hohen Norden*. (Verlag J. P. Bachem, Köln., 1937.)

(2) *Abbrégé de l'Histoire de Finlande*, Valtioneuvoston Kirjapaino. Helsinki, 1936.

(1) Traduction du *Kalevala* (Stock), *la Finlande* (Rieder), *Panorama de la littérature de Finlande* (Plon), *Portrait de la Finlande* (Plon). Traduction de plusieurs nouvelles finlandaises dans *les Cahiers de Finlande* (Helsinki).

des Suédois (1154-1249-1293) dont la première fut entreprise par le saint roi Eric IX, firent de la Finlande un fief de la Suède et un pays catholique. Des missions chrétiennes avaient été tentées auparavant : en 992, des moines du mont Athos fondèrent le célèbre monastère orthodoxe de Valamo, sur le lac Ladoga. Mais c'est le catholicisme qui réalisa vraiment la conversion de la Finlande. En 1072, l'évêque Etienne, apôtre du Nord, y prêcha à son tour l'Evangile. Au XII^e siècle, vers 1160, saint Henry d'Upsala y mourut martyr. Il est le patron de la Finlande comme saint Eric est celui de la Suède.

De Turku, capitale du pays et premier siège épiscopal, rayonna bientôt sur toute la Finlande la culture catholique. L'Eglise y connut une longue ère de prospérité : au moyen âge elle y comptait jusqu'à deux mille paroisses. La Finlande avait sa liturgie propre et son propre martyrologe. Sainte Brigitte, que vénèrent les protestants suédois eux-mêmes, y bâtit le célèbre monastère de Naantali. Des églises, des manuscrits et des œuvres d'art, soigneusement conservés, attestent encore de nos jours la grandeur et la puissance de ces siècles. Au témoignage même d'un auteur protestant, la Finlande doit beaucoup à l'Eglise catholique : civilisation occidentale, développement des arts, fondation d'écoles, humanisation des mœurs du peuple, conservation du sens national, autonomie intérieure, développement de l'administration et de la justice (1).

Le règne de Gustave Vasa devait, par l'introduction de la Réforme, mettre fin à cette féconde vie catholique et la bannir pour deux siècles du sol finnois. En fait, les Finlandais devinrent luthériens sans trop le savoir. C'est un chanoine de la cathédrale de Turku, Pietari Särkilahti, qui prêcha le premier la doctrine nouvelle, et c'est selon les rites catholiques — quoique sans l'essentiment de Rome — que le premier évêque protestant de Turku, Martti Skytte, fut solennellement installé à Strengnäs le 5 janvier 1528.

Le principal réformateur fut Mikael Agricola, traducteur du *Nouveau Testament* (1548) et père de la prose finnoise. L'hérésie semble s'être implantée sans difficulté, en tout cas sans effusion de sang; et avant la fin du XVI^e siècle la Réforme était pleinement triomphante : la dernière moniale du monastère de Naantali mourut en 1591, et avec elle la dernière étincelle finnoise du flambeau catholique.

Tant que la Finlande demeura soumise à la Suède, le catholicisme n'y reparut pas. C'est de la Russie orthodoxe qu'il allait recevoir la permission d'y rentrer, mais en parent pauvre.

On sait que les Russes, qui occupèrent la Finlande pendant huit ans (1713-1721) sous le règne de Pierre le Grand et en gardèrent dès lors le sud-est ou Vieille-Finlande (département de Viipuri), conquièrent tout le pays en 1809. Sous les Suédois la Finlande avait toujours joui d'une certaine autonomie : les baillis, les juges, l'évêque étaient Finnois. La Russie eut l'adresse de ne point restreindre cette liberté, de l'étendre plutôt. Le pays conquis devint un grand-duché qui se gouvernait selon ses lois; le Tsar en était le grand-duc titulaire et se faisait représenter par un gouverneur général; mais le Sénat était finnois, ainsi que tous les fonctionnaires. La nouvelle province avait son armée, sa monnaie, ses timbres-poste, et, même à la frontière russe, son service douanier. Elle n'était pas malheureuse sous ce régime; elle connut des temps fort prospères, notamment sous le règne d'Alexandre II. Il fallut, à la fin du XIX^e siècle, les odieuses maladresses du panslavisme et ses efforts de russification pour mécontenter définitivement la Finlande, où depuis plus d'un siècle des mouvements nationalistes faisaient des progrès toujours plus marquants; et la révolution russe de 1917 allait lui

fournir l'occasion de se proclamer indépendante. Grâce à l'énergique intervention du général Mannerheim et de son armée de volontaires appuyée par les Allemands, la Russie perdait, en mai 1918, ce magnifique grand-duché, qui devint en 1919 une république.

Quelle fut, sous le règne des tsars, la situation de l'Eglise catholique en Finlande? Le pays demeura en grande partie luthérien, malgré quelques infiltrations orthodoxes, dont témoignent notamment les cathédrales et autres églises russes de Viipuri, Helsinki, Tampere, etc.

En 1799 à Viipuri, en 1857 à Helsinki, le gouvernement russe fit bâtir une petite église pour les militaires catholiques et leurs familles; dès 1812, un oukase avait rattaché la paroisse de Viipuri à l'archevêché catholique de Mohilew (Russie Blanche), dont relèveront les paroisses romaines de Finlande pendant toute la durée de la domination russe et jusqu'à la création du vicariat apostolique.

Au cours du XIX^e siècle il y eut plusieurs mouvements en faveur de la liberté de religion, qui n'aboutirent pas à grand'chose. La constitution, en 1903, du parti social-démocrate, qui tenait la religion pour une affaire privée et souhaitait la séparation de l'Eglise et de l'Etat, amena une certaine tolérance (ainsi, en 1906, est abrogée la défense de passer de l'Eglise orthodoxe à l'Eglise luthérienne); mais la complète liberté religieuse ne sera accordée à toutes les confessions qu'en décembre 1922. Depuis lors, sous un gouvernement respectueux des consciences, la foi catholique étend ses pacifiques conquêtes, très lentes, il est vrai, encore insignifiantes eu égard à la situation acquise des communautés luthérienne et orthodoxe, mais qui légitiment des projets plus vastes.

Au XIX^e siècle les prêtres catholiques en Finlande sont tous des étrangers, principalement des Polonais. En 1906 et en 1911, deux prêtres finnois, MM. W. von Christerson et G. A. Carling sont nommés respectivement curés de Helsinki et de Viipuri. Ils travaillèrent, de façon différente et parfois divergente, à obtenir de Rome que la communauté catholique de Finlande fût détachée du diocèse de Mohilew et relevât directement du Saint-Siège. En réalité, le vicariat apostolique de Finlande ne fut érigé qu'en 1920, et confié à un prêtre du Sacré-Cœur, déjà missionnaire en ce pays depuis 1909 : Mgr Michel Buckx, docteur en théologie, qui fut consacré évêque à Helsinki le 15 août 1923. S. Exc. Mgr Guillaume Cobben, prêtre de la même Congrégation, lui succéda en 1934.

* * *

Il existe actuellement en Finlande quatre paroisses catholiques : *Helsinki* (1857), église Saint-Henri; *Viipuri* (1799), église Saint-Hyacinthe; *Terijoki* (1921), chapelle du Sacré-Cœur; *Turku* (1925), chapelle Sainte-Brigitte. La sainte Messe est célébrée plusieurs fois l'an à Kuopio, à Hamina et à Tampere. A part l'abbé von Christerson et Mgr Carling, tous les missionnaires, y compris l'évêque, sont Hollandais, et tous prêtres du Sacré-Cœur, à l'exception de l'abbé Holtzer, curé de Turku, prêtre de la Propagande.

Visitons les paroisses, interrogeons et regardons. Dans *Helsinki* (en suédois : *Helsingfors*), la claire et riante capitale moderne, si admirablement située au bord d'une mer semée d'îles, la cathédrale catholique est une modeste petite église en briques rouges, à moitié cachée dans la verdure à l'entrée du beau parc de « *Kaivopuisto* ». Modeste d'aspect, en vérité; une pauvre! si on la compare à bien des églises du Congo ou, pour nous en tenir aux missions du Nord, à la belle cathédrale de Reykjavik dont le solide clocher vous apparaît de loin sur la mer; — si on la compare

(1) ANTTI INKINEN, *L'Eglise catholique en Finlande et sa situation juridique* (Helsinki et Bourges, 1936).

surtout aux églises neuves d'Helsinki : celle de Kallio, mélange de majesté et de puissance tranquille, celle d'Agricola, dont l'intérieur réalise un merveilleux idéal d'intimité religieuse dans un style hardiment moderne; ou simplement aux deux cathédrales bâties au XIX^e siècle : l'orthodoxe, couronnée de ses bulbes dorés, ruisselante au dedans de l'argent des icones et des ors de l'iconostase, la luthérienne (Saint-Nicolas) qui s'élève, neigeuse, sur l'immense socle d'un parvis surélevé, dans un décor royal de palais pompeux. Modeste et pauvre, la petite église Saint-Henri vit d'aumônes, comme toutes les œuvres catholiques de Finlande; car si aux membres des communautés confessionnelles dûment enregistrées l'Etat réclame un impôt du culte, il n'en réclame pas aux catholiques, parce que, avec raison, leur évêque n'a pas voulu leur imposer cette charge. L'Eglise de Finlande ne mange donc pas aux râteliers officiels; elle mange dans la main de Dieu.

Hâtons-nous d'ajouter que la petite et pauvre église catholique d'Helsinki reçoit le dimanche plus de fidèles que n'importe lequel des beaux temples protestants de la ville.

Dans le joli quartier d'Eira, quiet et salubre, presque au bord de la mer, les religieuses du Sacré-Cœur du Moerûijk (Hollande) occupent deux immeubles où elles ont installé un pensionnat et une école. Les maisons ont belle apparence. On pourrait en conclure que les occupantes sont riches : il a fallu pour acquérir ces deux grandes villas une somme rondelette. Sans doute, mais cet argent a été mendié en partie et doit, en partie, être trouvé encore. Il est parfois nécessaire de consulter les besoins d'une œuvre avant les ressources.

Outre les diverses œuvres paroissiales (bibliothèque, confréries, cercles, associations de jeunesse) qu'ils s'efforcent de créer ou de développer, les missionnaires en Finlande ont encore une autre tâche, d'ordre administratif. Dans chaque presbytère il y a une pièce ornée de casiers et appelée « chancellerie ». On y voit entrer, à des jours et heures fixés, des riches comme des pauvres, qui ne viennent ni se confesser ni offrir leurs services. Car le curé est officier de l'état civil. Aussi bien que ses collègues orthodoxes et protestants, il tient pour les membres de sa paroisse le registre officiel des naissances, mariages et décès. Le gouvernement de la République n'est pas seulement tolérant : il admet et exige même la collaboration des prêtres dans l'administration; et cela ne nuit point au budget, — au contraire, puisque ces fonctionnaires ne touchent pas d'appointements de l'Etat.

Terijoki est, près de la frontière russe, une jolie villégiature, fréquentée avant la guerre par les Pétersbourgeois, parmi lesquels se trouvaient des familles catholiques. Pour elles fut édifiée en 1905 la chapelle du Sacré-Cœur, que dessert aujourd'hui le prélat finnois déjà nommé, Mgr G. A. Carling. C'est le seul missionnaire que je n'ai pas eu le plaisir d'interviewer.

Mais allons sonner au presbytère de *Viipuri* : au n° 4 de la *Vesiportinkatu*, qui est, selon la prétention, un peu exagérée seulement, des Finlandais, la ruelle la plus pittoresque de l'Europe. C'est en tout cas un coin délicieux, vieillot à souhait, de cette antique cité; et le presbytère, si on s'y trouve un peu bien à l'étroit, a tout le charme d'intimité des maisons chargées d'ans et de souvenirs. L'églisette, fort pauvre, — qui a été desservie d'abord par les Dominicains de Saint-Pétersbourg, ce qui explique sans doute que saint Hyacinthe en soit le patron, — a été rhabillée et repeinte à neuf par l'adroit frère sacristain qui s'est révélé là un décorateur et ébéniste adroit. Ici comme à Helsinki, les prêtres — un curé et son vicaire — tâchent de grouper les catholiques et de continuer de diverses façons leur éducation religieuse; ils sont secondés, pour les œuvres féminines et de jeunesse, par les religieuses du Sacré-Cœur qui dirigent, aux portes de la ville, un orphelinat et un home pour enfants.

La vieille cité de *Turku*, qui fut, durant toute la période suédoise, la capitale de la Finlande et son vrai centre intellectuel, qui en était aussi, au Moyen âge, le centre religieux (comme l'atteste encore la solide cathédrale, aujourd'hui luthérienne, mais qui garde bien des souvenirs de l'âge catholique), Turku est la quatrième paroisse, la plus récemment fondée, de la Finlande. L'immeuble où sont installées sa chapelle et sa cure ne se différencie point des autres maisons de planches de la *Bergerinkatu*; mais un prêtre zélé y travaille qui a, pour l'avenir, de beaux plans, lesquels ne lui font pas négliger le présent.

* * *

Ces humbles presbytères finlandais sont des centres de rayonnement où brûle, malgré tous les obstacles, un zèle éclairé et courageux.

Du zèle, il en faut, là plus qu'ailleurs, et beaucoup de cran. Les obstacles sont sérieux. Et d'abord, la langue. La langue finnoise passe pour être une des plus difficiles du monde. Le suédois, qui n'est plus parlé que par un dixième de la population, perd chaque jour du terrain, grâce à l'action persévérante du mouvement fennisant, dont la cause est moins avancée, mais plus populaire, que celle de notre mouvement flamand, avec lequel il présente bien des similitudes qu'il serait trop long d'exposer maintenant. La langue suédoise seule, relativement facile, ne peut donc plus suffire aux prêtres, ni même aux religieuses depuis que leur école est devenue « finnoise », comme la plupart des écoles du pays.

Cependant Helsinki compte encore pas mal d'habitants d'expression suédoise, voire svécisants irréductibles. Là s'impose d'urgence l'érection d'une paroisse suédoise à côté de la finnoise. Le bilinguisme à l'église est un provisoire pis-aller, vu l'attitude peu conciliante des deux partis fennisant et svécisant.

Autre difficulté. Le Finnois lit beaucoup : les longs hivers qui le tiennent claustré, les soirées interminables l'y incitent. Or, il n'existe pas de livres catholiques en finnois, à part un catéchisme, une histoire biblique, quelques brochures, et la petite revue mensuelle *Uskon Sanoma* (*le Messager de la Foi*). Sans doute, les lettrés entendent aussi le suédois et l'allemand, voire l'anglais ou le français, et les livres écrits en ces langues peuvent être utiles dans les bibliothèques paroissiales. Mais n'oublions pas que beaucoup de catholiques sont pauvres et que beaucoup d'entre eux, surtout dans le sud-est, ne savent que le finnois. (Le suédois est parlé par une partie de la *bourgeoisie*, et principalement dans la capitale). Comment combattre l'influence du protestantisme sur la jeunesse catholique que, déjà par les manuels scolaires, sollicitent des idées contraires à celles de sa première instruction religieuse? Il y a, je le sais bien, l'église : où le sermon peut éclairer les fidèles, le chant les émouvoir, la communion les fortifier. Mais ici de nouveaux obstacles surgissent. En été, c'est l'exode presque général des citadins vers la campagne ou la mer — villégiatures et week-ends — qui rendent l'assistance à la messe dominicale moins assidue; en hiver, la coutume du lever tardif, surtout après les longues veillées qui précèdent les principales fêtes et les dimanches, et qui diminuent le nombre de communions fréquentes. Nous demandons forcément à ce peuple de grands sacrifices auxquels le protestantisme ne l'a point habitué (5).

Cependant, une bonne équipe d'ouvriers évangéliques, soutenus par un sérieux secours de prières et d'aumônes, pourra réaliser de belles choses en Finlande. Pour nous en convaincre, songeons aux résultats déjà acquis, et qu'il ne faut pas sous-estimer, eu

(5) Cfr. M. Buckx. *De Katholieke Kerk in Finland*, Amsterdam, 1924.

égard à la fondation toute récente de la mission. Tenons compte aussi non seulement de l'attitude plus que tolérante du gouvernement, mais de certaines aspirations du peuple. J'ai entendu répéter que le Finnois n'est pas mystique. Il ne l'est pas autant que le Russe, et pas davantage que les Scandinaves et Anglo-Saxons, épris comme lui du temporel : progrès matériel, confort, culture physique, etc. Mais il aime la musique d'église — on en exécute, à Helsinki, à des concerts profanes, — les cérémonies, les processions : l'Armée du Salut fait des adeptes, et de ma chambre au quartier d'Eira j'ai admiré plus d'une fois, à leurs réunions en plein air, une belle ferveur et une totale absence de respect humain. Allez à Valamo, à Petsamo : vous y verrez affluer les Finnois aux monastères orthodoxes pour admirer les offices et les chants. Ah ! quelles conquêtes feraient ici nos moines catholiques de Solesmes ou de Maredsous ! Mais, hélas ! les couvents y sont interdits, et les quatre qui existent encore, — orthodoxes — ne pouvant plus accepter de sujets finnois, et ne pouvant guère en attendre de russes, sont destinés à s'éteindre dans quelques années.

Il faut tenir compte aussi d'un mouvement très prononcé de retour au moyen âge, né sous l'impulsion du nationalisme. Comme on peut le voir, par exemple, à Helsinki, à la Bibliothèque Nationale et au Musée National — qui valent tous les deux une longue visite, — à Turku, au musée du château fort et à la cathédrale, la Finlande moderne, qui cherche dans sa grandeur passée des raisons de croire et de travailler à sa grandeur future, recueille et conserve avec soin toutes les reliques du moyen âge : manuscrits, statues, boiseries, bannières, etc. Outre la publication d'un ouvrage sur l'antique monastère de Brigittines de Naantali et la réédition du catéchisme de saint Pierre Canisius (dont la Bibliothèque Nationale conserve avec orgueil un rarissime exemplaire), il faut signaler un très intéressant ouvrage, dû à la collaboration de plusieurs historiens protestants, sur l'*Art religieux médiéval en Finlande*, qui témoigne de l'esprit le plus libéral en même temps que d'une admiration non dissimulée pour l'art (et, par conséquent, pour la culture) catholique. Il ne faut point s'exagérer l'importance, au point de vue apolo-gétique, de ces manifestations dont la religion n'est pas l'objet immédiat ; mais il ne faut pas davantage les négliger. Ce sont là signes d'un esprit nouveau, qui ne semble pas hostile au catholicisme. Je n'oserais pas prétendre que certains milieux ne demeurent pas pour le moins méfiants, pour ne pas dire davantage. Mais l'Eglise n'a jamais craint les obstacles. Elle n'attend rien des hommes ; mais elle ne dédaigne point leur collaboration, si elle compte avant tout sur la grâce de Dieu. La Finlande est l'objet de sa sollicitude la plus active. Un vrai catholique ne peut pas y rester indifférent.

CAMILLE MELLOU.

PROPAGANDE

Abonnés ! Envoyez-nous des listes de propagande.

L'envoi gratuit de la Revue sera assuré pendant un mois à toute personne que vous nous signalerez.

A propos de la publication d'« Hommes d'Etat »⁽¹⁾

Il convient, tout d'abord, de rendre aux éditeurs l'hommage très vif qu'ils méritent. Ce n'est pas d'aujourd'hui que la maison Desclée De Brouwer (Bruges) témoigne de son sens particulièrement averti. Sur le marché du livre, la Belgique a pris, grâce à d'excellentes initiatives, une place fort enviable. Alors que des éditeurs français de renommée mondiale succombaient sous le poids de leur propre démesure et — aussi — d'une législation fiscale qui s'attache, dirait-on, à brimer le commerce des choses de l'esprit, la plupart des livres et collections publiés chez Desclée faisaient, le plus honorablement du monde, leur trouée, leur chemin.

Et voici que, dans une présentation absolument remarquable, trois gros volumes reliés, avec illustrations en héliogravure, proposent au lecteur une série d'essais sur la pensée, la technique et les réalisations politiques de gouvernants réunis sous cette commune étiquette : *Hommes d'Etat*.

C'est le sort de toutes les entreprises faites en collaboration : diversité suppose inégalité. Si les directeurs de la publication, MM. A. B. Duff et F. Galy, se sont adressés à des compétences, comme on dit volontiers en ces temps de spécialisation, il reste que les mérites sont bien différents des dix-huit monographies ainsi mises bout à bout. Qu'on n'attende point de nous, d'ailleurs, des jugements de valeur. Il faudrait apporter, dans ce travail de discrimination, des qualités d'historien, tout autant que les vertus du critique. D'autre part, nous sentons très bien que certains sujets étaient de nature à mieux « rendre » que d'autres, plus ingrats. Le biographe de Metternich, par exemple, se trouvera plus à l'aise que l'historien de Nicéphore II Phocas, même si l'accent doit être mis — uniquement — sur l'homme d'Etat que fut l'empereur byzantin, sur l'homme d'Etat que fut le chancelier d'Autriche.

On pourrait, si l'on ne tenait compte de l'indépendance qu'ont le privilège de se réserver les directeurs et collaborateurs de pareille collection, marquer son étonnement au sujet du choix même des hommes d'Etat étudiés. Pourquoi Philippe de Macédoine, et non point Alexandre ? Au tome II, j'admets de fort bonne grâce Philippe II ; mais je réclamerais un *Richelieu*... qui manque. Et il me paraît que Bismarck a conquis le droit de figurer dans une galerie où ne sont oubliés ni Cavour, ni Thiers, ni Disraëli.

Encore une fois, ce seraient là chicanes passablement oiseuses. Injustes, au demeurant. Car on ne nous promet, ici, ni un panorama complet de l'histoire politique, ni le relevé exhaustif de tous les gouvernants qui marquèrent de leur forte personnalité un règne ou un régime.

Ce qui nous intéresse au plus haut point, — et ce que nous voudrions discuter, quelques instants, dans cet article qui n'est même pas un compte rendu sommaire, — c'est la notion, précisément, de l'homme d'Etat. M. Lucien Febvre nous y invite, lui qui, en manière de postface, dit son sentiment, sans détours, sur cette grosse question.

J'aime autant avouer, tout de suite, que cette postface du directeur général de l'*Encyclopédie française* (et M. Lucien Febvre dirige, en même temps, la Section historique du *Centre interna-*

(1) *Hommes d'Etat*. Série d'essais sur la pensée, la technique et les réalisations politiques de dix-huit gouvernants de tous les temps. Trois volumes reliés et illustrés. Bruges, Desclée De Brouwer.



Tailleur - 1^{er} Ordre
DUPAIX

Téléphone 17.35.79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

S. A. **“CEMSTO”**

CENTRALE DE NETTOYAGE
BRUXELLES



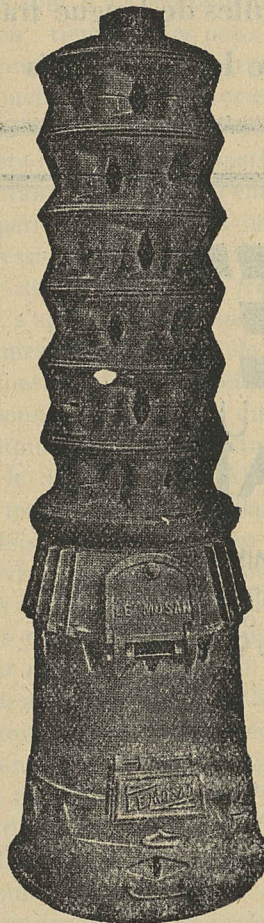
Nettoyage journalier
de bureaux, banques,
églises, écoles, etc.

Nettoyage des maisons privées à l'occasion
de déménagements

Lavage des vitres et façades en abon-
nement et pour une seule fois

Téléphone 12.59.88

20, rue du Béguinage



LE “MOSAN”

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux

ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES



Le “Mosan”

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

et absolument sans
danger

Société Anonyme

LES FONDERIES DE LA MEUSE
à HUY (Belgique)

Fabrique Belge de Jouets Bourrés

FABEL

WEERDE s/SENNE (Belgique)

TEDDY BEARS
CLOWNS
ESQUIMAUX
ANIMAUX

POUPÉES
ARTICLES DE
FANTAISIE
NOUVEAUTÉS

JOUETS BOURRÉS EN FLANELLE ET PELUCHE
TOUS JOUETS EN BOIS



DÉLICIEUX!..
EXQUIS!..

s'écrie tout fumeur de Careesco
Faire l'essai c'est savourer tou-
jours

CARESCO

résume qualité, douceur, fraîcheur

CARESCO

produit par son arôme la bonne
humeur

Manufacture de cigares CARESCO

G. VERHOEVEN & C^{ie}, MOLL

Nous demandons des agents partout

NOËL et NOUVEL AN aux

SPORTS D'HIVER

RÉDUCTIONS

pour toutes inscriptions reçues avant le 1^{er} décembre



Demandez prospectus et renseignements
gratuits aux

Voyages COLOMB

82, rue des Colonies, BRUXELLES — Tél. 12.58.78

INSTITUT DES
Religieuses Ursulines
de l'Union Romaine

RUREMONDE (Limbourg hollandais)

Cours spécial pour jeunes filles de langue française, désirant apprendre le néerlandais

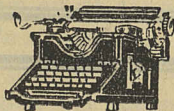
OLIVETTI
LA MARQUE DE
CONFIANCE



Modèle MIKRON
Une machine à écrire robuste à la portée de chacun. 50 fr. par mois ou 995 fr. comptant.



Modèles SIMPLEX et ICO portatifs pour le travail courant et les déplacements. A partir de 75 fr. et 88 fr. par mois.



Modèle OLIVETTI M. 40 la machine idéale pour le bureau. 12 avantages exclusifs. A partir de 176 fr. par mois.

DEMANDEZ, SANS ENGAGEMENT, NOTRE DOCUMENTATION GRATUITE

OLIVETTI

35, RUE DE L'ÉCUYER • BRUXELLES

Service partout

Bon pour une documentation gratuite

NOM

ADRESSE

R. C.

LOI DU 10 JUIN 1937

Extension des Allocations Familiales

ALLOCATIONS ANNUELLES

payables par trimestre, sauf modification par Arrêté Royal

Pour un enfant	Frs	225,00
Pour deux enfants		585,00
Pour trois enfants		1,221,00
Pour quatre enfants		2,253,00
Pour cinq enfants		3,705,00
Pour six enfants		5,157,00, etc.

Minimum de Contrainte

Maximum de Facilités

en vous adressant à



“LA FAMILLE”

Caisse Mutuelle d'Allocations Familiales

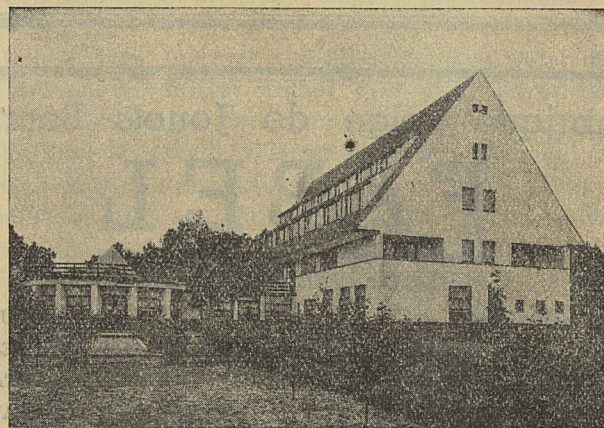
26, rue du Boulet

BRUXELLES

Tél. : 11.81.90 (3 lignes) C. Ch. Post. : 430.14

O. L. Vr. ter Heide

Maison de repos pour dames, demoiselles et enfants
à Rijmenam lez-Malines



Séjour de vacances — Cure de repos — Confort moderne — Promenades dans sapinières — Parc 3 hect. — Tennis — Bassin de natation privé et surveillé — Chapelle attenante — Desservie par religieuses
Infirmière attachée à la maison — Ouverte toute l'année

Téléphone : Rijmenam 65

Adresse : Mlle ODILE PEETERS, Directrice

O. L. Vr. ter Heide-Rijmenam

lional de Synthèse) m'a paru un morceau bien pauvre. Passons condamnation sur la langue, qui est, tout à la fois, emphatique et indigente. A la lumière (?) de ces quelques pages, on serait tenté d'admettre que le personnage historique n'est qu'une création assez artificielle de l'imagerie d'Epinal : c'est la masse qui pousse l'homme d'Etat en avant (« Ils me mènent; donc, je suis leur chef. »).

Est-il besoin de dire que ce n'est pas la première fois que la critique historique se pose le problème de l'individuel ou du collectif? On a écrit, sur ce sujet, des bibliothèques entières. Pour les uns, le collectif prime l'individuel, en ce sens qu'il peut seul rendre compte des grandes manifestations de la vie économique et de la vie sociale, des institutions, des phénomènes intellectuels, religieux, etc. Et comme nous allons de plus en plus vers l'interprétation idéologique de l'histoire, comme nous abandonnons l'*homo bellicosus* au profit de l'*homo economicus*, c'est là une théorie qui tend à s'implanter chaque jour davantage.

Mais les partisans du facteur individuel ne désarment pas. Ils font observer que le personnage historique existe. Que, non seulement il existe, mais il agit. Un Napoléon a changé le cours du destin. Et le mot fameux de Pascal est toujours vrai, même s'il ne s'applique, cruel et lourd de sens, qu'au nez de Cléopâtre. D'ailleurs, admettre la primauté du collectif, c'est introduire, du même coup, dans le développement historique un certain déterminisme, une loi d'évolution, tout au moins, que contredit singulièrement le jeu du hasard. Sans doute, un humoriste comme Bernard Shaw tire, des incidences du hasard, des conclusions malignement cocasses. Mais il y a une anecdote (le cheval de Bonaparte a soif; il se dirige vers le fleuve, trouve un gué; l'armée française, par ce gué, tourne les Autrichiens : et c'est la victoire de Lodi), une anecdote fameuse et peut-être véridique qui illustre d'un jour singulier les caprices du destin.

La vérité semble bien résider, comme souvent, dans une attitude « moyenne ». Le cas fortuit joue un rôle en histoire, et le grand homme — l'homme d'Etat — peut pétrir, de ses mains, le visage de l'avenir. Il n'en est pas moins vrai que ce que nous appelons le hasard n'est, souvent, qu'une création de notre ignorance. Parce que nous manquons d'informations sur les données du problème historique à résoudre, il nous arrive de faire intervenir, tel le *deus ex machina*, ce Fatum aveugle et tout-puissant à qui nous confions les ficelles des marionnettes. Quant à l'influence réelle du personnage historique, elle est subordonnée, c'est trop évident, au climat, à l'atmosphère. Pour que réussît la Réforme, encore fallait-il autre chose que le génie de Luther : il fallait que les abus eussent provoqué une désaffection de la masse catholique à l'égard de l'Eglise de Rome; il fallait aussi, sans doute, qu'une découverte technique comme l'invention de l'imprimerie permît aux protestants de répandre vite et partout leurs manifestes et libelles.

Et, plus près de nous, il tombe sous le sens que le succès de la révolution des Chemises noires s'explique par le climat sentimental de l'Italie d'après Vittorio Veneto. Le dynamisme de Mussolini n'est pas en cause : lui seul, le Duce, pouvait entraîner sur ses pas des cohortes de jeunes hommes, prêts au sacrifice suprême pour que vive la Patrie. Mais on ne crée point, fût-ce à coups de harangues enflammées ou de campagnes d'agitation, la mentalité révolutionnaire. Celle-ci doit préexister. Et c'est alors seulement que le chef se révèle, stimule les tièdes, convertit les sceptiques, galvanise les convaincus... et emporte la victoire.

J'en reviens à la postface regrettable de M. Lucien Febvre. Pour déplorer que le bobard romantique de la masse créatrice trouve encore une oreille complaisante chez le titulaire de la chaire d'Histoire de la civilisation moderne au Collège de France. A la fin du XVIII^e siècle, on a cru, en effet, dur comme fer, que le « déterminant » devait être cherché dans la conscience

collective des foules. On enseignait — on enseignera pendant un demi-siècle, au moins — que l'*Illiade* et l'*Odyssée* doivent être attribuées à ces chanteurs anonymes (les aèdes) qui n'auraient fait que de mettre en musique les chants inspirés et confus de la multitude. Sur un thème aussi faussement généreux que celui-là, Hugo, pour ne citer que lui, est bien capable d'aligner des strophes et des sottises également monumentales. C'est de ce romantisme ampoulé et faux que nous viennent, en droite ligne, les figures allégoriques de la Démocratie, de la Justice, de la Liberté (avec majuscules). On invente le style « dessus de pendule ». Tous les nains sont d'accord pour humilier les géants. Plus de place pour le lion : rien que des poux dans sa crinière!

Romantisme pas mort, hélas! Et qu'il se soit trouvé un M. Lucien Febvre, historien « distingué », comme on dit dans les rapports de congrès internationaux, pour accoucher de ce lourd arrière-faix qu'est la postface d'*Hommes d'Etat* : l'aventure est décevante et pleine d'enseignements. Elle nous enseigne que l'expérience n'a jamais instruit les théoriciens. Pour avoir fait profession, toute sa carrière, de dresser des synthèses, le directeur de l'*Encyclopédie française* tient mordicus à ses fétiches. Qui s'appellent les lois de la conjoncture historique. Nous sommes en France. Cela se sent. Et je-te-raisonne, et je-te-démontre, et je-t'explique ceci et je-t'explique cela... Tout personnage historique, qu'il soit Führer ou Duce, financier ou capitaine, l'homme d'Etat, le vrai, dérange les calculs fondés sur le déterminisme. Alors, on préfère en appeler au verdict des masses. Front Populaire, tu n'es pas si loin!...

Mais que ces réserves (qui ne s'adressent qu'à M. Lucien Febvre) ne nous empêchent pas de louer congrûment les trois volumes que publie la maison Desclée. Des historiens diront, dans cette Revue, les mérites de telle ou telle monographie. Pour moi, qui ai surtout lu avec soin le premier volume (*Philippe de Macédoine*, par Victor Chapot; *Caïus Gracchus*, par André Oltramare; *Sylla*, par Léon Homo; *Constantin*, par Jean-Rémy Palanque; *Théodoric*, par Maurice Rey; *Nicéphore II Phocas*, par O. Tafrali), je voudrais souligner l'intérêt particulièrement vif des deux essais qui retracent l'œuvre de Caïus Gracchus et la figure de Sylla. Peut-être bien que, fils de la Louve, nous sommes surtout sensibles à la « romanité ». Il y a là un autre problème encore. Et que je résoudrais, une fois de plus, pour ma part, dans le sens de l'individuel.

FERNAND DESCNAY,
Professeur à l'Université de Liège.

LECTURES

Livres — Revues — Journaux

LA PAIX

La Revue de Paris publie des notes inédites de Jules Cambon, le grand diplomate qui représentait la France à Berlin en 1914. Nous en détachons ces lignes :

Le 25 janvier 1919, M. Cambon eut avec M. Vandervelde, chef du parti socialiste belge et délégué à la Conférence, une conversation dont il crut bon de noter l'essentiel.

« Il me parla, écrit l'ambassadeur, des revendications de la Belgique sur la navigation de l'Escaut, sur le droit de communiquer avec le Rhin, à travers le Limbourg.

Il se déclara hostile à tout accroissement territorial. Cependant, il demanda une rectification de frontière du côté de Malmédy, qui restituerait à la Belgique les parcelles des pays wallons qui ont été attribuées à la Prusse par le Congrès de Vienne. Enfin, il se félicita, qu'en ce qui concerne le Luxembourg, la France fût d'accord avec la Belgique.

» En réalité, le programme de Vandervelde ne diffère pas de celui des autres partis belges.

» M. Vandervelde me parla ensuite de la situation intérieure de la Belgique.

» Puis, il me parla de la rive gauche du Rhin, et, comme unique représentant du parti socialiste à la Conférence, il se montra hostile à toute annexion des provinces rhénanes à la France.

» Je lui répondis qu'en tout cas, il était nécessaire pour la Belgique et pour la France qu'elles fussent mises à l'abri de brusques agressions comme celle de 1914, que, par conséquent, tout établissement militaire et tout rassemblement de troupes, hormis celles de la police, devraient être interdites dans un certain rayon.

» M. Vandervelde me fit alors remarquer qu'il faudrait peut-être prendre des précautions de même nature pour protéger l'Allemagne. A quoi je lui répondis que le *no military land* qui serait établi pour nous protéger protégerait également l'Allemagne.

« Il y a au surplus quelque contradiction dans ce qu'on attend de la Société des Nations; on veut qu'elle impose la paix à ceux qui menacent de la troubler, et que, pour y parvenir, elle veille au maintien du *statu quo* européen; en même temps on la considère comme un agent de progrès répondant aux aspirations des peuples et secondant le développement de la démocratie dans le monde. C'est là que gît la difficulté de sa tâche.

» L'homme n'est pas aussi changé qu'on pense. Il obéit toujours aux mêmes instincts, et la Société des Nations échouerait si elle prétendait faire obstacle aux mouvements qui sont la manifestation même de la croissance des peuples. La difficulté sera toujours de distinguer si ces fermentations qui, de temps à autre, troublent la surface du monde, sont un inutile et infécond désordre, ou, tout au contraire, les premiers symptômes d'une vie naissante. Qui sera le juge de tout cela?

» La Société des Nations ne pourra donc pas obéir à des idées absolues, ni à des principes dogmatiques. Comme elle poursuit une œuvre politique, elle se conduira suivant les règles de la politique. Elle tiendra compte de l'impérieuse réalité; elle saura que le premier besoin des nations est d'assurer leur sécurité; par la force même des choses, elle aura à concilier la conception nouvelle qui a présidé à son propre établissement avec la nécessité des accords particuliers que les nations peuvent être amenées à former entre elles.

« Le président Wilson prétend instaurer la justice sur la terre, et nous sommes obligés de nous contenter de faire pour le mieux dans ces parties de l'Europe orientale, où les nationalités sont mêlées et les frontières incertaines; c'est poursuivre la quadrature du cercle que de chercher des frontières qui ne froissent aucune conscience, ni aucun intérêt.

» De combien d'injustices chargeons-nous l'œuvre de bonne foi que nous cherchons à accomplir? Quelles semences de haine laissons-nous tomber sur un sol ravagé?

» Si on y pensait trop, on n'oserait pas aboutir, et la paix du monde veut qu'on aboutisse.

Ce fut au début de mars que le Conseil supérieur étudia le rapport de la Commission des Affaires belges.

A l'origine, M. Clemenceau avait pensé garantir la Belgique

et la France en les rendant complètement solidaires l'une de l'autre. La réalisation d'un pareil projet ne pouvait s'effectuer que si les revendications belges à la Conférence recevaient tout d'abord satisfaction par l'abrogation des traités de 1839 qui garantissaient la neutralité belge.

Le 8 mars, les conclusions du rapport technique, favorables à cette abrogation, furent adoptées par le Conseil des Dix.

Jules Cambon constata qu'une décision aussi importante, tout en répondant aux vœux des Belges, n'en était pas moins susceptible de provoquer ultérieurement des malentendus.

« Je crains, disait-il, que, sous couleur de fortifier la Belgique, la suppression de sa neutralité garantie ne l'affaiblisse.

» La Belgique s'imagine volontiers que sa neutralité n'a pas d'autre objet qu'elle-même. C'est une erreur. Dans l'esprit des gouvernements européens, la neutralité belge était une garantie contre la prétendue politique d'envahissement de la France et contre sa volonté de déchirer les traités de 1815. C'était un dogme pour la vieille diplomatie européenne que la France avait été et serait toujours le trouble-fête de l'Europe.

» La Prusse avait grand soin d'entretenir cette erreur et l'Angleterre de Palmerston, qui était un artiste en révolutions, avait tendance à faire comme la Prusse, tandis que la Russie de Nicolas I^{er} et l'Autriche considéraient la France, même celle de la Restauration, comme un séminaire de jacobins...

» ... En réalité, en 1870, comme en 1914, la neutralité belge a singulièrement servi la France. Elle a été respectée en 1870 par l'Allemagne et violée en 1914. Elle a appelé l'Angleterre plus rapidement sur les champs de bataille... C'est merveille que la puissance qui en faisait une arme contre nous soit celle même qui l'a violée. Cette circonstance extraordinaire ne modifie pas l'intérêt qui, à mon sens, s'attache pour nous au maintien de cette neutralité.

« Décidément, l'intelligence m'apparaît de plus en plus comme la compréhension des rapports des choses, et un polémiste, si brillant qu'il soit, un politicien, habile à parler des faits actuels, un ministre, même énergique, peuvent être des gens d'esprit et de talent; ils ne sont pas intelligents s'ils ne voient pas l'enchaînement des faits.

Soudain, tout le monde se lève. Un huissier du ministre des Affaires étrangères, en culotte courte, précède les délégués allemands et les annonce : « Messieurs les plénipotentiaires de l'Empire allemand. »

On a placé ces messieurs à une table au centre du carré formé par les tables occupées par les délégations alliées.

Ils entrent, très pâles et très émus. A peine sont-ils assis que M. Clemenceau se lève et prononce un discours très concis, mais dont chaque mot porte.

Il parle en vainqueur. D'un mot, il rappelle, sans la nommer, l'année 1871, en parlant de la deuxième paix de Versailles; on sent le contraste entre ce qui s'est passé alors et ce qui se passe aujourd'hui. Il est difficile de dire plus et ses paroles font impression sur l'assemblée silencieuse.

Un interprète les traduit en allemand. Malheureusement, il traduit mal, il hésite et il bâonne.

Après lui, M. de Brockdorff-Rantzau prend la parole en allemand. Son discours est la répétition de celui qu'il a prononcé à Weimar pour rejeter sur les Alliés une partie de la responsabilité de la guerre.

Il se plaint de la continuation du blocus de l'Allemagne après la cessation des hostilités. Puis il fait appel à l'union des peuples, flatte les socialistes, et veut que l'Allemagne soit un des ouvriers du progrès démocratique.

Si ce discours avait été dit d'un autre ton, plus court et moins agressif, il eût peut-être fait quelque effet; mais, dès les pré-

miers mots, M. de Brockdorff-Rantzau fit preuve du manque de tact qui caractérise les Allemands, en nous disant qu'il se sentait entouré de haine.

Il ne se leva point pour prononcer ce discours et il ne le fit précéder d'aucune formule de politesse. Il ne s'adressa à personne et ne dit ni « M. le Président », ni « Messieurs ». Ce détail est peut-être ce qui frappa le plus M. Wilson, qui fut très indisposé du manque de courtoisie du personnage.

Après que M. Clemenceau eut annoncé que les négociations se poursuivraient par voie de notes écrites et donné quinze jours aux Allemands pour répondre, il demanda si quelqu'un avait une observation à faire.

— Non, pas de notre côté, dit sèchement, en français, et toujours sans se lever, M. de Brockdorff-Rantzau.

M. Clemenceau déclara alors la séance levée, et il pria les délégués des puissances alliées de rester à leur place. Les délégués allemands se retirèrent et tout le monde remarqua l'émotion à laquelle ils étaient en proie. M. de Brockdorff-Rantzau faisait effort pour dominer ses sentiments, mais tout le trahissait et la colère lui sortait par les yeux.

Quand il avait parlé de la haine dont les délégués allemands étaient entourés, il avait exprimé les sentiments qu'il éprouvait lui-même, et l'on ne pouvait penser sans ironie à tout ce que cachait de fureur les grands mots d'humanité, de progrès, de civilisation et de démocratie dont il s'était servi.

Au moment où les délégués allemands étaient entrés, il y avait, dans le cœur de tout le monde, un sentiment de pitié. Quand ils sont sortis, la pitié n'existait plus, ils avaient évoqué la haine.

Aussitôt, nous échangeâmes nos impressions sur le spectacle que M. de Brockdorff-Rantzau nous avait donné. Je demandai à M. Wilson ce qu'il pensait.

« Je n'ai jamais rien entendu de plus stupide, ni de plus déplacé », me répondit-il.

Je posai la même question à M. Lloyd George, qui me fit la même réponse. Quant à M. Balfour, il trouvait Brockdorff ridicule. « Ces Allemands, me dit-il, ne connaissent nulle mesure. M. Clemenceau nous a parlé de négociations écrites; nous allons être submergés par les papiers, mais ce discours est celui d'un homme qui ne parlait pas pour nous. »

M. Orlando trouvait que M. de Brockdorff avait fait de la polémique et que cela était tout à fait hors de propos. Que fût-il arrivé si quelqu'un, parmi les Alliés, avait relevé son langage? En somme, chacun blâmait la manifestation du comte de Brockdorff; son air, son ton, son manque de courtoisie avaient froissé le monde, et particulièrement les Américains.

En y pensant, je suis porté à croire que cette insolence cachait une émotion dont M. de Brockdorff était à peine maître. C'est ainsi que je m'explique qu'il ne se soit pas levé, et les mots imprudents employés par lui dans sa harangue, et qui ne marquaient que la profondeur de son humiliation.

Mais la presse allemande ne relèvera que la fermeté du ton, et cela ne sera pas pour faciliter la tâche des plénipotentiaires.

Pendant la séance, les membres de la délégation française paraissaient les plus fermes et les plus libres d'esprit : M. Clemenceau regardait à droite et à gauche, comme s'il voulait saisir l'impression que le discours de Brockdorff faisait sur chacun de nous. M. Wilson ne quittait pas des yeux le comte de Brockdorff lisant son manuscrit; M. Lloyd George, lui aussi, regardait attentivement les Allemands, pendant que Balfour, étendu dans son fauteuil, bâillait largement.

Nous partîmes au milieu du même appareil qui nous avait accueillis, au travers d'une foule plus curieuse qu'enthousiaste. Nous étions au 7 mai. C'est un 7 mai que le *Lusitania* avait été coulé. M. de Brockdorff l'avait sans doute oublié.

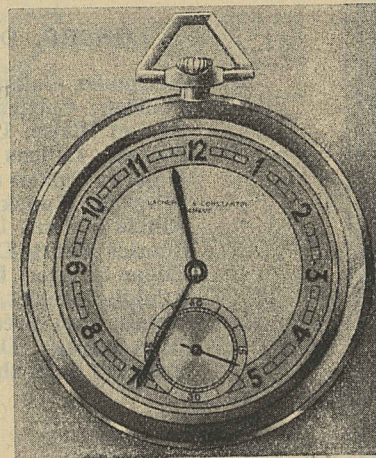
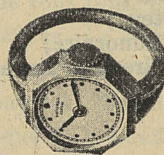
COUSEMANS

JOAILLIER ET ORFÈVRE

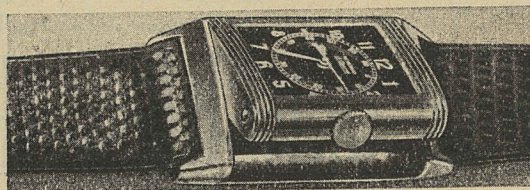
DE LL. MM. LE ROI ET LA REINE

se rappelle à votre bon souvenir et attire votre attention sur l'extension de son département horlogerie.

Les premières marques

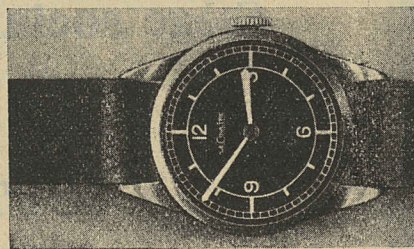


VACHERON ET CONSTANTIN
Or mixte.



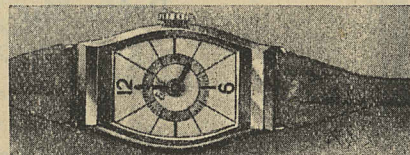
LE COULTRE
« REVERSO »

TISSOT
PONTIAC
ZIGMA
et autres
marques



LE COULTRE

ATELIER SPÉCIAL
DE RÉPARATIONS



OMEGA

25, avenue de la Toison d'Or
BRUXELLES

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télégr. : « Générale » Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 261.

CAPITAL fr,	796.000.000.00
RÉSERVE fr,	1.144.525.000.00
<hr/>	
FONDS SOCIAL fr,	1.940.525.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;
Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;
Gaston Blaise, Directeur;
Auguste Callens, Directeur;
le baron Carton de Wiart, Directeur;
Willy de Munck, Directeur;
Albert d'Heur, Directeur;
Charles Fabri, Directeur;
Edgar Sengier, Directeur;
Adolphe Stoclet, Directeur;
Firmin Van Brée, Directeur;
Jules Bagage, Directeur honoraire;
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLEGE DES COMMISSAIRES :

MM. Edmond Solvay;
Léon Eliat;
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
le baron A. d'Huart;
le baron de Trannoy;
Paul Hamoir;
H. Vermeulen,
le comte Patoul.
Henri Goffinet,

Le Secrétaire,
M. Camille Lepêche.

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques
Comptes de Quinzaine à Taux Variable
Prêts sur Titres

Coffres-Forts
Dépôts de Titres et de Valeurs
Lettres de Crédit

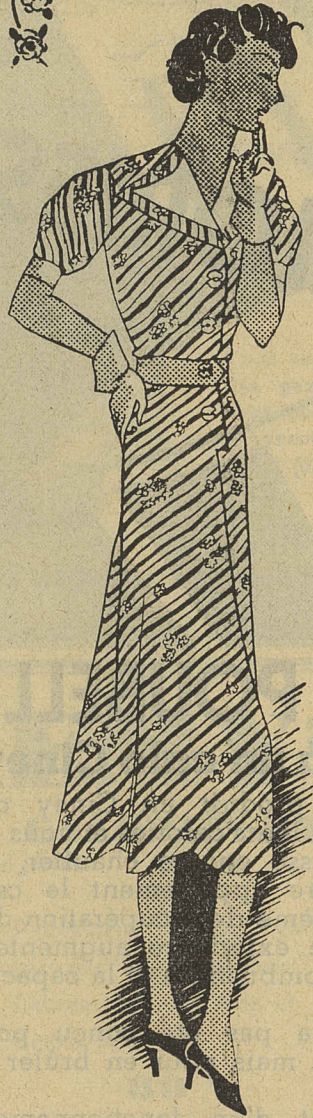
Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles;
Square Sainctelette, 17, Bruxelles;
Boulevard Bischoffsheim, 38, Bruxelles;

Rue du Balli, 79, Ixelles.
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue des Tongres, 62, Etterbeek;
Rue Général Leman, 8, Etterbeek;

*Vos jolies robes resteront fraîches,
si vous les faites
en Tobralco.*

Un tissu garanti () par Tootal.*



CHOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R) nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

Nouveau prix :

fr. 10⁵⁰
LE METRE
Largeur 91/92 cm

(*) LA GARANTIE TOOTAL :

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur la lisière.

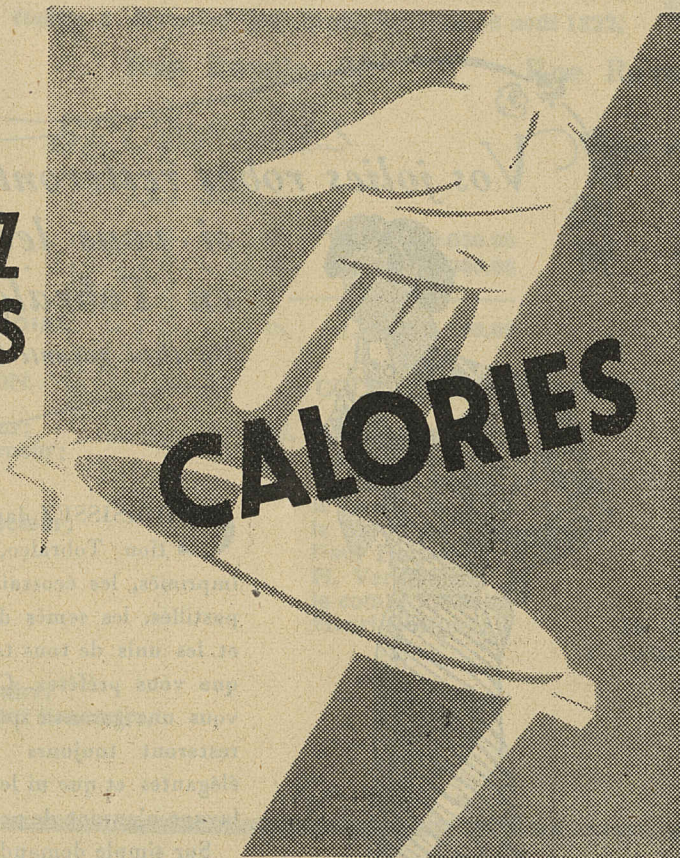
TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

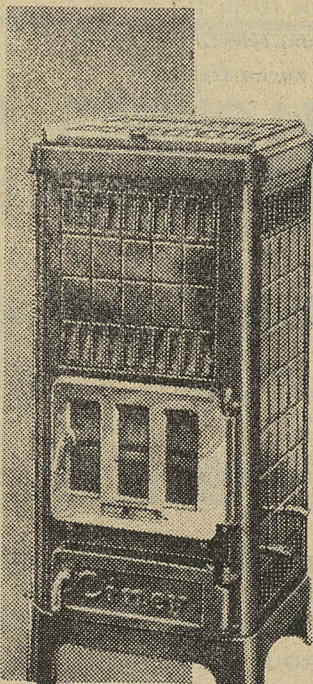
C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins.

TOOTAL (Dépt. R) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.

**NE JETEZ
PAS VOS**



**DANS LA POUBELLE:
confiez-les à un calo Ciney.**



Les cendres que produit un Ciney ont donné la totalité de leurs calories et vous ne jetez rien qui puisse encore chauffer, en utilisant pour votre appartement le calo Ciney, dont le système de récupération des gaz et l'enveloppe extérieure augmentent le rendement du combustible et la capacité de chauffe.

Le calo Ciney n'a pas été conçu pour brûler du charbon, mais pour en brûler le moins possible.

Coquet, propre et d'un fonctionnement régulier, voici un calo Ciney qui fera le confort de votre appartement.

Le catalogue général Ciney vous sera envoyé sur demande par Les Forges de Ciney, à Ciney.



**LES FORGES DE CINEY S
A**

Une réalisation
merveilleuse des

FONDERIES DU LION

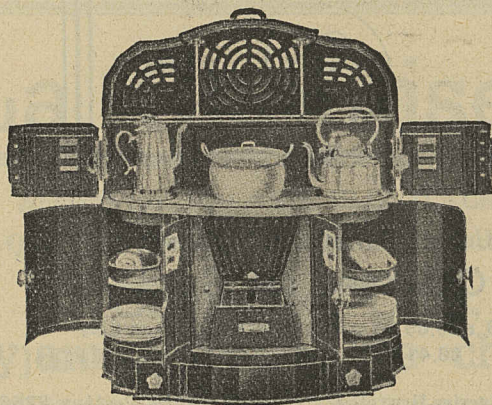
FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

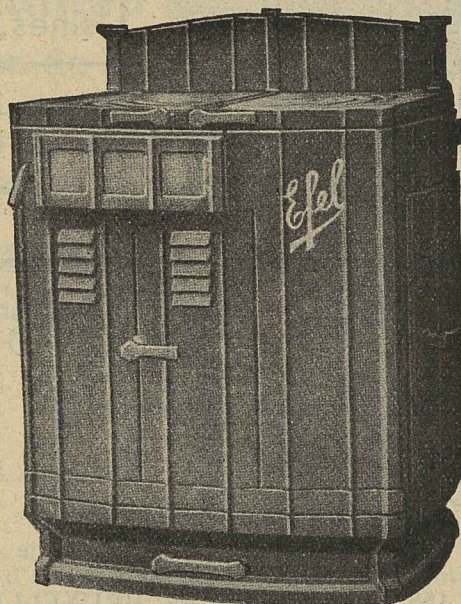
Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu

Poêles Parisiens — Poêles Flamands
Poêles Crapauds — Poêles Triangulaires
Cuisinières — Poêles Buffet

Foyers — Dressoirs



Tous ces poêles ont le pot brûleur
des gaz breveté **FEL** donnant
tous les avantages détenus par un
souvercle économique sans aucun
de ses inconvénients



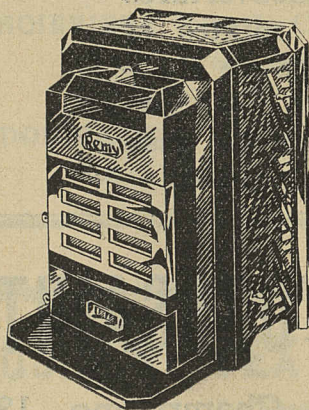
Dressoir au charbon et gaz N° 275 (fermé)

Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre

Le "REMY"

FOYERS ET CALORIFÈRES

BREVETÉ DÉPOSÉ



Rendement unique, garanti
par des essais officiels aux
Laboratoires des Arts et Mé-
tiers à Paris

89 %

de rendement moyen

UNIQUE

Prix sans concurrence pour
leur capacité de chauffe


S. A. des Fonderies de l'Eau-Noire

COUVIN (Belgique)

CUISINIÈRES — CRAPAUDS — TRIANGULAIRES

FOURNEAUX DE CUISINE

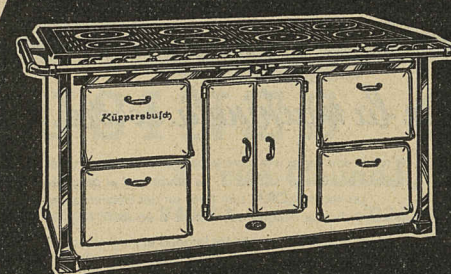
Poêles pour grands halls



Cuisinières
de la plus pe-
tite de ménage
à l'installation la plus importante.



Pour
PENSIONNATS,
INSTITUTS,
CONVENTS,
ÉCOLES
MÉNAGÈRES
CASERNES,
etc.



KUPPERSBUSCH

SALLES D'EXPOSITION

35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles



CUISINIÈRES

GAZ
CHARBON
MIXTES
ÉLECTRICITÉ

Usines *Kressit*
S. A.

38, Avenue Rittweger
Haren - Bruxelles
TÉLÉPHONE : 15 76 91

**POÊLES
GODIN**

R. RABAUX & C^{ie}

158, Quai des Usines, BRUXELLES
et à Guise (Aisne) France
EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

MANUFACTURES DE
COLS, CHEMISES, PYJAMAS

pour hommes, dames et enfants

LINGERIES DAMES ET FILLETTES

ROBES FILLETTES — COSTUMES GARÇONNETS

L A Y E T T E

M O U C H O I R S

Ets L. CLÉMENT



Usines, Bureaux, Comptabilité

340, Chaussée de Gand, 340

TÉLÉPHONES : 26.09.85 Administration et Faux-Cols

26.41.48 Comptabilité, Chemises, Lingeries

Adr. Télég. Lingeries-Bruxelles — Chèques Postaux 2256.39
Registre du Commerce de Bruxelles n° 6130

Ameublement général

LUCIEN LIAGRE

15, rue des Moineaux, Bruxelles

Téléphone : 12.36.49

Compte Chèques : 1972.45

Registre du Commerce Bruxelles : 65897

SOIERIES ET TISSUS D'AMEUBLEMENT
TAPIS ET CARPETTES EN TOUS GENRES
LINOLÉUM ET COUVRE-PARQUET SYKOLÉUM
EXCLUSIVEMENT EN GROS

Spécialité de Linge de Table

Couvre-lits — Couvertures
Toiles pur fil mixtes et
coton pour draps de lit —
Taies d'oreillers — Ser-
viettes de toilette en tissu
éponge et damassé

Maison Ed. TOUSSAINT

13, rue Philippe-de-Champagne, 13

BRUXELLES

Téléph. 11,61,20

Compte Chèques
Postaux : 8931

Reg. Com. Brux.
N° 7691-7692

Comme la machine à écrire...

le ruban doit porter une marque de fabrique réputée consti-
tuant une garantie de qualité, de rendement et de durée.
Les rubans LORA, sont livrés sur des bobines appro-
priées à chaque marque de machine à écrire.

Ils se fabriquent en toutes largeurs et combinaisons de
couleurs fixes ou copiantes, encrés 1 côté ou 2 côtés.

Pour répondre à tous les besoins, les rubans LORA se
fournissent en trois degrés d'encrage : LÉGER, MOYEN,
FORT.

Un de ces encrages vous convient particulièrement.

LORAI
PRODUIT BELGE
Reclamer-les à votre fournisseur



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre climat exige des vêtements chauds. La chaleur de la laine est la plus saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

LAINES A TRICOTER

Laines pour Bonneteries et Tissages

■ ■ ■

Les Laines de Ste-Gudule

Chaussée de Menin MOUSCRON

Prix spéciaux aux communautés se recommandant de la Revue

La Chemiserie

Anciens Etablissements ELIE FLACHE, s. a.

20, Quai des Moines, GAND—Bureaux : 15, rue Traversière

**Chemises, Cols,
Pyjamas, Robes de chambre**

Tissus **SERVICERTUS** en exclusivité

TISSAGE DE COTON

La Coriandre

Société Anonyme

Bureaux et Magasins:

rue de la Coriandre, GAND

Spécialité d'Articles Blancs, Teints et Imprimés
pour toutes Lingeries

Téléphones 103.14 — 129.99 — 184.55

USINES A GAND ET A SLEIDINGE

Tissage de Soieries DE VOS FRÈRES S. A.

WAEREGHEM [Belgique]

SOIERIES : Crêpe de Chine (belles qualités) — Crêpe
sablé — Crêpe Maromat — Toile de soie — Crêpe
satin — Satins pour processions.

DOUBLURES : Brochés — Crêpes façonnés — Satins —
Serges, etc.

Séb. Polis Verviers

Téléphones : 122.04 - 124.70
Part. : 122.05 - 107.56

Télégr. : SELIS
V Code 1929

Importation directe
des pays d'origine
de laines de toutes
— provenances —

Stock important en toutes qualités

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

**Fileture - - Tissage
Apprêt & Teinturerie**

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE — DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECCLÉSIASTIQUES

USINES CARDA

4, rue Gounod, ANVERS

Téléphone : 747.82

Télégrammes : « Mentor » Anvers

CRIN VÉGÉTAL

Ressorts, Kapok, Toile de Jute, etc. pour Matelas,
Coussins, Clubs, etc. Fournisseurs aux Couvents,
Pensionnats, Hopitaux, Crèches, Asiles, Missions.

ANCIENNE MAISON BELGE DE CONFIANCE

PRODUITS KRIMPEN

SOCIÉTÉ ANONYME STUIVENBERG-MALINES

Reg. du Com. : Malines 4912 Adr. tél. : Coene-Stuivenberg, Malines
Compte Ch. Pos. : n° 340.15 Téléphone : 1174 (2 lignes)

Représentation générale :

Firme **COENE-GEETS, Malines**

Insecticides, Fongicides, Désinfectants horticoles.

Produits pour la pulvérisation d'hiver des arbres fruitiers. — Produits pour pulvérisation au printemps et en été sur fruits, fleurs, légumes.
— Produits pour poudrage à sec. — Moyens de protection divers.
— Désinfectants. — Lutte contre les rats, souris, etc.

Le Bon Pain produit par la meilleure farine provenant des
MOULINS « CONCORDIA », à AUVELAIS-GROGNEAUX

LE PLUS ANCIEN MOULIN DE BELGIQUE

(Le premier moulin de Grogneaux fut construit par les religieux de l'Abbaye de Floreffe en 1138)

Complètement transformé et modernisé en 1931

PRODUCTION JOURNALIÈRE : 55.000 KILOS BLÉ

Farines supérieures pour boulangerie et pâtisserie

OOO - Extra - Gruau

Franco toutes gares par wagon ou domicile par auto

Téléph. : **Tamines 22**

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP. Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

O. Chèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

IMPORTATION DIRECTE

des Grands Vins de Bordeaux, de Bourgogne, d'Oporto,
de Champagnes et de Liqueurs de marques

Em. De Ridder-Laenen & Fils

27, Grand'Place

MALINES

Maison fondée en 1854
Chèques postaux 365.80

Reg. du Com. n° 269
— Téléphone 158 —

Entrepôts particuliers :

Tuileries (Dyle), 10

Longue rue des Bateaux, 61

VIN DE MESSE

GRENVIN

GRANDS ENTREPOTS VINICOLES
DE PRODUITS D'ORIGINE

67, rue de la Villette
MARCINELLE



MAISON DE CONFIANCE

VINS FINS D'ORIGINE

Monopoles et exclusivités :

Bourgognes : **PASQUIER-DESVIGNES ET FILS**, de Saint-Lager.

Beaujolais : **CLOS DE LA DIME**, Claudius Foillard, de Romanèche.

Bordeaux : **DOMAINE DE MONTGIRAUD**, Vuillaume, de Blanquefort.

Champagne : **JAUBERT ET Cie**, Epernay.

Moscatel : **PRINCEP-ARNO MARISTANY ET Cie**.

Malaga : **GROSS HERMANOS**, de Malaga.

Grand choix : Porto — Madère — Malaga — Rancio — Banyuls — Muscat de Frontignan — Muscat de Valence.

Apéritifs de toutes marques.

Vins blancs et rouges supérieurs de table.

Vins pour le SAINT SACRIFICE DE LA MESSE

Provenances : **TARRAGONE — SAMOS — BANYULS**

Copies des certificats à la disposition du CLERGÉ

50 années d'expérience

MOULINS DE PERUWELZ

SOCIÉTÉ ANONYME
PÉRUWELZ

Farines de première qualité
et de grand rendement

PAR WAGON FRANCO GARE

Tél. 66 Péruwelz

MOULINS BRISACK

CHARLEROI

FARINES SUPÉRIEURES

PAR WAGON FRANCO GARE

Téléphone 12.200 (3 lignes)

S. A. Moulins de Gheel, à Gheel

S. A. Moulins Hellemans, à Lierre

0

MÊME direction
MÊME qualité : La meilleure

0

Farines de froment

Farines de seigle

PORTO - SHERRY - MADÈRE - MALAGA
Bordeaux - Bourgognes - Champagnes - Spiritueux

The Continental
Bodega Company

Demandez notre Prix courant général (gros-détail)

Siège social : BOULEVARD ÉMILE JACQMAIN, 50, BRUXELLES
Téléphone 17.53.69 R. C. Bruxelles 8574

Moulins "Métropole"

Société anonyme

Schooten-lez-Anvers



Farines de haute qualité

Spécialité de farines supérieures
OOO — EXTRA — GRUAU

Nos sons, rebulets et remoulages se recommandent

Livraisons franco toute gare

Tél. Anvers 586.70 - 583.47

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

VINS FINS

Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE
PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes

Fabrique de Fruits
confits et Conserves

Vruchtenconfijt-
en Conservenfabriek

S. A.

N. V.

JACOBS & BEYERS

IMPORT-EXPORT

KAPELLEN (Anvers-Antwerpen)

Télégr.

Jacobs-Beyers Kapellen

Tél. :

420,53 Kapellen

Reg. du Commerce 1924 Handelsreg. — C. C. P. 514.01

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

Café KATO

Comptoir des Produits Coloniaux

Société anonyme Capital : Frs 1.000.000

30/1, avenue Rubens, ANVERS

Téléphone : 324.70 C. Chèq. Post. : 295.297 Reg. du Commerce d'Anvers 3032

Le petit café du Congo le plus doux
Spécialité de cafés torréfiés

Glycérines distillées, pharmaceutiques
Savons mous, Savons durs
Savons de ménage, Savons liquides

SOCIÉTÉ ANONYME DES

Établissements Industriels LOUIS PITZ

Rue Van den Peereboom, 57

Téléphones : 512.94-535.99 Borgerhout-Anvers

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERIODIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE," trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE," qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE," a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire sont calmant favori.



LES COMPRIMÉS



EN TUBE CELLULOSE DURCI
24 COMPRIMÉS 11. Frs

LES POUDRES



EN BOITES DE 6 POUDRES 4 Frs
" 24 " 11.
" 48 " 20.

LES CACHETS



EN ETUI ALUMINIUM
12 CACHETS 6 Frs

C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUIPENS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES

CHICORÉES BOSSUT

Successeur M. CLAEYSSENS
(Fondée en 1892)

PONT-A-CHIN près Tournai

Qualité, pureté garantie sur facture
Prix sans concurrence à qualité égale
Demandez prix en FIXANT QUANTITÉS

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55 Registre du commerce O. O. Postaux
Tél. 342.53 N° 1551 1329.87

Adr. télégr. : Munar-Anvers

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, OITRONS, POMMES, BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. — TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE POISSONS.

Prix courant sur demande. Expédition dans toute a Belgique.

Réclamez à votre fournisseur
le beurre Sainte - Anne
PASTEURISÉ ET CONTROLÉ

ou écrivez à la

Laiterie Sainte - Anne

Soc. Coop.

Tél. 9 Chimay

Forges-lez-Chimay

La plus grosse production belge - 650,000 k. de beurre par an

LAIT BATTU SÉCHÉ POUR LES POUSSINS

Apprenez les
langues vivantes

à
L'Ecole Berlitz

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

COMMANDEZ VOS PROVISIONS DE CHARBON
CHEZ...

"CHARPORT"

Chantier Charbonnier du Port
Pre Étienne-P. Soubre

31, Quai de Willebroeck,
BRUXELLES

Tél. 17.53.59

vous aurez la certitude d'avoir
du charbon de première qua-
lité à un prix intéressant.



Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Étienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18

COURTRAI

Chèq. Post. 3 25 — Téléphone 88

Serges, velles, camelots, draps, coton divers,
toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munités religieuses et pour confectiens

UNION CHARBONNIÈRE
du Brabant, S.N.C.

Bureaux et Chantiers :

100, avenue du Port, 100

Téléphone 29.96.66

LUXECO

PARQUETS LUXUEUX - ÉCONOMIQUES

17, rue St-Jacques Téléphone : 250.75

ANVERS

TOUS GENRES DE PARQUETS
A prix égal — Qualité supérieure
Qualité égale — Prix inférieurs

Demandez notre parquet 7 m/m
Spécialement pour revêtement de planchers anciens
POSÉ, RACLÉ ET MIS EN OIRE

EAU DE JAVEL **MOVA**
CRISTAUX DE SOUDE
SALINES
PRODUITS CHIMIQUES

Établ. Mostaert-Vanneste

Anoblissement Vanneste-Van Gheluwe

Rue de la Fonderie, 15 à 25, ROULERS

Téléphone 46

COMPROCIR S.A.

40, Rempart Kipdorp, 40 — ANVERS

Tél. 232.53-321.98-368.71-370.94.

Comprocir donne au plancher un brillant éclatant et durable, le nettoie radicalement sans l'abîmer.

Comprocir est composé des matières les plus fines des cires solides qui ne collent pas et entretiennent le plancher sans trop l'engraisser.

Comprocir est en état liquide, par conséquent économique et facile à l'emploi.

Comprocir a une odeur agréable et des qualités désinfectantes.

forbes 5

RAFFINERIE TIRLEMONTAISE

Tirlemont

EXIGEZ LE SUCRE SCIÉ-RANGÉ
EN BOITES DE 4 KILO

200,000,000 de francs de dégâts
par an en
Belgique par les RATS!



Détruisez ces dangereux
rongeurs par :

Raxon
DETUIT TOUS LES RATS

qui vous offre des avan-
tages Incontestables no-
tamment :

1. Inoffensif pour hom-
mes et animaux domes-
tiques ;
2. Efficacité de 100 % ;
3. Conservation illimitée

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes

800. AN. DES

Établissements AEROXON

Rue Léopold, 76, MALINES

Tél. 807

Les Glaces de Sécurité spéciales

POUR

Pensionnats, Asiles, etc.

excessivement résistantes aux chocs
de la marque SEURIT



Vous éviteront énormément de casses, de remplacements
et même de blessures.

Pour conditions et renseignements, s'adresser à l'

UNION COMMERCIALE DES GLACERIES BELGES
chaussée de Charleroi, 81, à Bruxelles

Agence générale de vente de la

S. A. GLACERIES RÉUNIES, à Jemeppe-sur-Sambre.

Constituée par :

- S. A. Glaceries de la Sambre, à Auvelale;
- S. A. Glaver, à Bruxelles;
- Compagnie de Saint-Gobain, usine de Franlère;
- S. A. Glaceries de Saint-Roch, à Auvelale;
- S. A. des Glaces d'Auvelale, à Auvelale;
- S. A. des Glaces de Moustier, à Moustier-sur-Sambre;
- S. A. des Glaces de Charleroi, à Roux;
- Nouvelle Société Néerlandaise pour la Fabrication des Glaces,
à Sas-de-Gand;
- S. A. des Glaces de Courcelles, à Courcelles.